

JULIO CORTÁZAR

fin
d'un
eu

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Julio Cortázar

Fin d'un jeu

*Traduit de l'espagnol
par Laure Guille-Bataillon
et Françoise Rosset*

OceanofPDF.com

Titre original :

FINAL DEL JUEGO

*Cette édition est conforme à celle parue dans Nouvelles 1945-1982
de Julio Cortázar en 1993.*

© Julio Cortázar 1956, 1964, pour les textes originaux.

*© Unesco, 1993, pour la traduction française des nouvelles
Les amis, Le mobile et Torito.*

*© Éditions Gallimard, 1968 et 1993,
pour la traduction française des autres textes du volume.*

ISBN 2-07-077337

OceanofPDF.com

Fils d'un consul argentin en Belgique, Julio Cortázar est né en 1914 à Bruxelles mais a passé son enfance et son adolescence à Buenos Aires, en Argentine. Ses premiers écrits sont dans la tradition de Jorge Luis Borges, même si le fantastique y est plus inquiétant, comme dans *Bestiaire* en 1951. Exilé pour des raisons politiques, il s'installe à Paris. Enseignant, puis traducteur à l'Unesco, il vit plus de trente ans en France, pays dont il prend finalement la nationalité. Son talent de conteur fait de lui un maître de la nouvelle : en 1956, paraît le recueil *Fin d'un jeu*, puis en 1958 *Les armes secrètes*, et en 1966 *Tous les feux le feu*. Entre rêve et réel, Cortázar expérimente des combinatoires narratives. *Marelle*, en 1963, est construit selon les règles de ce jeu. En 1974, il reçoit le prix Médicis pour son roman *Livre de Manuel*. Il prend part au combat politique en signant de nombreux articles sur le Salvador et le Nicaragua. Julio Cortázar est mort à Paris le 12 février 1984.

AVERTISSEMENT

Cette édition du recueil *Fin d'un jeu* est extraite des *Nouvelles 1945-1982* (édition intégrale) de Julio Cortázar parues en 1993 dans la collection Du Monde entier. Elle tient compte de l'ordre chronologique de publication des premières éditions en langue espagnole (1956), d'une part, et du sommaire de la version définitive (1964), d'autre part.

Ainsi, plusieurs des nouvelles contenues dans ce recueil ont été précédemment publiées sous le titre *Gîtes* (collection Du Monde entier, 1968), qui regroupait des textes provenant des trois recueils publiés par Cortázar, *Bestiario* (1951), *Las armas secretas* (1959) et *Final de juego* (1964).

OceanofPDF.com

Continuité des parcs

Il avait commencé à lire le roman quelques jours auparavant. Il l'abandonna à cause d'affaires urgentes et l'ouvrit de nouveau dans le train, en retournant à sa propriété. Il se laissait lentement intéresser par l'intrigue et le caractère des personnages. Ce soir-là, après avoir écrit une lettre à son fondé de pouvoir et discuté avec l'intendant une question de métayage, il reprit sa lecture dans la tranquillité du studio, d'où la vue s'étendait sur le parc planté de chênes. Installé dans son fauteuil favori, le dos à la porte pour ne pas être gêné par une irritante possibilité de dérangements divers, il laissait sa main gauche caresser de temps en temps le velours vert. Il se mit à lire les derniers chapitres. Sa mémoire retenait sans effort les noms et l'apparence des héros. L'illusion romanesque le prit presque aussitôt. Il jouissait du plaisir presque pervers de s'éloigner petit à petit, ligne après ligne, de ce qui l'entourait, tout en demeurant conscient que sa tête reposait commodément sur le velours du dossier élevé, que les cigarettes restaient à portée de sa main et qu'au-delà des grandes fenêtres le souffle du crépuscule semblait danser sous les chênes.

Phrase après phrase, absorbé par la sordide alternative où se débattaient les protagonistes, il se laissait prendre aux images qui s'organisaient et acquéraient progressivement couleur et vie. Il fut ainsi témoin de la dernière rencontre dans la cabane parmi la broussaille. La femme entra la première, méfiante. Puis vint l'homme, le visage griffé par les épines d'une branche. Admirablement, elle étanchait de ses baisers le sang des égratignures. Lui, se déroba aux caresses. Il n'était pas venu pour répéter le cérémonial d'une passion clandestine protégée par un monde de feuilles sèches et de sentiers furtifs. Le poignard devenait tiède au contact de sa poitrine. Dessous, au rythme du cœur, battait la liberté convoitée. Un dialogue haletant se déroulait au long des pages comme un fleuve de reptiles, et l'on sentait que tout était décidé depuis toujours. Jusqu'à ces caresses qui enveloppaient le corps de l'amant comme pour le retenir et le dissuader, dessinaient abominablement les contours de l'autre corps, qu'il était nécessaire d'abattre. Rien n'avait été oublié : alibis, hasards, erreurs possibles. À partir de cette heure, chaque instant avait son usage

minutieusement calculé. La double et implacable répétition était à peine interrompue le temps qu'une main frôle une joue. Il commençait à faire nuit.

Sans se regarder, étroitement liés à la tâche qui les attendait, ils se séparèrent à la porte de la cabane. Elle devait suivre le sentier qui allait vers le nord. Sur le sentier opposé, il se retourna un instant pour la voir courir, les cheveux dénoués. À son tour, il se mit à courir, se courbant sous les arbres et les haies. À la fin, il distingua dans la brume mauve du crépuscule l'allée qui conduisait à la maison. Les chiens ne devaient pas aboyer et ils n'aboyèrent pas. À cette heure, l'intendant ne devait pas être là et il n'était pas là. Il monta les trois marches du perron et entra. À travers le sang qui bourdonnait dans ses oreilles, lui parvenaient encore les paroles de la femme. D'abord une salle bleue, puis un corridor, puis un escalier avec un tapis. En haut, deux portes. Personne dans la première pièce, personne dans la seconde. La porte du salon, et alors, le poignard en main, les lumières des grandes baies, le dossier élevé du fauteuil de velours vert et, dépassant le fauteuil, la tête de l'homme en train de lire un roman.

*Traduction Laure Guille-Bataillon
en collaboration avec C. et R. Caillois*

OceanofPDF.com

N'accusez personne

Le froid complique toujours les choses, en été on est tellement près du monde, tellement peau contre peau, mais à présent sa femme l'attend à six heures et demie dans un magasin pour choisir un cadeau de mariage, il est en retard mais il constate qu'il fait froid, il lui faut mettre un pull-over, le bleu marine parce qu'il ira bien avec son costume gris, l'automne c'est mettre et enlever des pull-overs, c'est peu à peu s'enfermer, s'éloigner. Il s'éloigne de la fenêtre grande ouverte, tout en sifflant sans entrain un tango, va chercher son pull-over dans l'armoire et se met à l'enfiler devant la glace. Ce n'est pas facile, sans doute à cause de la chemise qui colle à la laine du pull-over, il a du mal à faire passer le bras, la main avance peu à peu et réussit à sortir un doigt hors du poignet de laine bleue, mais à la lumière du soir le doigt semble tout ridé et crochu avec un ongle noir et pointu. Il tire brutalement sur la manche du pull et regarde sa main comme si elle n'était pas à lui, mais non, maintenant qu'elle est hors du pull, c'est bien sa main de tous les jours et il la laisse retomber au bout de son bras détendu en se disant que le mieux serait d'enfiler l'autre bras dans l'autre manche pour voir si c'est plus facile ainsi. Apparemment non, car la laine du pull-over se recolle aussitôt au tissu de la chemise et comme il n'a pas l'habitude de commencer par ce bras-là, ça complique encore l'opération, il se remet à siffler pour se donner du courage mais la main n'avance pour ainsi dire pas et il sent bien que sans quelque manœuvre complémentaire, il ne parviendra jamais à la conduire jusqu'à la sortie. Il vaut mieux tout enfiler à la fois, baisser la tête pour la placer à l'endroit du col tandis qu'on engage le bras libre dans l'autre manche en la relevant et en tirant simultanément avec les deux bras et le cou. Dans la soudaine pénombre bleue qui l'environne, il trouve absurde de continuer à siffler, il commence à sentir une sorte de chaleur sur son visage et pourtant une partie de la tête devrait être déjà dehors mais le front et tout le visage sont encore couverts et ses mains ne sont qu'à mi-manche, il a beau tirer, rien ne sort, il en vient à se demander si, à cause du mouvement de colère qu'il a eu en se remettant à la tâche, il ne s'est pas trompé et s'il n'a pas fait la bêtise de mettre la tête dans une des manches et une main dans le corps du pull-over. Sa main,

alors, devrait trouver facilement la sortie mais il a beau tirer de toutes ses forces il ne parvient à faire avancer aucune des deux mains, la tête, en revanche, on dirait qu'elle est sur le point de se frayer un chemin car la laine bleue lui serre de façon irritante le nez et la bouche, le suffoque au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer et l'oblige à respirer profondément, ce qui mouille la laine devant sa bouche, elle va sans doute déteindre et il aura le visage taché de bleu. Heureusement, juste à cet instant, sa main droite débouche au-dehors, à l'air froid du dehors, en voilà une tirée d'affaire, même si l'autre est toujours prise dans la manche, c'était peut-être vrai que sa main droite s'était engagée dans le col du pull-over et c'est pour cela que ce qu'il croyait être un col le serre au visage, le suffoque de plus en plus, tandis que sa main, elle, a pu sortir facilement. De toute façon, il faut bien continuer à chercher la sortie, en respirant à fond et en laissant échapper l'air peu à peu, bien qu'après tout ce soit absurde, rien ne l'empêche de respirer normalement si ce n'est que l'air qu'il avale est mêlé de poussières de laine et qu'il a goût de pull-over, ce goût bleu de la laine qui doit lui tacher le visage car l'humidité de son souffle imprègne de plus en plus la laine et, bien qu'il ne puisse rien voir car, s'il ouvre les yeux, ses cils buttent douloureusement contre la laine, il est sûr que le bleu cerne déjà sa bouche mouillée, les trous de son nez, gagne les joues et tout cela le remplit d'une certaine angoisse, il voudrait en avoir fini avec ce pull, sans compter qu'il doit se faire tard et que sa femme doit s'impatienter à la porte du magasin... Il se dit que le plus raisonnable est de concentrer son attention sur sa main droite car cette main hors du pull est en contact avec l'air froid de la chambre, elle est la preuve qu'il s'en faut de peu, et puis, elle peut l'aider, monter jusqu'à l'épaule, attraper le fond du pull-over et tirer, mouvement classique qui aide à mettre en place tout pull-over normal en tirant énergiquement vers le bas. L'ennui c'est que la main a beau palper l'épaule, chercher le bord du pull, elle ne trouve que la chemise toute froissée et même sortie du pantalon, on dirait que le pull-over s'est tout ramassé près du cou, et ça n'avance à rien de ramener la main vers sa poitrine et de vouloir tirer le devant du pull, car là aussi il n'y a que la chemise, le pull-over doit être à peine à la hauteur des épaules, roulé et tendu comme s'il avait les épaules trop larges pour ce pull, ce qui prouve finalement qu'il s'est vraiment trompé, et qu'il a dû passer une main dans le col et une autre dans la manche, et comme la distance entre le col et l'une des manches est exactement la moitié de celle qui sépare les deux manches,

cela explique qu'il ait la tête un peu penchée à gauche, du côté où la main est encore prisonnière de la manche – si c'est la manche – et que, d'autre part, sa main droite qui est dehors s'agite en toute liberté mais n'arrive pas cependant à faire descendre le pull enroulé autour des épaules. Il pense ironiquement que s'il avait une chaise à proximité il s'assiérait bien un peu pour souffler mais il s'est désorienté dans la chambre à force de tourner, gymnastique euphorique qui apparaît toujours au moment où l'on met un vêtement et qui a un air de danse inavouée bien que personne n'y puisse trouver à redire puisqu'elle répond à des fins utilitaires et non à de coupables tendances chorégraphiques. Au fond, la seule solution serait d'enlever le pull-over puisqu'il est incapable de l'enfiler complètement, puis de bien repérer l'entrée de chaque manche et du col ; mais la main droite fait des va-et-vient désordonnés comme pour signifier qu'il est ridicule de renoncer si près de la fin, elle finit par obéir tout de même, monte à la hauteur de la tête et tire vers le haut avant qu'il ait eu le temps de comprendre que le pull s'est collé à sa figure, humidité poisseuse de son haleine mêlée au bleu du tricot, et quand la main tire vers le haut on dirait qu'on lui coupe les oreilles et qu'on essaie de lui arracher les cils. Plus doucement alors, et utiliser la main engagée dans la manche gauche si c'est bien la manche et non le col, et, pour ce faire, aider de sa main droite la main gauche pour qu'elle puisse avancer dans la manche ou au contraire reculer et s'enfuir, mais c'est presque impossible de coordonner les mouvements des deux mains, comme si la gauche était un rat pris dans une cage et que, du dehors, un autre rat veuille l'aider à s'échapper mais, au lieu de l'aider, peut-être le mord-il car soudain sa main prisonnière a mal, l'autre main s'est agrippée de toutes ses forces sur ce qui doit être sa main cachée et elle lui a fait mal, tellement mal qu'il renonce à enlever son pull-over, il préfère faire un dernier effort pour sortir la tête hors du col et le rat gauche hors de sa cage, il tente une sortie en luttant de tout son corps, en se lançant d'arrière en avant, pirouettant au milieu de la chambre ou peut-être pas au milieu, il vient de penser que la fenêtre est restée grande ouverte et qu'il est dangereux de tourner comme ça à l'aveuglette, il préfère s'arrêter, bien que sa main droite s'affaire toujours sans s'occuper du pull-over, bien que sa main gauche lui fasse de plus en plus mal, comme si on lui avait brûlé ou mordu les doigts, et cependant cette main lui obéit et, refermant peu à peu ses doigts endoloris, elle parvient à saisir à travers la manche le bord du pull-over enroulé aux épaules, elle le tire vers le bas mais sans aucune

force, elle a trop mal et il faudrait que la main droite l'aidât au lieu de grimper ou de descendre inutilement le long de ses jambes, au lieu de lui pincer la cuisse comme elle est en train de le faire, le griffant et le pinçant à travers ses vêtements sans qu'il puisse l'en empêcher car toute sa volonté est concentrée sur la main gauche, peut-être est-il tombé à genoux et se sent-il comme suspendu à la main gauche qui tire encore une fois sur le pull-over, et soudain c'est le froid sur les cils et le front, sur les paupières, absurdement il ne veut pas ouvrir les yeux mais il sait qu'il a émergé, cette matière froide, ce délice, c'est l'air libre, il ne veut pas ouvrir les yeux et il attend une seconde, deux secondes, il se laisse vivre en un temps froid et différent, le temps hors du pull-over, il est à genoux et il est beau d'être ainsi, jusqu'à ce que, peu à peu, avec reconnaissance il entrouvre les yeux, libérés de la bave bleue de la laine, il entrouvre les yeux et il voit les cinq ongles noirs pointés contre ses yeux, vibrant dans l'air avant de lui sauter au visage, et il a le temps de refermer les yeux et de se rejeter en arrière, se couvrant le visage de sa main gauche qui est sa main, qui est tout ce qui lui reste pour se défendre, pour lui permettre de tirer vers le haut même si elle est restée à l'intérieur de la manche, le col du pull-over, et la bave bleue couvre à nouveau son visage tandis qu'il se redresse pour fuir ailleurs, pour arriver enfin en un lieu sans mains et sans pull-over, où il y ait seulement un air retentissant qui l'enveloppe et l'accompagne et le caresse et douze étages.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Le fleuve

Eh oui, on dirait bien que c'est ça, que tu es partie, en disant je ne sais quoi, que tu allais te jeter dans la Seine ou un truc dans ce genre, une de ces phrases de pleine nuit, embarrassées de drap et de bouche pâteuse, presque toujours dans le noir ou avec une main ou un pied qui effleure le corps de celui qui t'écoute à peine parce que ça fait si longtemps que je t'écoute à peine quand tu dis ce genre de choses, cela me parvient depuis l'autre côté de mes yeux fermés, depuis le sommeil qui, à nouveau, me tire vers le bas. Eh bien, c'est parfait, qu'est-ce que ça peut me faire que tu sois partie, que tu te sois noyée ou que tu parcoures les quais, les yeux fixés sur l'eau, d'autant que ce n'est pas vrai puisque tu es là, endormie, le souffle court, mais alors tu n'es pas partie quand tu t'en es allée à un moment de la nuit, avant que je sombre dans le sommeil, car tu étais bien partie, n'est-ce pas, en disant je ne sais plus quoi, que tu allais te jeter dans la Seine, ou alors tu as eu peur, tu as renoncé et soudain tu es là et tu me touches presque, ondoyant dans ton rêve comme si quelque chose doucement le travaillait, comme si tu rêvais vraiment que tu es partie et que tu as fini par atteindre les quais et par te jeter à l'eau. Toujours la même histoire, pour t'endormir ensuite, le visage trempé de larmes stupides, jusqu'à onze heures du matin, l'heure à laquelle on apporte le journal avec les faits divers de ceux qui se sont vraiment noyés.

Tu me fais rire, ma pauvre. Tes déterminations tragiques, cette façon de claquer les portes comme une actrice de tournées de province, on se demande si tu crois vraiment à tes menaces, à tes chantages répugnants, à tes scènes inépuisables et pathétiques, tartinées de larmes, d'adjectifs, de récriminations. Tu mériterais quelqu'un de plus doué que moi pour te donner la réplique, on verrait alors se dresser le couple parfait, la puanteur exquise de l'homme et de la femme qui se déchirent en se regardant dans les yeux pour gagner quelque sursis précaire, pour survivre un moment encore, pour recommencer et chercher inépuisablement leur vérité de terrain vague et de fond de casserole. Mais tu vois, je choisis le silence, j'allume ma cigarette et je t'écoute parler, je t'écoute te plaindre (avec raison mais qu'y puis-je ?) ou, ce qui vaut mieux encore, je reste au bord de

l'assoupissement, comme bercé par tes imprécations prévisibles, les yeux mi-clos, je mêle, pour un moment encore, les premières rafales de sommeil à tes effets de manche de chemise de nuit, ridicules sous la lumière du lustre qu'on nous avait offert pour notre mariage, et je crois que je finis par m'endormir et que j'emporte avec moi, je te l'avoue presque avec amour, la meilleure part de tes mouvements et de tes accusations, de tes éclats de voix qui déforment tes lèvres livides de colère ; pour en faire bénéficier mes propres rêves où il n'est jamais question de se noyer, crois-moi.

Mais alors, que fais-tu encore dans ce lit que tu avais décidé d'abandonner pour un autre plus vaste et plus fuyant ? Voilà à présent que tu dors, tu remues de temps en temps une jambe qui change le dessin du drap, tu sembles fâchée, pas trop fâchée cependant, plutôt une fatigue amère, tes lèvres ébauchent une moue de mépris, laissent échapper un souffle saccadé, le reprennent par brèves goulées et je crois que si je n'étais pas aussi exaspéré par tes feintes menaces, j'admettrais que tu es belle à nouveau, comme si le sommeil te déposait plus près de moi, où le désir est toujours possible et même la réconciliation ou un nouveau sursis, quelque chose de moins trouble que cette aube où commencent à rouler les premières voitures et où les coqs, abominablement, dévoilent leur atroce esclavage.

Je ne sais plus, cela n'a pas de sens de te redemander si tu es bien partie à un certain moment de la nuit, si c'est toi qui as fait claquer la porte en sortant, à l'instant même où je glissais dans l'oubli et c'est pour cela peut-être que je préfère te toucher, non pas parce que je doute que tu sois là, tu n'as sans doute jamais quitté la chambre, c'est peut-être un coup de vent qui a rabattu la porte, c'est moi qui ai rêvé que tu étais partie alors que toi, debout au pied du lit et me croyant éveillé, tu criais ta menace. Ce n'est pas pour cela que je te touche dans la pénombre verte du petit matin, il m'est presque doux de passer une main sur cette épaule qui frémit et se dérobe. Le drap ne te couvre qu'à moitié, mes doigts commencent à descendre et suivent le ferme dessin de ta gorge, en me penchant je respire ton haleine qui sent la nuit et le sirop, je ne sais plus comment mes bras t'ont enlacée, j'entends une plainte et tu arques ton corps pour te refuser mais nous connaissons trop ce jeu-là tous les deux pour y croire, il faut que tu m'abandonnes cette bouche qui halète des paroles sans suite, c'est en vain que ton corps engourdi et vaincu d'avance essaie de m'échapper, tant nous sommes une même chose dans cet écheveau emmêlé où la laine blanche et

la laine noire s'affrontent comme deux araignées dans un bocal. Du drap qui te couvrait à peine j'entrevois la rafale instantanée qui fend l'air et va se perdre dans l'ombre, nous sommes nus à présent, l'aube nous enveloppe et nous réconcilie en une seule matière frémissante mais tu t'obstines à lutter, tu te contractes, tu lances tes bras au-dessus de ma tête et, dans un éclair, tu écarter tes cuisses pour les refermer comme des tenailles monstrueuses qui voudraient me séparer de moi-même. Il me faut te dominer lentement (et cela, reconnais-le, je l'ai toujours accompli avec cérémonie), sans te faire mal, peu à peu, je fais plier les joncs de tes bras, j'épouse ton plaisir de mains crispées, d'yeux dilatés, à présent, ton rythme se creuse et de lents mouvements de moire, des bulles profondes remontent jusqu'à mon visage, vaguement je caresse tes cheveux répandus sur l'oreiller, dans la pénombre verte je regarde avec surprise ma main ruisselante d'eau et avant de basculer de ton côté, je sais qu'on vient de te retirer de l'eau, trop tard naturellement, et que tu gis sur la pierre du quai, entourée de chaussures et de cris, nue, livrée sur le dos avec tes cheveux trempés et tes yeux grands ouverts.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Les poisons

Le samedi à midi, oncle Carlos est arrivé avec la machine à tuer les fourmis. Il avait dit la veille qu'il nous l'apporterait le lendemain et ma sœur et moi attendions la machine en nous imaginant qu'elle était énorme, qu'elle était terrible. Nous connaissions bien les fourmis de Banfield, les fourmis noires qui dévorent tout, qui font leurs fourmilières sous terre, dans les plinthes ou dans cette partie mystérieuse de la maison qui s'enfonce dans le sol, elles font là de petits trous, bien à l'abri des regards, mais elles ne peuvent pas cacher leurs noires processions qui transportent des brins de feuilles et comme ces feuilles sont celles des plantes du jardin, maman et oncle Carlos ont décidé d'acheter la machine et d'en finir avec les fourmis.

C'est ma sœur, je me rappelle, qui, la première, a vu arriver l'oncle Carlos, elle l'a aperçu de loin dans la carriole de la gare et elle a couru sur le petit chemin le long du jardin en criant que l'oncle Carlos apportait la machine. J'étais dans la haie de troènes qui borde le jardin de Lila, et je parlais à Lila à travers le grillage, je lui racontais que cet après-midi on allait essayer la machine, ça l'intéressait, mais pas tellement, parce que les filles ne s'intéressent pas aux machines ni aux fourmis, la seule chose qu'elle avait retenue c'est que la machine faisait de la fumée et que la fumée allait tuer toutes les fourmis de chez nous.

Quand j'ai entendu crier ma sœur, j'ai dit à Lila que je devais aider à descendre la machine et j'ai dévalé le petit chemin en lançant le cri de guerre de Sitting Bull et en courant d'une façon spéciale que j'avais inventée, sans plier les genoux, comme si on poussait une balle devant soi. Ça n'est pas fatigant et on dirait presque qu'on vole, pas aussi bien que dans les rêves, évidemment, ces rêves où il me suffisait de lever un peu les pieds, de donner un petit coup de reins et j'étais déjà à un mètre du sol, parfois moins, pas plus de vingt centimètres mais je volais, c'était si merveilleux que ça ne peut pas se raconter, je volais le long de rues interminables, prenant de la hauteur puis revenant à ras de terre, avec la sensation tellement nette d'être éveillé, le seul ennui, dans ce rêve, c'est que je rêvais que j'étais éveillé et que je volais pour de vrai, je rêvais que j'avais déjà rêvé une chose pareille mais que cette fois c'était vrai, et quand je me

réveillais c'était comme si je tombais du haut d'un mur, c'est si triste de marcher ou de courir en se sentant toujours tellement lourd, obligé de retomber à chaque pas. La seule chose un peu pareille c'était cette manière de courir que j'avais inventée, et avec mes baskets à semelle de caoutchouc et à bout renforcé pour dribbler, ça donnait un peu l'impression du rêve, quoiqu'au fond ça ne puisse pas se comparer.

Maman et ma grand-mère étaient déjà devant le portail en train de parler avec oncle Carlos et le cocher. Je me suis approché à pas lents parce que parfois j'aime bien me faire attendre, puis ma sœur et moi nous avons regardé le paquet, enveloppé de papier d'emballage et entouré de plusieurs tours de grosse ficelle, que le cocher et oncle Carlos avaient déposé sur le trottoir. J'ai d'abord cru que ça n'était qu'une partie de la machine puis je me suis rendu compte que c'était bien la machine tout entière et elle m'a semblé si petite que j'ai été horriblement déçu. Heureusement qu'en aidant oncle Carlos à la porter j'ai pu constater qu'elle pesait très lourd et ça m'a redonné confiance. J'ai enlevé moi-même les ficelles et le papier pendant que maman et oncle Carlos défaisaient un paquet plus petit qui contenait la boîte de poison ; ils nous ont annoncé tout de suite qu'il ne fallait pas y toucher et que quatre personnes au moins étaient déjà mortes, l'écume aux lèvres, rien que pour avoir touché le couvercle. Ma sœur s'est éloignée parce que ça ne l'intéressait plus du tout et un peu aussi parce qu'elle avait peur mais moi j'ai regardé Maman et nous avons éclaté de rire, tous ces discours c'était pour ma sœur, moi, on me la laisserait toucher, la machine, avec le poison et tout.

Elle n'était pas belle, je veux dire que ça n'était pas une machine vraiment machine, avec une roue qui tourne, par exemple, ou un sifflet qui lâche un jet de vapeur. On aurait dit un poêle de fonte noire avec trois pieds recourbés, une porte pour le feu, une autre pour le poison et, en haut, un tuyau de métal, flexible comme le corps des vers de terre, terminé par un tuyau de caoutchouc muni d'un bec. Au déjeuner, maman nous a lu la brochure des instructions et, chaque fois qu'il était question du poison, nous regardions tous ma sœur, et grand-maman lui a répété que trois enfants étaient morts à Flores rien que pour avoir touché la boîte. Nous avons déjà remarqué la tête de mort sur le couvercle et oncle Carlos était allé chercher une vieille cuillère et avait dit qu'elle serait réservée au poison et qu'on rangerait les choses de la machine sur la plus haute étagère de la cabane à

outils. Il faisait chaud dehors mais la pastèque était bien glacée et ses graines noires me faisaient penser aux fourmis.

Après la sieste (celle des grandes personnes car ma sœur, pendant la sieste, lisait *Billiken* et moi je classais mes timbres dans le patio) nous sommes tous allés au jardin et oncle Carlos a mis la machine sur la terrasse ronde où l'on suspend les hamacs car c'est là qu'il y a le plus de fourmilières. Grand-maman a préparé de la braise pour le petit four et moi j'ai fait une boue parfaitement lisse en la fouettant à la truelle dans une vieille cuvette. Maman et ma sœur se sont assises sur les chaises en rotin pour bien voir et Lila nous a regardés à travers les troènes jusqu'à ce qu'on lui crie de venir alors elle a répondu que sa maman ne voulait pas mais que ça ne faisait rien, elle voyait quand même. À l'autre bout du jardin, les petites Negri passaient la tête par-dessus le mur, c'était de vraies calamités, ces filles, c'est pour ça qu'on ne les fréquentait pas. On les avait surnommées Chola, Cufina et Ela, les pauvres ! Pas méchantes au fond, mais dindes comme pas deux, impossible de jouer avec elles. Grand-maman avait pitié d'elles mais maman ne les invitait plus car ça finissait toujours par des bagarres. Elles voulaient toujours commander et elles ne savaient même pas jouer à la marelle, ni aux billes, ni aux gendarmes et aux voleurs, ni aux naufragés, elles ne savaient que pouffer comme des idiots et parler de choses qui n'intéressaient personne. Leur père était conseiller municipal et ils élevaient des Orpington rousses ; nous, on avait des Rhode Island, qui sont bien meilleures pondeuses.

La machine paraissait plus grande maintenant, tellement sa couleur noire ressortait au milieu de la verdure du jardin et des arbres fruitiers. Oncle Carlos y a mis les braises et, tandis qu'elle chauffait, il a choisi une fourmilière et y a enfoncé le bec du tuyau ; moi, j'ai répandu de la boue par-dessus et je l'ai tassée avec mes mains mais sans trop appuyer pour éviter que les galeries ne s'effondrent, comme disait le prospectus. Puis mon oncle a ouvert la petite porte du four à poison et il est allé chercher la boîte et la cuillère. Le poison était violet, une couleur très belle, il fallait en mettre une grande cuillerée et refermer la porte aussitôt. À peine l'avait-on versée qu'on a entendu comme un sifflement et que la machine s'est mise en marche. C'était formidable, une épaisse fumée blanche s'élevait autour du bec et il a fallu étendre encore de la boue et bien la tasser avec les mains. « Elles vont toutes mourir », a dit mon oncle qui était très satisfait de la manière dont la machine fonctionnait ; je suis allé me poster à côté de lui,

les mains pleines de boue jusqu'aux coudes, c'était, évidemment, un travail d'hommes.

— Pendant combien de temps faut-il enfumer chaque fourmilière ? a demandé maman.

— Au moins une demi-heure, a répondu l'oncle Carlos. Il y a des galeries qui vont très loin, bien plus loin qu'on ne pense.

Moi je croyais qu'il voulait dire deux ou trois mètres, il y a tant de fourmilières dans le jardin que chacune ne peut pas être très longue. Mais juste à ce moment-là, nous avons entendu la Chola crier, de cette voix qu'on pouvait entendre de la gare, et toute la famille Negri a rappliqué au jardin en disant que de la fumée sortait d'un carré de laitues. D'abord j'ai eu peine à le croire mais c'était vrai, Lila m'a averti à travers les troènes que de la fumée sortait aussi dans son jardin, sous un pêcher, et oncle Carlos a réfléchi un instant puis il est allé vers le mur des Negri et il a demandé à la Chola, qui est la moins flemmarde des trois, de mettre de la boue là où sortait la fumée et moi, j'ai sauté dans le jardin de Lila et j'ai bouché la fourmilière sous le pêcher. La fumée sortait maintenant de plusieurs coins à la fois, dans le poulailler, près de la porte blanche et au pied du mur du fond. Maman et ma sœur nous aidaient à mettre de la boue partout, c'était formidable toute cette fumée sous la terre qui essayait de sortir et, dans la fumée, toutes les fourmis qui écumaient et se tordaient comme les trois enfants de Flores.

Cet après-midi-là, nous avons travaillé jusqu'à la nuit et nous avons envoyé plusieurs fois ma sœur demander aux voisins s'il ne sortait pas de la fumée dans leur jardin. La machine s'est éteinte à la nuit tombée et quand j'ai eu retiré le tuyau de la fourmilière, j'ai creusé un peu avec la truelle et j'ai vu que la petite grotte était pleine de fourmis mortes et que l'intérieur était violet et sentait le soufre. J'ai jeté de la terre dessus comme dans les enterrements et j'ai calculé que cinq mille fourmis au moins devaient avoir péri dans l'opération. Tout le monde était rentré, c'était l'heure d'aller prendre son bain et de mettre le couvert, mais oncle Carlos et moi nous sommes restés encore un moment dehors pour nettoyer la machine et la ranger. Je lui ai demandé si je pouvais porter toutes les choses dans la cabane aux outils et il m'a dit oui. Comme on ne sait jamais, je me suis lavé les mains après avoir touché la boîte et la cuillère, bien qu'on ait nettoyé la cuillère auparavant.

Le lendemain c'était dimanche et tante Rosa est venue nous voir, avec nos cousins, et toute la journée on a joué aux gendarmes et aux voleurs avec Lila qui avait eu la permission de venir. Le soir, tante Rosa a demandé à maman si mon cousin Hugo pouvait rester à Banfield toute la semaine car il était un peu fatigué depuis sa pleurésie et il avait besoin de bon air. Maman a dit bien sûr, et nous étions tous très contents. On a mis dans ma chambre un lit pour Hugo et, le lundi, sa bonne est venue apporter ses vêtements pour la semaine. Nous prenions notre bain ensemble et Hugo savait plus d'histoires que moi mais il ne sautait pas aussi loin. On voyait bien qu'il était de Buenos Aires, dans sa valise il y avait aussi deux livres de Jules Verne et un autre de botanique parce qu'il avait à préparer son examen d'entrée au lycée. Dans un des livres il y avait une plume de paon, c'était la première fois que j'en voyais une, il s'en servait comme signet. Elle était verte avec un œil bleu et violet, tout éclaboussée d'or. Ma sœur a demandé à Hugo de la lui donner mais il a répondu qu'il ne pouvait pas, c'était un cadeau de sa mère. Il ne la lui a même pas laissé toucher mais moi oui parce qu'il avait confiance en moi et que moi je la prenais par la tige.

Les premiers jours, comme oncle Carlos travaillait à son bureau, nous n'avons pas fait marcher la machine ; j'avais bien dit à maman que, si elle voulait, je pouvais l'allumer tout seul mais elle m'a répondu qu'il valait mieux attendre samedi et que d'ailleurs, on voyait moins de fourmis qu'avant.

— Il y en a bien cinq mille de moins, lui ai-je dit.

Elle a ri mais elle a reconnu que j'avais raison. Tant mieux, au fond, qu'on ne m'ait pas laissé allumer la machine, Hugo aurait voulu s'en mêler, il est de ceux qui savent tout mieux que les autres et ouvrent toutes les portes pour voir. Et surtout avec ce poison, il valait mieux qu'il n'ait pas à m'aider.

À l'heure de la sieste on nous envoyait dans nos chambres parce qu'on avait peur que nous attrapions une insolation. Ma sœur, depuis que Hugo jouait avec moi, venait toujours nous rejoindre et elle voulait toujours jouer avec lui. Aux billes, je les gagnais facilement, mais au bilboquet, Hugo, je ne sais pas comment, savait tous les trucs et je perdais à tous les coups. Ma sœur passait son temps à vanter ce qu'il faisait et je devinais qu'elle aurait bien voulu l'avoir pour fiancé, elle aurait mérité que je le dise à maman, elle n'aurait pas volé une bonne paire de claques, seulement, je ne savais pas quoi dire à maman, ils ne faisaient rien de mal. Hugo se moquait d'elle

en douce, et moi, à ces moments-là, je l'aurais bien embrassé, mais c'était toujours au milieu d'un jeu et pas question d'embrassades à ces moments-là, il s'agissait avant tout de perdre ou de gagner.

La sieste durait de deux heures à cinq heures, c'était le meilleur moment pour être tranquille et faire ce qu'on voulait. Hugo et moi, on passait les timbres en revue et je lui donnais ceux que j'avais en double, je lui apprenais à les classer par pays, et il avait l'intention de faire, l'été suivant, une collection comme moi mais seulement avec les timbres d'Amérique. Ça supprimait malheureusement ceux du Cameroun qui ont des animaux mais Hugo prétendait que les collections ont plus de valeur comme ça. Ma sœur lui donnait raison, elle qui ne sait pas reconnaître si un timbre est à l'endroit ou à l'envers, mais c'était pour le plaisir de me contredire. Heureusement, Lila, qui nous rejoignait vers trois heures en sautant à travers les troènes, prenait mon parti et disait qu'elle aimait beaucoup les timbres d'Europe. Une fois, je lui avais donné une enveloppe pleine de timbres tous différents les uns des autres et elle me le rappelait souvent, son père voulait l'aider à commencer une collection mais sa mère disait que ça n'était pas une occupation pour les filles et que c'était plein de microbes, aussi elle avait enfermé l'enveloppe dans un placard.

Pour ne pas être grondés à cause du bruit, on filait au fond du jardin dès que Lila arrivait et on allait s'étendre sous les arbres fruitiers. Les petites Negri étaient dans leur jardin, elles aussi, et je savais qu'elles étaient folles de Hugo toutes les trois, elles se parlaient à tue-tête de cette voix nasillarde qu'elles avaient et la Cufina passait son temps à demander : « Mais où est donc ma corbeille à ouvrage avec mes pelotes ? » et Ela lui répondait je ne sais plus quoi, alors elles se chamaillaient, mais exprès, pour se faire remarquer. Heureusement que de ce côté-là les troènes étaient très épais et qu'on ne voyait pas grand-chose parce que nous, avec Lila, on était morts de rire rien que de les entendre. Hugo, lui, se pinçait le nez et criait : « Mais où est donc ma bouilloire pour le maté ? » Alors, la Chola qui était l'aînée disait : « Qu'est-ce qu'il y a comme gens grossiers cette année par ici », et nous, on se fourrait de l'herbe dans la bouche pour ne pas hurler de rire car il ne fallait surtout pas leur donner prise mais plutôt les laisser sur leur faim, comme ça, après, quand elles nous entendaient jouer au ballon chasseur, elles bisquaient bien plus et elles finissaient par se disputer tellement entre elles que leur tante, à la fin, sortait, leur tirait les cheveux et que toutes les trois rentraient en pleurant.

Moi, j'aimais bien avoir Lila comme partenaire dans les jeux, c'est plus drôle qu'entre frère et sœur. D'ailleurs, ma sœur prenait tout de suite Hugo comme compagnon. Lila et moi, on les battait aux billes, mais Hugo préférait gendarmes et voleurs et il fallait toujours faire ce qu'il voulait, c'était des jeux très bien d'ailleurs, l'embêtant c'est qu'on ne pouvait pas crier et les jeux où l'on ne crie pas, c'est moins bien que les autres. Quand on jouait à cache-cache, c'était toujours à moi de compter, je ne sais pas pourquoi ils gagnaient à tous les coups et touchaient le but l'un derrière l'autre.

Vers cinq heures, on voyait apparaître grand-maman qui nous grondait parce que nous étions en sueur, nous étions restés trop longtemps au soleil, mais nous la faisions rire et nous l'embrassions, même Hugo et Lila qui n'étaient pas de la maison. J'avais remarqué que grand-maman, ces jours-ci, allait souvent dans la cabane à outils, sans doute avait-elle peur que nous touchions la machine ou la boîte. Mais pas de danger, après ce qui était arrivé aux trois enfants de Flores, sans compter la fessée qu'on aurait récoltée.

J'aimais rester seul parfois et, dans ces moments-là, je ne souhaitais même pas la présence de Lila. Surtout le soir un peu avant que grand-maman ne vienne, en peignoir blanc, arroser les plates-bandes. À cette heure-là, la terre n'est plus aussi chaude et les chèvrefeuilles se mettent à sentir très fort et aussi les rangées de tomates entre leurs rigoles où il y a des insectes comme on n'en voit pas ailleurs. J'aimais me jeter à plat ventre et respirer la terre, j'aimais la sentir sous moi, chaude avec son odeur d'été, d'un été si différent de tous les autres. Je pensais à beaucoup de choses mais surtout aux fourmis, depuis que j'avais vu comment les fourmilières étaient faites, je pensais aux galeries qui s'étendaient et se ramifiaient un peu partout sous terre et que personne ne voyait. Comme les veines dans mes jambes, qu'on distinguait à peine sous la peau mais qui étaient pleines de fourmis et de mystères qui allaient et venaient en tous sens. Si on avalait un peu de poison ça devait faire le même effet que la fumée de la machine, le poison se répandait dans les veines du corps comme la fumée sous terre, il n'y avait pas grande différence.

Mais bientôt j'en avais assez d'être seul et d'étudier les insectes des tomates. J'allais jusqu'à la porte blanche, je prenais mon élan et je partais à fond de train comme Buffalo Bill, en arrivant devant le carré de salades, je le sautais d'un bond sans toucher le bord du gazon. Hugo et moi nous nous

exercions à tirer à la cible avec la carabine à air comprimé ou bien nous nous balançons dans les hamacs quand ma sœur et parfois Lila venaient nous rejoindre après leur bain, habillées de propre. Puis, Hugo et moi nous montions nous baigner nous aussi et, à la tombée de la nuit, nous allions tous nous amuser sur le trottoir ou alors, tandis que ma sœur jouait du piano dans le salon, on s'asseyait sur la balustrade de la terrasse et on regardait passer les gens jusqu'à ce que l'oncle Carlos arrive, alors on courait à sa rencontre pour lui dire bonsoir et voir en même temps s'il ne rapportait pas un paquet avec une ficelle dorée, ou un illustré. C'est justement une de ces fois-là que Lila a trébuché sur une pierre et s'est fait mal au genou. Pauvre Lila, elle ne voulait pas pleurer mais les larmes coulaient malgré elle et je pensais à sa mère qui était si sévère et qui allait sûrement la traiter de garçon manqué et tout, Hugo et moi on lui a fait la petite chaise et on l'a portée au fond du jardin, près de la porte blanche, pendant que ma sœur allait en cachette chercher du coton et de l'alcool. Hugo, pour se rendre intéressant, voulait la soigner, et ma sœur aussi pour être avec Hugo mais je les ai écartés en les poussant assez fort et j'ai dit à Lila de ne pas avoir peur, que ça ne durerait qu'une seconde, qu'elle pouvait fermer les yeux si elle voulait. Mais elle a refusé et pendant que je lui passais l'alcool elle a regardé fixement Hugo comme pour lui montrer qu'elle était courageuse. J'ai soufflé bien fort sur la blessure et avec la bande que j'ai mise après, ça faisait très bien, elle n'avait plus mal du tout.

— Il vaut mieux que tu rentres chez toi tout de suite, lui a dit ma sœur, comme ça ta maman ne se fâchera pas.

Quand Lila a été partie, j'ai commencé à m'ennuyer ferme entre Hugo et ma sœur qui ne parlaient que d'orchestres typiques, Hugo racontait un film qu'il avait vu et il sifflait les airs de tango pour que ma sœur les joue au piano. Je suis monté dans ma chambre chercher mon album de timbres mais je n'arrêtais pas de penser à Lila qui allait se faire gronder par sa mère, qui était peut-être en train de pleurer et dont la blessure pouvait s'infecter comme il arrive si souvent. Comme elle avait été courageuse au moment où je lui passais l'alcool, comme elle regardait Hugo sans pleurer ni baisser les yeux !

Le livre de botanique de Hugo était sur la table de nuit et la tige de la plume de paon dépassait un peu entre les pages. Puisqu'il me la laissait regarder d'habitude, je l'ai tirée avec précaution et je me suis approché de la lampe pour bien la voir. Je crois que c'était la plus belle de toutes les

plumes du monde. On aurait dit ces ronds de couleur qui apparaissent sur les flaques de pluie mais ça ne pouvait pas se comparer, elle était beaucoup plus jolie, d'un vert brillant comme ces bestioles qu'on trouve sur des abricotiers et qui ont deux longues antennes avec une petite boule poilue à chaque bout. Sur la partie la plus large et la plus verte s'ouvrait un œil bleu et violet, tout saupoudré d'or, quelque chose d'inimaginable. Je comprenais soudain pourquoi on appelait le paon « l'oiseau royal » et plus je regardais la plume, plus il me venait des idées étranges, comme dans les romans, j'ai même fini par la remettre vite dans le livre, sans ça je l'aurais volée, ce qui était impossible. Et Lila qui pensait peut-être à nous en ce moment, seule dans sa maison (si sombre, avec des parents si sévères) pendant que je m'amusais avec la plume de paon et les timbres. Il valait mieux ranger tout ça et penser à la pauvre Lila si courageuse.

Le soir, j'ai eu du mal à m'endormir, je ne sais pas pourquoi. Je m'étais mis en tête que Lila n'était pas bien et qu'elle avait de la fièvre. J'aurais voulu demander à maman d'aller voir sa mère mais ça n'était pas possible, d'abord Hugo se serait moqué de moi et ensuite maman se serait fâchée qu'on lui ait caché la blessure. J'ai essayé de m'endormir je ne sais combien de fois mais je n'y arrivais pas et à la fin j'ai pensé que le mieux ce serait d'aller moi-même le lendemain matin chez Lila pour voir comment elle allait ou bien je l'appellerais à travers les troènes. J'ai fini par m'endormir en pensant à Lila et Buffalo Bill et aussi à la machine à fourmis, mais surtout à Lila.

Je me suis levé avant tous les autres le lendemain matin et je suis allé dans mon jardin qui est près des glycines. Mon jardin, c'est une plate-bande pour moi tout seul que grand-maman m'a donnée pour y planter ce que je voudrais. D'abord, j'y avais semé de l'alpiste pour les oiseaux, puis des pommes de terre, mais maintenant j'aimais les fleurs et spécialement mon jasmin du Cap, celui qui a l'odeur la plus forte, surtout la nuit, et maman disait toujours que mon jasmin était le plus beau de tous. J'ai creusé doucement avec ma bêche tout autour du jasmin, qui était la plus belle chose que je possédais, et je suis arrivé à le sortir de son trou avec toute la terre collée à ses racines. Puis j'ai appelé Lila qui était levée elle aussi et qui n'avait presque plus rien à son genou.

— Hugo s'en va demain ? m'a-t-elle demandé, et je lui ai répondu oui, il avait des cours à suivre à Buenos Aires pour l'examen d'entrée au lycée.

Je lui ai dit aussi que j'avais quelque chose pour elle, elle m'a demandé ce que c'était et alors je lui ai montré mon jasmin entre les troènes en lui disant que je le lui offrais et que, si elle voulait, je l'aiderais à faire un jardin pour elle toute seule. Lila s'est écriée que le jasmin était très beau et elle est allée demander à sa mère la permission de le planter et moi, j'ai escaladé les troènes pour l'aider à faire son jardin. On a choisi une petite plate-bande, on a arraché les chrysanthèmes à moitié secs qu'il y avait, puis moi je me suis mis à bêcher et à donner une autre forme à la plate-bande, et après, Lila m'a indiqué l'endroit où elle voulait mettre le jasmin, et c'était juste au milieu. Je l'ai planté, nous l'avons arrosé avec son arrosoir et ça a fait un beau jardin. Je n'avais plus qu'à me procurer un peu de gazon mais ça ne pressait pas. Lila était très contente et sa blessure ne lui faisait plus mal du tout. Elle voulait que Hugo et ma sœur viennent tout de suite voir ce que nous avions fait et je suis parti les chercher, mais maman m'a appelé juste à ce moment-là pour le petit déjeuner. Les petites Negri se disputaient dans leur jardin et la Cufina glapissait, comme d'habitude. Je ne sais pas comment elles pouvaient se disputer par un matin aussi beau.

Hugo devait repartir à Buenos Aires le samedi soir et moi finalement j'étais assez content parce que oncle Carlos ne voulait pas allumer la machine ce jour-là et préférait attendre le dimanche. Au fond, il valait mieux être seuls, lui et moi, si jamais Hugo s'était empoisonné...

Il m'a manqué un peu ce soir-là, je m'étais habitué à l'avoir dans ma chambre, il savait tant de contes et d'aventures par cœur. Pour ma sœur c'était encore pire, elle errait dans la maison comme une âme en peine, et quand maman lui a demandé ce qu'elle avait elle a répondu : rien, mais en faisant une telle tête que maman l'a regardée un instant puis s'en est allée en disant qu'il y en avait qui se prenaient pour de grandes personnes et qui ne savaient même pas encore se moucher seules. Je trouvais que ma sœur se conduisait vraiment comme une imbécile, quand je pense que je l'ai surprise en train d'écrire le nom de Hugo à la craie de couleur sur le mur de la cour. Elle écrivait le nom, puis l'effaçait puis le récrivait d'une autre façon et d'une autre couleur, tout ça en me regardant du coin de l'œil, et après elle a même fait un cœur percé d'une flèche et je suis parti pour ne pas lui envoyer une paire de claques ou ne pas aller le dire à maman. Pour comble de malchance, Lila était rentrée très tôt chez elle ce soir-là en disant que sa mère ne la laissait plus rester longtemps depuis qu'elle s'était fait mal au genou. Hugo lui a dit qu'on venait le chercher à cinq heures, et

pourquoi est-ce qu'elle ne restait pas jusqu'à son départ ? mais Lila a dit qu'elle ne pouvait pas et elle est partie en courant sans même dire au revoir. Aussi Hugo a-t-il été obligé d'aller chez eux pour prendre congé d'elle et de sa mère et quand il est revenu nous embrasser il était tout content et il a dit qu'il reviendrait à la fin de l'autre semaine.

Cette nuit-là, je me suis senti un peu seul dans ma chambre mais, d'un autre côté, c'était agréable de savoir que tout était de nouveau à moi et que je pouvais éteindre la lumière quand je voulais.

Le dimanche en me réveillant, j'ai entendu maman parler à M. Negri par-dessus la clôture. Quand je me suis approché pour dire bonjour, M. Negri était en train de se plaindre parce que dans la plate-bande où était sortie la fumée le jour où nous avons essayé la machine, toutes les laitues se flétrissaient. Maman a répondu que ça l'étonnait beaucoup parce que le prospectus disait que le produit était sans danger pour les plantes, mais M. Negri a répondu qu'il ne fallait pas s'y fier, c'est comme pour les médicaments, quand on lit le prospectus ça doit tout guérir et puis, aussi bien, on finit entre quatre cierges. Maman lui a demandé si ce ne serait pas plutôt une de ses filles qui aurait jeté sans faire exprès une eau de lessive sur les laitues (mais moi j'ai bien vu qu'elle voulait plutôt dire « en faisant exprès » tellement elles étaient chicaneuses et cherchaient la dispute). M. Negri a répondu qu'il allait les interroger mais que si c'était la fumée qui faisait mourir les plantes, ce n'était pas la peine de se donner tant de mal. Maman a répliqué qu'il n'allait pas comparer la perte de quatre méchantes laitues avec les ravages que font les fourmis dans les jardins, et que nous allions rallumer la machine dès cet après-midi mais que s'ils voyaient sortir de la fumée dans leur jardin, qu'ils viennent nous avertir, nous irions nous-mêmes boucher les fourmilières. Grand-maman m'a appelé pour le petit déjeuner et je ne sais pas ce qu'ils se sont raconté d'autre, mais j'étais enthousiasmé à l'idée de faire à nouveau la guerre aux fourmis et j'ai passé la matinée à lire les aventures de Raffles, bien qu'elles ne me plaisent pas autant que celles de Buffalo Bill.

Ma sœur s'était finalement calmée et elle se promenait partout en chantant à tue-tête ; à un moment donné ça l'a prise de dessiner avec des crayons de couleur et elle est entrée dans ma chambre et avant que j'aie pu m'en apercevoir elle avait mis le nez dans ce que je faisais ; j'étais juste par hasard en train d'écrire mon nom parce que j'aimais l'écrire un peu partout et j'avais mis, complètement par hasard, celui de Lila à côté du mien. J'ai

fermé brusquement le cahier mais elle avait eu le temps de lire et elle a éclaté de rire en me regardant d'un air de pitié, je lui ai sauté dessus mais elle s'est mise à pousser des cris de paon et naturellement maman est arrivée, alors je me suis sauvé au fond du jardin avec toute ma rage rentrée. Pendant le déjeuner ma sœur m'a regardé d'un air moqueur et j'aurais bien aimé lui envoyer un coup de pied sous la table mais elle aurait hurlé et, comme on allait allumer la machine l'après-midi, je me suis retenu et je n'ai rien dit.

À l'heure de la sieste, j'ai grimpé sur le saule pour lire et pour penser et quand vers cinq heures oncle Carlos est descendu de sa chambre, on s'est d'abord fait un maté puis on est allés monter la machine et moi, j'ai préparé deux cuvettes de boue. Les femmes étaient restées à la maison, il faisait trop chaud, surtout à côté de la machine qu'on chauffait au charbon mais le maté est bon dans ces cas-là si on le prend bien chaud et sans sucre.

Nous avons choisi le carré près du poulailler au fond du jardin car les fourmis semblaient s'être réfugiées là et avaient fait de grands ravages dans les semis. À peine avons-nous enfoncé le tuyau dans la plus grande fourmilière que la fumée s'est mise à sortir de tous les côtés, il en sortait même entre les briques du poulailler. Je courais à droite et à gauche pour boucher les trous, j'aimais jeter de la boue sur les fentes et la tasser avec mes mains jusqu'à ce que la fumée ne puisse plus sortir. Oncle Carlos, par-dessus la clôture, a demandé à la Chola qui était la moins stupide des trois, s'il y avait de la fumée dans son jardin et la Chola qui avait beaucoup de respect pour oncle Carlos est allée, à grand tapage, regarder dans les moindres recoins du jardin, mais il n'y avait de fumée nulle part. Soudain Lila m'a appelé et j'ai couru jusqu'aux troènes ; elle était là avec sa robe à pois orange, celle que j'aime le plus, et son genou bandé. Elle m'a dit que de la fumée sortait dans son jardin, celui qui était rien que pour elle, alors moi, aussitôt, j'ai sauté par-dessus le grillage avec une cuvette de boue pendant que Lila me disait d'un air très embêté que juste au moment où elle allait voir son jardin elle nous avait entendus parler avec les petites Negri et que, presque aussitôt, elle avait vu de la fumée sortir près de l'endroit où nous avions planté le jasmin. Je me suis agenouillé et j'ai répandu de la boue tant que j'ai pu. C'était très dangereux cette fumée pour le jasmin qu'on venait juste de transplanter, et à la fin du printemps par-dessus le marché, le prospectus avait beau dire que non... J'ai même pensé à couper la galerie des fourmis quelques mètres plus haut mais pour l'instant, il

fallait surtout plâtrer avec de la boue et empêcher la fumée de sortir. Lila était assise à l'ombre avec un livre et elle me regardait travailler. J'aimais qu'elle me regarde, j'ai mis tant de boue autour du jasmin que la fumée ne risquait plus de sortir à cet endroit-là. Après, je me suis approché d'elle pour lui demander où il y avait une bêche afin de couper la galerie avant que le poison arrive. Elle est allée en chercher une et comme elle tardait, j'ai regardé son livre, un livre de contes avec des images et j'ai été étonné de voir qu'elle avait, elle aussi, dans son livre une plume de paon très belle et qu'elle ne m'en avait jamais parlé. J'entendais oncle Carlos m'appeler pour aller boucher d'autres trous mais je restais là à regarder la plume qui ne pouvait pas être celle de Hugo mais qui lui ressemblait tellement qu'elle devait certainement venir du même paon, verte avec un œil violet et bleu et des petits points d'or. Quand Lila est revenue avec la bêche, je lui ai demandé où elle avait trouvé cette plume et j'allais lui raconter que Hugo en avait une toute pareille. C'est pourquoi j'ai failli ne pas comprendre ce qu'elle me disait quand elle m'a répondu, en devenant toute rouge, que c'était Hugo qui la lui avait donnée le jour de son départ.

— Il m'a dit qu'il en a beaucoup chez lui, a-t-elle ajouté comme pour s'excuser mais sans me regarder.

Oncle Carlos m'a appelé plus fort, j'ai jeté la bêche et j'ai couru vers les troènes ; Lila avait beau crier que la fumée sortait de nouveau dans son jardin, j'ai sauté par-dessus le grillage, et, une fois de l'autre côté, je l'ai regardée à travers les troènes ; elle pleurait, son livre dans les mains et la plume de paon dépassant un peu d'entre les pages et c'était vrai, la fumée sortait de nouveau dans son jardin, au pied même de son jasmin cette fois, le poison était en train d'envahir ses racines. J'ai couru à la machine et, profitant de l'absence d'oncle Carlos qui parlait aux petites Negri, j'ai ouvert la boîte de poison et j'en ai versé deux, trois pleines cuillerées dans la machine puis j'ai refermé la porte soigneusement, comme ça la fumée serait très vénéneuse, elle tuerait toutes les fourmis, il ne resterait plus une seule fourmi vivante dans aucun jardin.

Traduction Laure Guille-Bataillon

La porte condamnée

L'hôtel Cervantes plut à Petrone pour les mêmes raisons qu'il aurait déplu à d'autres. C'était un hôtel sombre, tranquille, presque désert. Une personne rencontrée sur le vapeur de service pendant la traversée du fleuve le lui avait recommandé parce qu'il était dans le quartier central de Montevideo. Petrone prit, au deuxième étage, une chambre avec salle de bains qui donnait directement sur le hall. Le tableau des clefs lui apprit qu'il y avait peu de monde à l'hôtel ; les clefs étaient lestées de pesants disques de bronze avec le numéro de la chambre, innocent recours de la direction pour empêcher les clients de les emporter dans leur poche.

L'ascenseur le déposait au fond du hall où il y avait la réception avec les journaux du jour et le pupitre du standard. Il n'avait que quelques mètres à parcourir pour atteindre sa chambre. L'eau du lavabo était brûlante et cela compensait le manque de soleil et d'air. Sa chambre avait une petite fenêtre qui donnait sur la terrasse d'un cinéma voisin ; un pigeon venait parfois s'y promener. La fenêtre de la salle de bains, plus grande, donnait tristement sur un pan de mur et un lointain morceau de ciel presque inutile. Les meubles étaient de bonne qualité, il y avait des tiroirs et des étagères en quantité, et beaucoup de cintres, chose rare.

Le gérant était un homme grand et maigre, complètement chauve. Il portait des lunettes à monture d'or et parlait de cette voix forte et sonore qu'ont les Uruguayens. Il dit à Petrone que le deuxième étage était très tranquille et que, dans l'unique chambre voisine de la sienne, logeait une dame seule, employée il ne savait où et ne revenant à l'hôtel que le soir. Petrone la rencontra le lendemain dans l'ascenseur. Il sut que c'était elle en voyant le numéro de la clef qu'elle présenta sur la paume de sa main comme si elle offrait une énorme pièce d'or. Le portier prit la clef et celle de Petrone pour les suspendre au tableau puis échangea quelques propos avec la femme au sujet de lettres. Petrone eut le temps de voir qu'elle était encore jeune, insignifiante et qu'elle s'habillait mal comme toutes les Uruguayennes.

Passer ce contrat avec les fabricants de mosaïques lui demanderait bien une semaine. L'après-midi, il rangea ses vêtements dans l'armoire, disposa

ses papiers sur la table et, après avoir pris un bain, il alla faire un tour dans le centre en attendant l'heure d'aller à son rendez-vous d'affaires. La soirée se passa en conversations coupées par l'apéritif à Pocitos et un dîner chez le principal associé. Il était plus d'une heure quand on le déposa à son hôtel. Fatigué, il se coucha vite et s'endormit aussitôt. Il était presque neuf heures quand il se réveilla et pendant ces premiers instants où collent encore à nous les restes de la nuit et des rêves, il lui revint en mémoire qu'il avait été dérangé dans son sommeil par les pleurs d'un enfant.

Avant de sortir, il bavarda un moment avec l'employé de la réception qui avait un accent allemand. Tout en le questionnant sur les lignes d'autobus et le nom des rues, il regardait distraitemment le grand hall où donnaient, tout au fond, la porte de sa chambre et celle de la femme seule. Entre les deux portes, une console soutenait une désastreuse réplique de la Vénus de Milo. Une autre porte, sur le mur latéral, ouvrait sur un petit salon avec les immanquables fauteuils et revues. Lorsque Petrone et l'employé se taisaient, le silence semblait se coaguler, tomber comme une cendre sur les meubles et sur le carrelage. Le bruit de l'ascenseur devenait presque assourdissant de même que celui d'une allumette frottée ou des pages tournées d'un journal.

Les réunions prirent fin à la tombée de la nuit et Petrone fit un tour rue du 18-Juillet avant de dîner dans une des cafétérias de la place de l'Indépendance. Tout se passait bien et il pourrait peut-être rentrer à Buenos Aires plus tôt que prévu. Il acheta un journal argentin, un paquet de cigarettes brunes et revint lentement à pied à son hôtel. Au cinéma d'à côté, on donnait deux films qu'il avait déjà vus et, de toute façon, il n'avait envie d'aller nulle part.

Le gérant lui dit bonsoir au passage et lui demanda s'il avait assez de couvertures. Ils bavardèrent un moment en fumant une cigarette puis se séparèrent.

Avant de se coucher, Petrone mit en ordre les papiers qu'il avait utilisés dans la journée et parcourut son journal sans grand intérêt. Le silence de l'hôtel était presque excessif et le bruit des rares tramways qui descendaient la rue Soriano ne l'interrompait que pour mieux le laisser retomber. Sans être inquiet, il se sentait un peu nerveux ; il jeta le journal à la corbeille et se déshabilla tout en se regardant distraitemment dans la glace de l'armoire. C'était une vieille armoire placée devant une porte qui communiquait avec la chambre voisine. Petrone fut surpris de découvrir cette porte qu'il n'avait

pas remarquée le premier jour. Il avait cru au début qu'il était dans un immeuble conçu pour être un hôtel mais il s'apercevait à présent que, comme beaucoup d'hôtels modestes, celui-là avait été installé dans une vieille maison familiale. À y bien réfléchir, dans presque tous les hôtels qu'il avait fréquentés au cours de sa vie – et ils étaient nombreux – les chambres avaient une porte condamnée, parfois de façon franche et visible mais le plus souvent dissimulée derrière une armoire, une table ou un portemanteau, ce qui leur donnait, comme à celle-là, une certaine ambiguïté, le désir honteux de se faire oublier, comme une femme qui croit se cacher en mettant ses mains sur son ventre ou sur ses seins. Quoi qu'il en soit, la porte était là, dépassant du haut de l'armoire. Autrefois, les gens avaient dû entrer et sortir par elle, la faisant claquer, l'entrebâillant, lui communiquant une vie qui était encore présente dans son bois, si différent du mur. Petrone se dit qu'il devait y avoir aussi une armoire de l'autre côté et que sa voisine devait penser la même chose de la porte.

Il n'était pas fatigué mais il s'endormit avec plaisir. Il devait dormir depuis trois ou quatre heures lorsqu'une sensation de malaise le réveilla, comme s'il venait de se passer quelque chose, quelque chose de gênant et d'irritant. Il alluma sa lampe, vit qu'il était deux heures et demie et éteignit. C'est alors qu'il entendit pleurer un enfant dans la chambre d'à côté.

Il ne se rendit pas bien compte tout de suite. Son premier mouvement fut un sentiment de satisfaction, ainsi, il était vrai que la nuit passée un enfant l'avait réveillé. Tout s'expliquait, il allait mieux dormir à présent. Mais il lui vint une autre pensée et il se rassit lentement sur son lit sans allumer la lumière, prêtant l'oreille. Il ne se trompait pas, les pleurs partaient de la chambre voisine. Le son passait à travers la porte condamnée et venait de cette partie de la chambre qui correspondait aux pieds du lit. Mais il ne pouvait pas y avoir d'enfant dans la chambre d'à côté ; le gérant lui avait parlé d'une femme seule qui passait presque toute la journée à son travail. Pendant une seconde, Petrone se dit qu'elle gardait peut-être cette nuit l'enfant d'une parente ou d'une amie. Il repensa à la nuit précédente. Il était sûr maintenant d'avoir *déjà* entendu ces pleurs, c'était des pleurs qu'on ne pouvait confondre, une suite de gémissements très faibles et irréguliers, de hoquets plaintifs suivis d'une brève lamentation, mais tout cela inconsistant, infime, comme si l'enfant était très malade. Ce devait être un bébé de quelques mois seulement mais il ne pleurait pas avec la stridence et les brusques gloussements des nouveau-nés. Petrone imagina un enfant – un

garçon, il ne savait pourquoi – faible et malade, au visage émacié, aux gestes fatigués. Ça se plaignait pendant la nuit, ça pleurait timidement, sans trop attirer l'attention. Si la porte condamnée ne s'était trouvée là, les pleurs n'auraient pas pu vaincre les fortes épaules du mur, personne n'aurait su que dans la chambre voisine un enfant était en train de pleurer.

Le lendemain matin, Petrone repensa à sa nuit tout en prenant son petit déjeuner et en fumant une cigarette. Il était important qu'il dormît bien pour le travail de ces jours-ci. Or, il s'était réveillé deux fois en pleine nuit et les deux fois à cause des pleurs. La deuxième fois, ce fut pire car on entendait, en plus, la voix de la femme qui essayait de calmer l'enfant. La voix était très basse mais tellement anxieuse que cela lui donnait un ton théâtral, ce n'était qu'un murmure mais il traversait la porte avec autant de force que si la femme eût crié à tue-tête.

L'enfant cédait par moments au bercement, à la prière puis il reprenait avec un petit gémissement entrecoupé son inconsolable peine. Et la femme, à nouveau, murmurait des mots incompréhensibles, l'incantation des mères pour calmer l'enfant tourmenté par son corps ou par son âme, par la menace de la mort ou la menace de la vie.

« Tout cela est très joli mais le gérant s'est fichu de moi », pensa Petrone en sortant de sa chambre. Ce mensonge l'agaçait et il ne le cacha point. Le gérant ouvrit de grands yeux.

— Un enfant ? Vous avez dû vous tromper. Il n'y a pas d'enfant à cet étage. À côté de votre chambre habite une dame seule, je crois même vous l'avoir déjà dit.

Petrone hésita à répondre. Ou bien l'autre mentait stupidement ou l'acoustique de l'hôtel lui avait joué un mauvais tour. Le gérant le regardait de travers à présent comme si cette réclamation l'irritait à son tour. « Il me croit peut-être timide et pense que je cherche un prétexte pour changer d'hôtel », pensa Petrone. Il était difficile et vaguement absurde d'insister devant une dénégation aussi nette. Il haussa les épaules et demanda le journal.

— J'ai sans doute rêvé, dit-il, agacé d'avoir à faire pareille réponse. Et même d'avoir à répondre quoi que ce fût.

Le cabaret était mortellement ennuyeux et les deux amphitryons de Petrone semblaient partager son peu d'enthousiasme, aussi fut-il facile à

Petrone d'alléguer la fatigue de la journée et de se faire reconduire à l'hôtel. Il fut décidé qu'on signerait les contrats le lendemain après-midi, l'affaire était pratiquement conclue.

Le silence dans le hall de l'hôtel était si grand que Petrone se surprit à marcher sur la pointe des pieds. On lui avait laissé un journal du soir sur sa table de nuit, il y avait aussi une lettre de Buenos Aires. Il reconnut l'écriture de sa femme.

Avant de se coucher, il examina l'armoire et la partie de la porte qui dépassait au-dessus. Peut-être, s'il posait ses deux valises sur l'armoire, cela amortirait-il le bruit. Comme toujours à cette heure-là, on n'entendait rien. L'hôtel dormait, les choses et les gens dormaient. Mais Petrone, de mauvaise humeur, se mit à penser qu'il en allait tout autrement, que tout était éveillé au contraire, éveillé et aux aguets au milieu du silence. Son angoisse inavouée devait se communiquer à la maison, aux gens de la maison, leur prêtant une volonté de vigilance sournoise. Bêtises que tout cela.

Il ne prit pas cependant la chose au tragique quand les pleurs de l'enfant le tirèrent de son sommeil vers trois heures du matin. Il s'assit sur son lit et se demanda si le mieux ne serait pas d'appeler le veilleur de nuit pour lui faire constater qu'il était impossible de dormir dans cette chambre. L'enfant pleurait si faiblement que par moments on ne l'entendait plus mais Petrone sentait que les pleurs étaient toujours là, qu'ils ne cessaient pas et qu'ils allaient bientôt redoubler. Il s'écoulait dix ou vingt interminables secondes et à nouveau un hoquet léger, une plainte à peine perceptible qui se prolongeait doucement puis se brisait en pleurs véritables.

Il se demanda en allumant une cigarette s'il n'allait pas frapper quelques coups discrets au mur pour que la femme fût taire l'enfant. Mais à peine les eut-il imaginés tous les deux, la femme et l'enfant, qu'il s'aperçut qu'il ne croyait pas en eux, qu'il ne croyait pas, absurdement, que le gérant lui eût menti. On entendait maintenant la voix de la femme qui consolait l'enfant sur un ton pressant, mais si discret, et qui couvrait complètement ses pleurs. La femme était en train de bercer l'enfant, de le consoler, et Petrone l'imaginait, assise au pied du lit, tenant l'enfant dans ses bras ou balançant son berceau. Mais quelque effort qu'il fît, il n'arrivait pas à imaginer l'enfant, comme si l'affirmation de l'hôtelier était plus vraie que cette réalité qu'il écoutait. Petit à petit, à mesure que passait le temps et qu'alternaient les faibles gémissements avec les murmures de consolation,

Petrone finit par se demander si tout cela n'était pas une farce, un jeu ridicule et monstrueux qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Il pensa à de vieux récits de femmes sans enfants, organisant en secret un culte de poupées, une maternité inventée en cachette, mille fois pire que de gâter un chien, un chat ou des neveux. La femme imitait les pleurs de l'enfant refusé, berçant l'air entre ses mains vides, le visage peut-être mouillé de larmes car les pleurs qu'elle imitait étaient aussi ses pleurs à elle, sa grotesque douleur dans la solitude d'une chambre d'hôtel, protégée par l'aube et l'indifférence.

Incapable de se rendormir, il alluma la lampe de chevet et se demanda ce qu'il allait faire. Il était d'une humeur massacrant et comme envenimée par cette atmosphère où tout soudain lui paraissait truqué, faux, creux : le silence, les pleurs, la berceuse, seules choses réelles de cette heure entre jour et nuit et qui pourtant le trompaient de tout leur mensonge insupportable. Frapper au mur lui paraissait trop peu. Il n'était pas complètement éveillé, bien qu'il lui eût été impossible de se rendormir ; sans savoir comment, il se retrouva en train de pousser peu à peu l'armoire pour dégager la porte recouverte de poussière. En pyjama et pieds nus, il s'y colla comme un mille-pattes et approchant sa bouche des planches il se mit à imiter, d'une voix de fausset imperceptible, le gémissement qui venait de l'autre côté. Il monta d'un ton, gémit, sanglota. De l'autre côté il se fit un grand silence qui allait durer toute la nuit mais auparavant Petrone avait pu entendre la femme courir à travers la chambre avec un claquement de pantoufles, poussant un cri bref, le début d'un hurlement qui se coupa net comme une corde trop tendue.

Il était plus de dix heures lorsqu'il passa devant la réception. Dans un demi-sommeil, vers huit heures, il avait entendu la voix du garçon d'étage et celle d'une femme. Quelqu'un avait marché dans la chambre d'à côté, traînant des choses. Il vit une malle et deux grandes valises près de l'ascenseur. Petrone trouva au gérant l'air un peu dérouté.

— Vous avez bien dormi, cette nuit ? lui demanda-t-il sur un ton professionnel qui cachait mal l'indifférence.

Petrone haussa les épaules. Il ne voulait pas revenir là-dessus puisqu'il ne lui restait plus qu'une nuit à passer à l'hôtel.

— De toute façon, vous serez plus tranquille à présent, dit le gérant en regardant les valises. La dame nous quitte à midi.

Il attendait un commentaire, Petrone l'encouragea d'un coup d'œil.

— Il y avait longtemps qu'elle était là et elle s'en va comme ça, tout d'un coup. On ne peut jamais savoir avec les femmes.

— Non, en effet, répondit Petrone.

Dans la rue, il se sentit pris de nausées, de nausées qui n'étaient pas physiques. Il avala un café sans sucre et se mit à ruminer cette histoire, oubliant ses affaires, indifférent au soleil splendide. C'était sa faute si cette femme quittait l'hôtel, folle de peur, de honte ou de rage. *Il y avait longtemps qu'elle était là...* C'était une malade peut-être, mais inoffensive. Ce n'était pas elle mais lui qui eût dû quitter l'hôtel. Il était de son devoir de lui parler, de s'excuser et de lui demander de rester en lui jurant une entière discrétion. Il revint vers l'hôtel et à mi-chemin s'arrêta. Il avait peur de faire un faux pas, peur que la femme n'ait une réaction imprévue. Et puis, il était déjà l'heure de son rendez-vous, il ne voulait pas faire attendre ses deux associés. Qu'elle aille se faire fiche. Ce n'était qu'une hystérique, elle trouverait bien un autre hôtel où soigner son fils imaginaire.

Mais le soir, il se sentit mal à l'aise de nouveau et le silence de la chambre lui parut plus lourd encore. En entrant dans l'hôtel, il n'avait pu s'empêcher de regarder le tableau des clefs où manquait déjà celle de la chambre voisine. Il échangea quelques mots avec le gardien de service qui attendait en bâillant le moment de s'en aller et regagna sa chambre sans grand espoir de pouvoir dormir. Il avait les journaux du soir et un roman policier. Il occupa le temps en faisant ses valises et en mettant de l'ordre dans ses papiers. Il faisait chaud et il ouvrit à deux battants la petite fenêtre. Le lit était parfaitement fait mais il le trouva dur et inconfortable. Il avait enfin tout le silence nécessaire pour dormir à poings fermés et ce silence lui pesait. Il se tournait et se retournait dans son lit comme vaincu par le silence qu'il avait obtenu par ruse et qu'on lui retournait entier et vengeur. Il pensa ironiquement qu'il regrettait les pleurs de l'enfant, que ce calme parfait ne lui suffisait pas pour dormir et moins encore pour rester éveillé. Il regrettait les pleurs de l'enfant et, quand il les entendit, beaucoup plus tard, faibles mais reconnaissables entre mille à travers la porte condamnée il sut, au-delà de la peur, au-delà de la fuite en pleine nuit, que tout était bien ainsi et que la femme n'avait pas menti, qu'elle ne s'était pas menti en berçant l'enfant, en voulant que l'enfant se taise pour qu'ils puissent, eux, dormir.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Les ménades

Don Perez me conduisit à ma place après m'avoir tendu un programme imprimé sur papier crème. Neuvième rang, légèrement sur la droite : le parfait équilibre acoustique. Je connais bien le théâtre Corona et je sais qu'il a des caprices de femme hystérique. Je conseille à mes amis de ne jamais accepter une place au treizième rang car il y a là une espèce de trou d'air où la musique n'entre pas. Refuser également les corbeilles de gauche car on y a l'impression, comme au théâtre municipal de Florence, que certains instruments se séparent de l'orchestre, flottent dans l'air et c'est ainsi qu'une flûte peut retentir brusquement à trois mètres de vous tandis que le reste de l'orchestre continue à jouer sagement sur scène. Fort pittoresque à coup sûr mais peu agréable.

Je jetai un coup d'œil au programme. Nous avons ce soir : *Le Songe d'une nuit d'été*, *Don Juan*, *La Mer* et *La Cinquième Symphonie*. Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant au chef d'orchestre. Une fois de plus, sous des dehors d'insolent arbitraire esthétique, le vieux renard avait su composer son programme avec ce flair infailible qui caractérise les régisseurs de music-hall, les pianistes virtuoses et les organisateurs de rencontres de catch. Quelle idée, aussi, de m'être égaré, par désœuvrement, dans un concert où Debussy succédait à Strauss et précédait Beethoven par-dessus le marché, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Mais le chef d'orchestre connaissait bien son public, il organisait des concerts pour les habitués de la salle Corona, c'est-à-dire des gens tranquilles et comme il faut qui préfèrent les mauvaises choses qu'ils connaissent aux bonnes qu'ils ne connaissent pas et qui exigent qu'on respecte avant tout leur digestion et leur bien-être. Mendelssohn leur permettrait de s'installer à leur aise, pour écouter ensuite le *Don Juan*, un *Don Juan* fougueux et généreux, plein de petits airs faciles à retenir. Avec Debussy ils se sentiraient artistes car il n'est pas donné à tout le monde de comprendre sa musique. Enfin, le plat de résistance, le grand massage vibratoire beethovenien, le destin qui frappe à la porte, le V de la Victoire, le sourd génial, après quoi, retour chez soi en quatrième vitesse car il y a un travail fou qui attend au bureau demain.

Au fond, je l'aimais beaucoup ce chef d'orchestre qui avait su imposer de la bonne musique dans cette ville sans art, éloignée des grands centres, où l'on ne connaissait il y a dix ans que *La Traviata* et l'ouverture d'*El Guarani*. Le chef d'orchestre, engagé par un imprésario audacieux, était venu et avait réussi à former un orchestre que l'on pouvait à présent qualifier d'excellent. Peu à peu, il nous avait fait avaler Brahms, Mahler, Ravel, Strauss et Moussorgski. Il y eut des protestations au début et le chef d'orchestre dut mettre à la cape et ajouter beaucoup de sélections d'opéras dans ses programmes ; puis l'on commença à accepter le Beethoven âpre et sévère qu'il nous assenait et, à la fin, on l'applaudissait à tout propos, rien qu'en le voyant apparaître, comme en ce moment, où son entrée provoquait un enthousiasme délirant. Il est vrai qu'en début de saison, les gens ont les mains fraîches et applaudissent avec plaisir, sans compter que tout le monde aimait bien le Maître qui s'inclinait brièvement, sans insister, et se tournait vers ses musiciens avec son air de chef de brigands. J'avais à ma gauche M^{me} Jonathan que je ne connais pas beaucoup mais qui passe pour mélomane et qui, rougissante, me confia :

— Vous avez là un homme, un homme qui a obtenu ce que bien peu auraient obtenu à sa place. Non seulement il a formé un orchestre mais un public. N'est-ce pas admirable ?

— Sans doute, répondis-je avec ma condescendance habituelle.

— Je me dis parfois qu'il devrait diriger tourné vers la salle, nous sommes un peu ses musiciens, nous aussi.

— Pas moi, répondis-je. J'ai de curieuses opinions en matière musicale, je dois vous avouer. Ainsi, ce programme me paraît abominable. Mais je me trompe sans doute.

M^{me} Jonathan me lança un regard dur et détourna la tête mais son amabilité fut la plus forte et la poussa à me donner des explications :

— Ce programme est tout simplement une suite de chefs-d'œuvre. Et chacun d'eux est donné à la demande de nombreux admirateurs. Ne savez-vous pas que le Maître fête ce soir ses noces d'argent avec la musique ? Et que l'orchestre célèbre son cinquième anniversaire ? Lisez donc la dernière page du programme. Il y a un article charmant du docteur Palancin.

Je lus l'article du docteur Palancin à l'entracte, après le Mendelssohn et le Strauss qui valurent au Maître de véritables ovations. Tout en arpentant le foyer, je me demandais si ces exécutions justifiaient de tels délires, surtout de la part d'un public que je sais peu indulgent de nature. Mais les

anniversaires sont les portes grandes ouvertes à la stupidité, et je me disais que les adeptes du Maître ne devaient pas pouvoir contenir leur émotion ce soir. Au bar, je rencontrai le docteur Epifania avec toute sa famille, et je restai un moment à bavarder avec eux. Ses filles étaient rouges et excitées, elles m'entourèrent comme une bande de petites poules caquetantes et m'affirmèrent que Mendelssohn avait été *sensass*, que c'était une musique toute de gazes et de velours, d'un romantisme divin, qu'on aimerait passer sa vie à écouter le nocturne et que le scherzo avait été joué par des doigts de fées. Beba, elle, préférait Strauss, c'était plus impressionnant, un véritable *Don Juan* allemand avec tous ces cors et ces trombones qui lui donnaient la chair de poule (on ne pouvait mieux dire). Le docteur Epifania nous écoutait avec un sourire indulgent.

— Ah ! ces jeunes ! On voit bien que vous n'avez pas entendu Risler ni vu von Bülow ! C'était la belle époque.

Ses filles le regardèrent d'un air furieux. Rosarita dit que les orchestres étaient beaucoup mieux dirigés à présent qu'il y a cinquante ans et Beba refusa à son père le droit de diminuer tant soit peu le talent fabuleux du Maître.

— Bien sûr, bien sûr, dit le docteur. Je trouve le Maître génial ce soir. Quel feu ! quelle fougue ! Il y avait longtemps que je n'avais autant applaudi.

Et il me montra deux mains, rouges comme s'il avait écrasé des betteraves cuites.

Personnellement, j'avais plutôt eu l'impression contraire et il me semblait que le chef d'orchestre était dans un de ses mauvais soirs et qu'il avait adopté un style sec et retenu pour ne pas trop se fatiguer. Mais je devais être le seul de cette opinion car, un peu plus loin, je rencontrai Cayo Rodriguez qui me sauta presque au cou et me déclara que le *Don Juan* avait été bestial et que le Maître était terrible.

— Tu n'as pas remarqué ce moment du scherzo du Mendelssohn où il semble n'y avoir plus dans l'orchestre que des murmures de lutins ?

— C'est que je n'ai jamais entendu de murmures de lutins...

— Ne fais pas l'idiot, dit Cayo d'un air vraiment fâché et je vis que le sang lui était monté au visage. Comment peux-tu n'être pas sensible à ces choses-là ? Le Maître est génial, mon vieux, et il n'a jamais dirigé comme ce soir. J'ai du mal à croire que tu puisses être aussi blindé.

Guillermina Fontan se dirigeait droit sur nous à pas rapides. Elle répéta tous les qualificatifs des petites Epifania, et elle et Cayo se regardèrent avec des larmes dans les yeux, unis fraternellement dans une même admiration, sentiment qui peut rendre les hommes si bons et si généreux momentanément. Je les considérais avec étonnement car je ne m'expliquais pas un pareil enthousiasme ; il est vrai que je ne vais pas au concert tous les soirs, moi, et qu'il m'arrive de confondre Brahms et Bruckner, ce qui leur paraîtrait, à eux, impardonnable. De toute façon, ces visages cramoisis, ces mains moites, ce désir latent d'applaudir jusque dans le foyer ou dans la rue me faisaient penser à ces conditions atmosphériques, humidité, taches solaires, qui peuvent avoir tant d'influence sur le comportement humain. Je me suis même demandé à un moment s'il n'y avait pas dans la salle un farceur qui se serait amusé à renouveler la fameuse expérience du docteur Ox qui pouvait exciter le public à volonté. Guillermina me tira de ces considérations en me secouant violemment le bras (nous nous connaissons à peine).

— Et maintenant, Debussy, murmura-t-elle d'un ton passionné, cette dentelle d'eau, *La Mer*.

— Cela va être une plongée délicieuse, dis-je, pour suivre le courant marin.

— Comment croyez-vous que le Maître va la diriger ?

— Impeccablement, répondis-je en la regardant pour voir comment elle prendrait mon opinion.

Mais il était évident que Guillermina attendait plus de fougue car elle se tourna vers Cayo qui pompait un soda comme un chameau assoiffé, et ils se livrèrent tous les deux à une série de pronostics béats sur ce que serait le deuxième mouvement du Debussy et la force grandiose qu'aurait le troisième.

J'allai faire un tour de reconnaissance dans les couloirs avant de revenir au foyer et partout régnait le même enthousiasme émouvant et irritant. Cet énorme bourdonnement de ruche en folie influait peu à peu sur les nerfs et je finis par éprouver moi-même une certaine fièvre, je doublai ma ration habituelle de soda. Cela me désolait de me sentir en marge, de regarder tous ces gens du dehors, en entomologue. Mais qu'y faire, c'est toujours la même chose. J'ai même fini par utiliser cette aptitude pour ne jamais me compromettre en quoi que ce soit.

Quand je regagnai la salle, tout le monde était déjà installé et je dus déranger tout le rang pour atteindre ma place. Les musiciens entraient en scène comme à regret et je trouvai étrange que les gens, dans leur avidité à écouter, se soient installés avant eux. Je lançai un coup d'œil vers le poulailler et le deuxième balcon ; une masse noire, comme des mouches sur un pot de confiture. Aux fauteuils d'orchestre, moins serrés, les hommes en habit faisaient penser à une bande de corbeaux ; des lampes électriques s'allumaient et s'éteignaient, les mélomanes pourvus de partitions essayaient leur moyen d'éclairage personnel. La lumière du grand lustre central baissait peu à peu et dans l'obscurité de la salle s'élevèrent les premiers applaudissements, saluant l'entrée du Maître. Cette substitution progressive du bruit à la lumière me parut curieuse, et cette façon dont un de mes sens entraînait en jeu juste au moment où l'autre s'endormait. À ma gauche, M^{me} Jonathan battait des mains avec force, et tout le rang applaudissait énergiquement ; mais à ma droite, deux fauteuils plus loin, il y avait un homme immobile, tête penchée, un aveugle sans doute ; je captai l'éclat de la canne blanche, des lunettes inutiles. Nous étions les seuls, lui et moi, à refuser d'applaudir, et son attitude me séduisit. J'aurais voulu m'asseoir à côté de lui, lui parler. Quelqu'un qui n'applaudissait pas ce soir était digne d'intérêt. Deux rangs devant moi, les petites Epifania s'abîmaient les mains, et leur père ne ménageait pas les siennes non plus. Le Maître salua rapidement après avoir lancé deux ou trois coups d'œil vers le poulailler d'où les applaudissements descendaient en vagues déferlantes avant de se joindre à ceux du parterre et des corbeilles. Il me sembla qu'il avait un air mi-intéressé, mi-perplexe ; son oreille devait lui transmettre la différence qu'il y a entre un concert ordinaire et un concert de noces d'argent. Inutile de dire que *La Mer* lui valut une ovation à peine moindre que celle pour le Strauss, chose par ailleurs compréhensible. Je me laissai moi-même entraîner par le dernier mouvement, ses clameurs et ses immenses va-et-vient sonores, et j'applaudis à m'en faire mal aux mains. M^{me} Jonathan pleurait.

— C'est tellement ineffable, murmura-t-elle en levant vers moi un visage qui semblait sortir d'une douche, si incroyablement ineffable.

Le chef d'orchestre sortait de scène et réapparaissait avec son aisance coutumière et cette façon qu'il a de monter sur l'estrade comme s'il allait ouvrir une vente aux enchères. Il fit se lever l'orchestre, les applaudissements et les bravos redoublèrent. À ma droite, l'aveugle

applaudissait doucement, avec précaution ; agréable de voir avec quelle parcimonie il contribuait à l'hommage populaire, la tête penchée, l'air recueilli et comme absent. Les bravos, qui fusent d'habitude isolément, comme des manifestations personnelles, éclatèrent de toutes parts. Les applaudissements avaient débuté avec moins de violence que dans la première partie du concert mais à présent que la musique était oubliée, qu'on n'applaudissait plus *Don Juan* ni *La Mer* (ni même leurs effets) mais simplement le Maître et le sentiment de communion qui animait la salle, l'ovation commençait à se nourrir d'elle-même, elle s'enflait de minute en minute et devenait presque insoutenable. Irrité, je regardai à ma gauche et je vis une femme en robe rouge qui courait en applaudissant dans l'allée centrale pour ne s'arrêter que devant l'estrade, aux pieds du chef d'orchestre. Quand le Maître s'inclina pour saluer, il se trouva nez à nez avec la femme en rouge et fut si surpris qu'il se redressa brusquement. Mais les clameurs et le tapage qui venaient du poulailler l'obligèrent à lever la tête de nouveau et à saluer comme il l'avait rarement fait : en levant le bras gauche. Le geste ne fit qu'augmenter l'enthousiasme et des tonnerres de battements de pieds venus des balcons et des corbeilles s'ajoutèrent aux applaudissements. C'était vraiment excessif.

Il n'y avait pas d'entracte prévu entre les deux derniers morceaux mais le Maître se retira quelques minutes pour reprendre haleine et je me levai pour mieux voir la salle. La chaleur, l'humidité, l'excitation avaient converti la plupart des spectateurs en écrevisses ruisselantes. Des centaines de mouchoirs battaient l'air comme les vagues d'une mer qui prolongeait grotesquement celle que nous venions d'entendre. Beaucoup de gens couraient au bar pour avaler à toute allure une bière ou un jus d'orange et, craignant de perdre une note, revenaient en courant et se heurtaient à ceux qui sortaient et il y avait, aux principales issues du parterre, une incroyable confusion, mais il ne se produisit aucune dispute car les gens se sentaient d'une infinie bonté, c'était plutôt comme un grand ramollissement sentimental où tout le monde se retrouvait fraternellement et se reconnaissait. M^{me} Jonathan, trop grosse pour s'extraire de son siège, levait vers moi, toujours debout, un visage étrangement semblable à un radis. « Ineffable ! » répétait-elle. « Tellement ineffable ! »

Je fus soulagé de voir revenir le Maître car cette foule dont je faisais impardonnablement partie m'inspirait à la fois dégoût et pitié. Les seules personnes dignes de toute l'assemblée me paraissaient être les musiciens et

le chef d'orchestre. Sans parler de l'aveugle assis quelques fauteuils plus loin, raide et immobile, plein d'une attention exquise, sans la moindre bassesse.

— *La Cinquième*, me confia M^{me} Jonathan dans un souffle humide. L'extase de la tragédie.

Je pensai que cela aurait tout à fait convenu à un titre de film et je fermai les yeux. Peut-être essayai-je en cet instant de m'assimiler à l'aveugle, seul être humain dans toute cette masse gélatineuse qui m'environnait. Et au moment où je voyais déjà de petites lumières vertes traverser mes paupières comme des hirondelles, les premières mesures de *La Cinquième* me tombèrent dessus comme un marteau piqueur et m'obligèrent à regarder. Le Maître était presque beau, avec son fin visage aigu et attentif, tout occupé à faire décoller l'orchestre qui vrombissait de tous ses moteurs. Un grand silence s'était fait dans la salle, tombant comme un éclair après les applaudissements ; je crois même que le Maître avait lancé sa machine avant qu'ils aient fini de le saluer. Le premier mouvement passa au-dessus de nos têtes avec ses lumières du souvenir, ses symboles, son tam-tam facile et inévitable. Le second, magnifiquement dirigé, se répercuta dans une salle où l'air semblait incendié d'une flamme invisible et froide, brûlant du dedans vers le dehors. Presque personne n'entendit le premier cri, bref et étouffé, mais comme la jeune fille était juste devant moi, sa convulsion me fit sursauter et je l'entendis crier sous le tintamarre des bois et des cuivres. Un cri bref et étranglé, comme de spasme amoureux ou hystérique. Sa tête se renversa en arrière sur cette espèce d'étrange corne de bronze qu'ont les fauteuils du Corona et ses pieds se mirent à battre furieusement le sol tandis que ses voisins la maintenaient fermement par les bras. Là-haut, du premier rang de balcon, partit un deuxième cri et d'autres piétinements. Le chef d'orchestre boucla le deuxième mouvement et enchaîna directement sur le troisième. Je me demandai s'il avait pu entendre ces cris, submergé comme il l'était par le premier plan sonore de l'orchestre. La jeune fille devant moi retomba en avant et la personne à côté d'elle, sa mère sans doute, la soutenait toujours d'un bras. J'aurais voulu proposer mon aide mais ce n'était pas une petite affaire que de se mêler des histoires d'un autre rang, surtout en plein concert et lorsqu'on ne connaît pas les gens. Je voulus avertir M^{me} Jonathan car une femme me semblait tout indiquée pour ce genre de malaise, mais elle était perdue dans la musique, les yeux rivés sur le dos du Maître, il me sembla voir quelque chose briller en dessous de sa

bouche, sur son menton. Soudain, le chef d'orchestre disparut à ma vue car la large carrure d'un monsieur en smoking se dressait devant moi. Étrange que quelqu'un se lève au beau milieu d'un mouvement, non moins étranges, il est vrai, les cris hystériques de tout à l'heure et l'indifférence générale pour le malaise de la jeune fille. Une tache rouge dans l'allée centrale me fit tourner la tête et je revis la femme qui pendant l'entracte s'était précipitée au pied de l'estrade. Elle avançait lentement, comme une bête à l'affût, bien que son corps fut parfaitement droit, mais quelque chose, dans sa démarche, la trahissait ; elle avançait à pas lents, hypnotiques, comme qui va sauter. Elle regardait fixement le Maître et j'entrevis un instant l'éclat ému de ses yeux. Un homme sortit d'une rangée et se mit à la suivre. Ils étaient arrivés à la hauteur du cinquième rang et trois autres personnes étaient en train de les rejoindre. La symphonie prenait fin, les premiers grands accords finaux, déchaînés par le Maître avec une rigueur splendide bondissaient, jaillissaient, masses sculptées surgies tout achevées, hautes colonnes blanches et vertes et, dans la nef de ce Karnak sonore, la femme en rouge et son cortège s'avançaient à pas lents. Entre deux clameurs de l'orchestre, j'entendis crier une troisième fois ; le cri venait, cette fois, d'une corbeille de droite. Et avec lui, par-dessus la musique, les premiers applaudissements, incapables de se retenir plus longtemps, comme si, dans ce halètement amoureux qui unissait le corps masculin de l'orchestre à l'énorme femelle de la salle tout entière livrée, cette dernière n'avait pas voulu attendre la jouissance virile et s'abandonnait à son plaisir avec des gémissements, des convulsions et des cris d'une insupportable volupté. Incapable de bouger de ma place, je sentais croître dans mon dos comme une avancée de forces, une progression parallèle à celle de la femme en rouge et de ses suivants qui atteignirent le bord de la scène au moment précis où le Maître, tel un matador qui enfonce son épée dans le taureau, plongeait sa baguette dans le dernier mur sonore et se laissait retomber en avant, épuisé, comme si la vibration de l'élan final lui avait porté un coup de corne. Quand il se redressa, la salle entière était debout, et moi avec elle ; l'espace volait en éclats comme une vitre, sous le choc de mille lances aiguës, les applaudissements et les cris se confondaient et une matière insupportablement grossière et suintante mais à la fois pleine d'une certaine grandeur, comme un troupeau de buffles qui charge ou tout ce qu'on voudra dans le genre. Le public affluait de tous côtés vers le parterre et je trouvais presque normal de voir deux hommes sauter par-dessus le rebord de leur

loge. M^{me} Jonathan, couinant comme un rat qu'on écrase, avait pu s'extraire de son fauteuil et maintenant, la bouche ouverte, les bras tendus vers la scène, elle bramait son enthousiasme. Le Maître nous tournait toujours le dos, presque avec dédain, et regardait ses musiciens avec un air de probable satisfaction. Enfin, il nous fit face, lentement, et il inclina la tête pour un premier salut. Il était très pâle, il semblait épuisé, et je me surpris à penser (lambeaux de pensées parmi tant d'autres sensations, rafales instantanées de tout ce qui m'entourait dans cet enfer de l'enthousiasme) qu'il pourrait bien s'évanouir. Il salua une deuxième fois en lançant un coup d'œil sur la droite car un homme blond en smoking venait de sauter sur la scène et deux autres s'apprêtaient à en faire autant. Le Maître fit aussitôt mine de descendre de l'estrade mais il me sembla que ce mouvement avait quelque chose de spasmodique comme s'il voulait se débarrasser de quelque chose. La femme en rouge avait agrippé une de ses chevilles et, le visage levé vers lui, elle criait, du moins le supposait-on, à voir sa bouche ouverte, car tout le monde hurlait, moi y compris, probablement. Le Maître laissa tomber sa baguette et s'efforça de se libérer en disant quelque chose que personne n'entendit. Lorsqu'un des suivants de la femme lui saisit l'autre jambe, il se tourna vers son orchestre comme pour réclamer de l'aide. Les musiciens s'étaient levés dans un grand désordre d'instruments, sous la lumière aveuglante des projecteurs de scène. Les pupitres tombaient comme des épis sous la faux à mesure que le public grimpait par les deux côtés sur la scène et on ne pouvait déjà plus distinguer les musiciens des spectateurs. Le Maître, voyant un homme monter derrière lui sur son estrade, s'appuya à lui pour tenter de se libérer de la femme et de ses suivants déjà accrochés à ses jambes et dans le même temps il s'aperçut que l'homme n'était pas un de ses musiciens et il voulut le repousser, mais l'autre le saisit à bras-le-corps et tandis que la femme en rouge ouvrait les bras comme si elle réclamait sa proie, le Maître disparut dans le remous des gens qui l'entouraient et l'emportaient dans leur masse compacte. J'avais jusque-là surveillé ce délire avec une sorte d'effroi lucide, me tenant un peu au-dessus ou au-dessous de ce qui arrivait, mais soudain un cri suraigu à ma droite me fit sursauter et je vis que l'aveugle s'était levé et qu'il agitait les bras en criant, comme s'il suppliait, réclamait quelque chose. Je n'y tins plus, de spectateur je devins acteur moi aussi, emporté par ce raz de marée d'enthousiasme, je courus à mon tour vers la scène et bondis sur l'estrade juste au moment où une foule délirante encerclait les violonistes, leur

arrachait leurs instruments (on les entendait craquer et éclater comme d'énormes cafards jaunes) et les obligeait à sauter dans la salle où d'autres spectateurs les attendaient pour les embrasser et les faire disparaître en de confus remous. Pour aussi curieux que cela paraisse, je n'avais personnellement aucun désir de m'associer à ces démonstrations, je voulais simplement les côtoyer et voir ce qui arrivait, bien que dépassé par cet hommage inouï. J'avais conservé assez de lucidité pour me demander pourquoi les musiciens ne se sauvaient pas à toutes jambes par les coulisses mais je vis aussitôt que ce n'était pas possible car des légions de fanatiques avaient bloqué les sorties des deux côtés et avançaient en rangs serrés, piétinant les instruments, renversant les pupitres, sans cesser d'applaudir et de vociférer en un vacarme si monstrueux qu'il se mettait à ressembler à du silence. Un gros bonhomme, clarinette en main, passa devant moi en courant et je fus tenté de l'attraper au passage ou de lui faire un croc-en-jambe pour le livrer, lui aussi, au public. J'y renonçai, et une dame à visage jaunâtre et grand décolleté où galopaient des escadrons de perles me lança un regard haineux et scandalisé au moment où elle empoigna le clarinettiste qui poussa un faible cri en essayant de protéger son instrument. Il fallut deux hommes pour le lui enlever et le musicien ne put faire autrement que de se laisser emporter du côté du parterre où la mêlée battait son plein. Les cris, à présent, dominaient nettement les applaudissements, les gens étant trop occupés à embrasser les musiciens pour pouvoir applaudir, de sorte que le ton du vacarme virait à l'aigu, rompu de temps en temps par de véritables hurlements dont certains me semblèrent teintés de douleur, nuance reconnaissable entre toutes, et je me demandais si dans tous ces sauts et toutes ces courses quelqu'un ne s'était pas rompu bras et jambes, puis, à mon tour je repartis à fond de train vers le parterre, à présent que la scène était vide et que les musiciens étaient définitivement la proie de leurs admirateurs lesquels les emportaient dans les directions les plus diverses, qui vers les loges où l'on devinait mouvements divers et nouveaux essors, qui vers les étroits couloirs latéraux menant au foyer. Mais c'était des loges que portaient les cris les plus désespérés, comme si les musiciens, incapables de résister à la pression et à la suffocation de tant d'embrassades, réclamaient désespérément de l'air. Les gens du parterre s'agglutinaient devant les loges de corbeille et quand je me mis à courir entre les rangées de fauteuils pour mieux voir, la mêlée me parut être à son comble. Les lumières baissèrent brusquement et il ne resta plus qu'une lueur rougeâtre

qui permettait à peine de distinguer les visages tandis que les corps devenaient des ombres épileptiques, un amoncellement de volumes informes qui essayaient de se confondre les uns dans les autres ou de se libérer. Je crus un instant apercevoir la tête argentée du Maître dans une loge près de moi mais elle disparut instantanément comme si on l'eût fait tomber à genoux. J'entendis à mes côtés un cri bref et rauque et je vis M^{me} Jonathan et l'une des petites Epifania se ruer vers la loge du Maître (car j'étais sûr à présent que le Maître était là, entouré par la femme en rouge et ses acolytes). Avec une agilité incroyable, M^{me} Jonathan mit un pied sur les mains croisées de la petite Epifania qui lui faisait la courte échelle et plongea tête première à l'intérieur de la loge. La petite Epifania, m'ayant reconnu, me cria quelque chose, que j'aie l'aider, sans doute, mais je m'en gardai bien et restai à bonne distance, peu disposé à disputer leur acquis à des individus rendus fous d'enthousiasme et qui se battaient à grands coups dans les côtes. Cayo Rodriguez, qui s'était distingué sur scène par son acharnement à précipiter les musiciens dans la salle, venait de recevoir un coup de poing sur le nez et il titubait, le visage en sang. Je n'eus pas la moindre pitié pour lui, pas plus que pour l'aveugle qui se traînait à quatre pattes par terre, se heurtant aux fauteuils, perdu dans cette forêt symétrique qui n'offrait aucun point de repère. Plus rien ne m'importait d'ailleurs si ce n'était de savoir quand les cris cesseraient car des cris pénétrants continuaient de sortir des loges et le public du parterre répétait ces cris infatigablement et les reprenait en chœur tandis que chacun essayait de déloger l'autre des bonnes places. Les promenoirs devaient être toujours pleins à craquer car les premières lignes se trouvaient devant les loges où l'assaut final se donnait comme venait de le faire M^{me} Jonathan. Je voyais tout cela, je m'en rendais parfaitement compte, mais en même temps je n'avais pas la moindre envie de me joindre au délire général, et mon indifférence, de ce fait, me causait une étrange impression de culpabilité comme si ma conduite était, en fin de compte, le vrai scandale de la soirée. Je m'assis dans une des rangées désertes, je laissai passer les minutes, enregistrant passivement le decrescendo progressif de l'immense clameur désespérée, l'affaiblissement des cris qui finirent par s'éteindre, la retraite confuse et bourdonnante d'une partie du public. Quand il me sembla qu'on pouvait se risquer dehors, j'empruntai l'allée centrale et poussai jusqu'au foyer. Quelques individus y erraient avec des gestes d'ivrognes, l'un s'essuyant les mains avec son mouchoir, l'autre défroissant son habit, le

troisième réajustant son col. Des femmes fouillaient fébrilement dans leur sac à la recherche d'un miroir. L'une devait s'être fait mal car il y avait du sang sur son mouchoir. Les petites Epifania passèrent en courant ; elles avaient l'air furieux de n'avoir pu atteindre les loges et me regardèrent comme si c'était ma faute. Je les laissai prendre de l'avance puis je me dirigeai vers l'escalier de sortie et juste à ce moment-là je vis apparaître la femme en rouge et son fidèle cortège. Les hommes, comme auparavant, la suivaient mais en cherchant cette fois à se dissimuler les uns derrière les autres pour cacher le désordre de leurs vêtements. La femme, elle, marchait fièrement en tête, avec un regard hautain et quand elle arriva près de moi je vis qu'elle passait sa langue sur ses lèvres, lentement, d'un air gourmand, elle passait sa langue sur ses lèvres et elle souriait.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

II

OceanofPDF.com

L'idole des Cyclades

— Cela m'est égal que tu m'écoutes ou pas, dit Somoza. C'est ainsi et il m'a paru juste de te mettre au courant.

Morand sursauta comme s'il revenait brusquement de très loin. Il se rappela qu'avant de se perdre en une vague rêverie, il avait pensé que Somoza était en train de devenir fou.

— Excuse-moi, dit-il, j'étais distrait. Mais tu reconnaîtras que tout cela... Enfin, arriver jusqu'ici et te trouver au milieu de...

Mais tout expliquer par une brusque folie de Somoza, c'était trop facile.

— Oui, il n'y a pas de mots pour cela, dit Somoza. Du moins, pas nos mots.

Ils se regardèrent une seconde et Morand détourna les yeux le premier tandis que la voix de Somoza reprenait sur le ton impersonnel de ces explications qui se perdent vite au-delà de l'intelligence. Morand préférait ne pas le regarder mais alors il retombait dans la contemplation involontaire de la petite statue sur la colonne et c'était revenir à cet après-midi doré de cigales et d'odeurs d'herbes où Somoza et lui, incroyablement, avaient déterré la statuette dans l'île. Il se rappelait que Thérèse, quelques mètres plus loin, en haut du rocher d'où l'on apercevait la côte de Paros, s'était retournée en entendant le cri de Somoza et, après une seconde d'hésitation, elle avait couru vers eux, oubliant qu'elle tenait à la main le soutien-gorge rouge de son maillot, et elle se penchait au-dessus du puits d'où sortaient les mains de Somoza brandissant la statuette défigurée par la rouille et les adhérences calcaires ; alors Morand, mi-riant, mi-fâché, lui avait crié de s'habiller, et Thérèse s'était redressée en le regardant comme si elle ne comprenait pas, et soudain elle leur avait tourné le dos en cachant ses seins de ses mains pendant que Somoza tendait la statuette à Morand et sautait hors du trou. Presque sans transition, Morand revit les heures qui avaient suivi, la soirée dans les tentes au bord du torrent, l'ombre de Thérèse marchant sous la lune entre les oliviers et c'était comme si la voix de Somoza à présent, retentissant monotone entre les murs de l'atelier vide, lui parvenait du fond de cette soirée, faisant partie de son souvenir, lorsque Somoza avait parlé de son absurde espoir et lui, entre deux gorgées de vin

résiné, avait ri joyeusement et l'avait traité de faux archéologue et d'incurable poète.

« Il n'y a pas de mots pour cela, venait de dire Somoza, du moins pas nos mots. »

Dans la tente, au fond du vallon de Skoros, ses mains avaient tenu la statuette et l'avaient caressée pour lui enlever sa fausse robe de temps et d'oubli (Thérèse, parmi les oliviers, était toujours furieuse à cause du reproche de Morand, de ses stupides préjugés), et la nuit avait tourné lentement tandis que Somoza lui disait son espoir insensé de parvenir peut-être jusqu'à la statue par d'autres chemins que les mains, les yeux et la science, tandis que le vin et le tabac se mêlaient au dialogue avec les grillons et l'eau du torrent, donnant peu à peu l'impression confuse que l'on ne pouvait plus s'entendre. Plus tard, quand Somoza fut reparti sous sa tente en emportant la statue et que Thérèse se fatigua d'être seule et vint se coucher, Morand lui parla des illusions de Somoza et ils se demandèrent avec une aimable ironie parisienne si tous les gens de Buenos Aires avaient l'imagination aussi fertile. Avant de s'endormir, ils discutèrent à voix basse de ce qui était arrivé ce soir, et Thérèse finit par accepter les excuses de Morand, finit par l'embrasser, et ce fut comme toujours dans l'île, comme toujours partout, ce furent lui et elle et la nuit autour d'eux et le long oubli.

— Quelqu'un d'autre le sait-il ? demanda Morand.

— Non. Toi et moi seulement. Il m'a semblé que c'était juste, dit Somoza. Je n'ai presque pas bougé d'ici ces derniers mois. Au début, une vieille femme venait ranger l'atelier et laver mon linge mais elle me dérangeait.

— Cela semble incroyable qu'on puisse vivre ainsi dans la banlieue de Paris. Ce silence... Mais dis-moi, tu descends tout de même au village faire tes courses ?

— Avant, oui, je te l'ai déjà dit. Maintenant, ce n'est plus la peine. Il y a tout ce qu'il faut ici.

Morand regarda dans la direction du doigt de Somoza, au-delà de la statuette et de ses répliques abandonnées sur les étagères. Il vit du bois, du plâtre, de la pierre, des marteaux, de la poussière, l'ombre des arbres sur les vitres. Le doigt semblait désigner un coin de l'atelier où il n'y avait rien, juste un chiffon sale par terre.

Mais les choses avaient peu changé au fond, ces deux années entre eux avaient été aussi un coin vide du temps et les chiffons sales, c'était tout ce

qu'ils ne s'étaient pas dit et qu'ils auraient dû, peut-être, se dire. L'expédition aux îles, une folie romantique née à la terrasse d'un café boulevard Saint-Michel, se termina dès qu'ils eurent trouvé l'idole dans les ruines du vallon. La peur d'être découverts rabattit un peu leur joie des premières semaines et vint le jour où Morand surprit un regard de Somoza tandis qu'ils descendaient tous les trois vers la plage, le soir même il en parla à Thérèse et ils décidèrent de revenir à Paris le plus vite possible parce qu'ils avaient de l'estime pour Somoza et trouvaient presque injuste qu'il se mît ainsi – et si imprévisiblement – à souffrir. À Paris, ils continuèrent à se voir de temps à autre, presque toujours pour des raisons professionnelles. Mais Morand allait seul aux rendez-vous. La première fois, Somoza demanda des nouvelles de Thérèse, puis il parut ne plus s'en soucier. Tout ce qu'ils auraient dû se dire pesait entre eux deux, peut-être entre eux trois. Morand fut d'accord pour que Somoza gardât quelque temps la statuette chez lui. Il était impossible de la vendre avant deux ans. Marcos, l'homme qui connaissait un colonel qui connaissait un douanier athénien, avait imposé ce délai comme condition complémentaire du passage en fraude. Somoza prit la statuette chez lui et Morand la voyait chaque fois qu'ils se rencontraient. Il ne fut jamais question que Somoza allât chez les Morand, comme tant d'autres choses dont on ne parlait plus à présent et qui, au fond, étaient toujours Thérèse. Somoza semblait possédé par son idée fixe et s'il invitait parfois Morand à boire un cognac chez lui c'était uniquement pour en parler. Rien de très extraordinaire, après tout. Morand connaissait trop bien les goûts de Somoza pour certaines littératures marginales pour s'étonner de sa nostalgie. Seul le surprenait le fanatisme de cet espoir à l'heure des confidences presque automatiques où il se sentait comme de trop ; la caresse répétée des mains sur le petit corps de la statuette inexpressivement belle, les litanies monotones redisant jusqu'à l'épuisement les mêmes formules de passe. Du point de vue de Morand, l'obsession de Somoza était parfaitement analysable : tout archéologue s'identifie plus ou moins avec le passé qu'il explore et révèle. De là à croire qu'une grande intimité avec l'un de ces vestiges pouvait vous ravir, altérer le temps et l'espace, ouvrir une brèche par où accéder à... Somoza n'employait jamais ce vocabulaire ; ce qu'il disait était toujours plus ou moins que cela, une sorte de langage allusif et conjuratoire qui venait d'un lieu irréductible à la raison. Déjà, à cette époque, il s'essayait maladroitement à faire des répliques de la statue. Morand réussit à voir la

première avant que Somoza ne quittât Paris et il écouta avec une amicale courtoisie les lieux communs obstinés sur la répétition des gestes et des situations comme moyen d'abolition, la certitude de Somoza que son approche entêtée parviendrait à l'identifier à la structure initiale, en une superposition qui serait plus que cela car il n'y aurait pas dualité mais fusion, contact primordial (ce n'était pas ses mots mais il fallait bien que Morand les traduisît d'une façon ou d'une autre lorsque, plus tard, il reconstruisait le monologue pour Thérèse). Contact qui, comme venait de le lui dire Somoza, s'était produit quarante-huit heures plus tôt, pendant la nuit du solstice de juin.

— Bon, admit Morand en allumant une autre cigarette. Mais j'aimerais que tu m'expliques pourquoi tu es tellement sûr que... Enfin, que tu as touché au but.

— Expliquer ? Mais tu ne le vois pas ?

Il tendait la main à nouveau vers une case de l'air, un coin de l'atelier, il décrivait un arc qui englobait le plafond et la statuette posée sur une fine colonne de marbre, saisie dans le cône lumineux du réflecteur. Morand se rappela inopinément que Thérèse avait passé la frontière en cachant la statuette dans le chien en peluche fait par Marcos dans une cave de la Plaka.

— Cela ne pouvait pas ne pas arriver, dit presque puérilement Somoza. À chaque nouvelle réplique, je me rapprochais un peu plus. Les formes finissaient par me connaître. Je veux dire que... Ah ! j'aurais besoin de jours entiers pour t'expliquer ça... et ce qui est absurde c'est que, là, tout tient dans un... Mais quand il en est ainsi...

La main allait et venait, accentuant le *là*, le *ainsi*.

— Ce qui est sûr, c'est que tu es devenu un vrai sculpteur, dit Morand en s'entendant parler et en se trouvant stupide. Les deux dernières répliques sont parfaites. Si un jour tu me rends la statue, je ne saurai jamais si tu m'as donné l'original.

— Je ne te la rendrai jamais, dit Somoza simplement. Et ne crois pas que j'ai oublié qu'elle appartient à tous les deux. Mais je ne te la donnerai jamais. La seule chose que j'aurais voulu c'est que Thérèse et toi me suiviez, que vous trouviez avec moi. Oui, j'aurais aimé vous avoir avec moi la nuit où j'ai touché le but.

C'était la première fois depuis presque deux ans que Morand l'entendait prononcer le nom de Thérèse, comme si, jusqu'à cet instant, elle avait été morte pour lui, mais sa façon de dire Thérèse était incroyablement

ancienne, c'était la Grèce et le matin où ils étaient descendus sur la plage. Pauvre Somoza. Encore. Pauvre fou. Mais il était encore plus étrange de se demander pourquoi, au dernier moment, avant de monter dans l'auto après le coup de fil de Somoza, Morand avait senti la nécessité de téléphoner à Thérèse à son bureau pour lui demander de venir les rejoindre à l'atelier. Il lui faudrait le lui demander, savoir ce qu'elle avait pensé tandis qu'elle écoutait ses instructions pour arriver jusqu'au pavillon solitaire sur la colline. Que Thérèse répète exactement ce qu'il lui avait dit, mot pour mot. Morand maudit en silence cette manie systématique de recomposer la vie comme il restaurait un vase grec au musée, collant minutieusement les plus infimes morceaux, et la voix de Somoza, ici, mêlée au va-et-vient de ses mains qui semblaient vouloir, elles aussi, recoller des morceaux d'air, recomposer un vase transparent, ses mains qui montraient la statue, obligea Morand à regarder une fois de plus, contre sa volonté, ce blanc corps lunaire d'insecte antérieur à toute histoire, élaboré en des circonstances inconcevables, par quelqu'un d'inconcevablement lointain, à des milliers d'années et plus loin encore, en un horizon vertigineux de cri animal, de saut, de rites végétaux alternant avec les marées et les solstices, les époques de rut et les frustes cérémonies propitiatoires, le visage inexpressif où seule la ligne du nez brisait ce miroir aveugle d'une tension insupportable, les seins à peine marqués, le triangle du sexe et les bras entourant le ventre, l'idole des origines, de la première terreur sous les rites du temps sacré, de la hache de pierre des sacrifices sur les autels des collines. À croire que lui aussi devenait cinglé, comme si cela ne suffisait pas d'être archéologue.

— Mais, dit Morand, ne pourrais-tu faire l'effort de m'expliquer, même si tu penses que rien de tout cela n'est explicable ? La seule chose que je sache, en définitive, c'est que tu as passé des mois dans cet atelier à sculpter des répliques de la statue et que voici deux nuits, tu...

— C'est tellement simple, dit Somoza. J'ai toujours senti que notre peau était encore en contact avec tout cela. Mais il fallait remonter cinq mille ans de fausses routes. Étrange que les descendants des Égéens eux-mêmes se soient rendus coupables de cette erreur. Mais cela n'a plus d'importance à présent. *Vois, c'est comme ça.*

Près de l'idole, il leva une main et la posa doucement sur les seins et le ventre. L'autre caressait le cou, montait jusqu'à la bouche absente, et Morand entendit Somoza parler d'une voix sourde et opaque, un peu comme si c'étaient ses mains ou cette bouche inexistante qui parlaient de la

chasse dans les cavernes, de la fumée, des cerfs aux abois, du nom qu'on ne doit prononcer qu'après, des cercles de graisse bleue, du jeu des fleuves doubles, de l'enfance de Pohk, de la marche vers les degrés de l'ouest et des haltes sous les ombres néfastes. Il se demanda si, profitant d'une inattention de Somoza, il pourrait appeler Thérèse au téléphone et lui demander d'amener le docteur Vernet. Mais Thérèse devait être déjà en route et, au bord des rochers où mugissait la Multiple, le chef des guerriers verts découpait la corne gauche du plus beau des mâles et la tendait au chef de ceux qui gardent le sel, pour renouveler le pacte avec Haghesa.

— Ouf, laisse-moi un peu respirer, dit Morand en se levant et en faisant un pas en avant. C'est fantastique et, en plus, j'ai une soif terrible. Buons quelque chose, je peux aller chercher un...

— Le whisky est là, dit Somoza en retirant lentement ses mains de la statue. Moi, je ne boirai pas, il faut être à jeun pour le sacrifice.

— Dommage, dit Morand en cherchant la bouteille. Je n'aime pas boire seul. Quel sacrifice ?

Il se servit un plein verre de whisky.

— Celui de l'union, pour employer tes mots. Ne les entends-tu pas ? Les flûtes doubles, comme celles de la statuette que nous avons vue au musée d'Athènes. Le son de la vie à gauche, le son de la discorde à droite. La discorde est aussi la vie pour Haghesa mais quand s'accomplira le sacrifice, les joueurs de flûte cesseront de souffler dans la flûte de droite et l'on n'entendra plus que le sifflement de la vie nouvelle qui boit le sang répandu. Et les joueurs de flûte rempliront leur bouche de sang et ils le souffleront par la flûte de gauche et moi, j'oindrai de sang son visage, tu vois, comme ça, et ses yeux et sa bouche apparaîtront sous le sang.

— Ne dis pas de bêtises, dit Morand en buvant un long trait de whisky. Le sang n'irait pas du tout à notre poupée de marbre. Oui, c'est vrai, il fait chaud.

Somoza avait enlevé sa chemise d'un geste lent et calme. Quand Morand vit qu'il déboutonnait aussi son pantalon, il se reprocha de l'avoir laissé s'exciter ainsi, d'avoir permis qu'il cédât pareillement à son obsession. Maigre et brun, Somoza se dressa tout nu sous la lumière du réflecteur et parut se perdre en la contemplation d'un point dans l'espace. De sa bouche entrouverte coulait un filet de salive, et Morand, posant précipitamment son verre par terre, se dit qu'il lui faudrait trouver une ruse pour atteindre la

porte. Il ne sut jamais d'où était sortie la hache de pierre qui se balançait dans la main de Somoza. Il comprit.

— C'était à prévoir, dit-il en reculant lentement. Le pacte avec Haghesa, hein ? Et le sang, c'est le pauvre Morand qui va le donner, n'est-ce pas ?

Sans le regarder, Somoza avança vers lui en décrivant un arc de cercle, comme s'il suivait un tracé fixé d'avance.

— Si tu veux vraiment me tuer, lui cria Morand en reculant vers la zone de pénombre, à quoi bon cette mise en scène ? Nous savons très bien tous les deux que c'est pour Thérèse. Mais à quoi cela te servira-t-il puisqu'elle ne t'a jamais aimé et ne t'aimera jamais ?

Le corps nu sortait du cercle illuminé par le réflecteur. Réfugié dans l'ombre du fond de l'atelier Morand marcha sur les chiffons humides jetés par terre et il comprit qu'il ne pouvait plus reculer. Il vit la hache se lever et il sauta comme le lui avait appris Nagashi au gymnase de la place des Ternes. Somoza reçut le coup de pied à mi-cuisse et le coup nishi sur le côté gauche du cou. La hache s'abattit en biais, trop loin, Morand repoussa élastiquement le torse qui se jetait sur lui et saisit le poignet désarmé. Somoza était encore un cri de stupeur étouffée quand le fil de la hache lui retomba en plein front.

Avant de le regarder à nouveau, Morand alla vomir dans un coin de l'atelier sur les chiffons sales. Il se sentait comme vide, cela lui fit du bien de vomir. Il ramassa son verre par terre et finit ce qui restait de whisky, en pensant que Thérèse allait arriver d'un moment à l'autre et qu'il fallait faire quelque chose, avertir la police, s'expliquer. Tout en traînant par un pied le corps de Somoza à la lumière du projecteur, Morand pensa qu'il lui serait facile de démontrer que c'était un cas de légitime défense. Les excentricités de Somoza, son éloignement du monde, son évidente folie. Il se baissa et trempa ses mains dans le sang qui coulait sur le visage et les cheveux du mort, tout en regardant son bracelet-montre qui marquait huit heures moins vingt. Thérèse ne pouvait tarder, le mieux serait de sortir, de l'attendre dans le jardin ou dans la rue, de lui éviter le spectacle de l'idole au visage ruisselant de sang, les filets rouges qui glissaient sur le cou, contournaient les seins, se rassemblaient dans le fin triangle du sexe, tombaient le long des cuisses. La hache était profondément enfoncée dans le front du sacrifié et Morand la reprit en la soupesant entre ses mains poisseuses. Il poussa le cadavre du pied contre la colonne, renifla l'air et s'approcha de la porte. Il valait mieux l'ouvrir pour que Thérèse pût entrer. Appuyant la hache contre

la porte, il se mit à se déshabiller parce qu'il faisait chaud et parce que l'air sentait le renfermé, la foule. Il était nu déjà quand il entendit le bruit du taxi et la voix de Thérèse dominant le chant des flûtes ; il éteignit la lumière et, la hache à la main, il attendit derrière la porte en léchant le fil de la hache et en pensant que Thérèse était la ponctualité même.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Une fleur jaune

Ce n'est pas une blague, nous sommes immortels. Je le sais par déduction, je le sais parce que je connais l'unique mortel. Il m'a raconté son histoire dans un bistrot de la rue Cambronne et il était tellement rond qu'il ne lui en coûtait pas de dire la vérité même si le patron et les vieux habitués du comptoir rigolaient au point que le vin leur sortait par les yeux. Il a dû voir à mon air qu'il m'intéressait parce qu'il m'a pris à partie et nous avons même fini à une table dans un coin où l'on pouvait boire et parler en paix. Il me raconta qu'il était employé municipal à la retraite et que sa femme était repartie pour un temps chez ses parents, une façon comme une autre de reconnaître qu'elle l'avait quitté. C'était un type encore jeune, assez instruit, au visage tanné, avec des yeux de tuberculeux. Il buvait vraiment pour oublier et il le proclamait à partir du cinquième verre de rouge. Il ne dégageait pas cette odeur qui est la signature de Paris et que nous, étrangers, sommes seuls à sentir, semble-t-il. Et il avait des ongles propres et pas de pellicules sur son col.

Il raconta que dans un autobus de la ligne 95, il avait vu un jour un garçon d'environ treize ans et qu'il avait découvert au bout d'un moment que ce garçon lui ressemblait beaucoup, qu'il ressemblait du moins au souvenir qu'il gardait de lui-même à cet âge. Il finit même par admettre que le garçon lui ressemblait jusque dans les moindres détails, le visage et les mains, la mèche de cheveux retombant sur le front, les yeux très écartés, et plus encore, la même timidité, la même façon de se réfugier derrière un magazine, le même geste pour rejeter en arrière sa mèche de cheveux, la même irrémédiable gaucherie dans les mouvements. Il lui ressemblait tellement que cela lui donna presque envie de rire mais quand le garçon descendit rue de Rennes, il descendit lui aussi et n'alla pas rejoindre l'ami qui l'attendait à Montparnasse. Il chercha un prétexte pour aborder le garçon, lui demanda un nom de rue et écouta sans surprise une voix qui était sa voix d'enfant. Le garçon allait dans la même direction, ils cheminèrent timidement un moment ensemble. Et c'est alors qu'une espèce de révélation lui tomba dessus. Rien n'était expliqué mais c'était une chose

qui pouvait se passer d'explication, qui devenait brumeuse et stupide quand on essayait – comme maintenant – de l'expliquer.

Bref, il s'arrangea pour connaître l'adresse de l'enfant et grâce au prestige que lui donnait un passé de chef éclaireur, il put se frayer un passage jusqu'à cette forteresse des forteresses qu'est un foyer français. Il trouva une misère décente, une mère vieillie, un oncle retraité, deux chats. Par la suite il n'eut pas trop de mal à persuader un de ses frères de lui confier son fils et les deux garçons devinrent amis. Il se mit à aller toutes les semaines chez Luc ; la mère le recevait avec du café réchauffé, ils parlaient de la guerre, de l'occupation, de Luc aussi. Ce qui avait commencé comme une révélation s'organisait géométriquement, prenait peu à peu le profil démonstratif de ce qu'on aime appeler la fatalité. Il était même possible de le formuler avec la vie de tous les jours : Luc était lui de nouveau, il n'y avait pas de mort, nous étions tous immortels.

— Tous immortels, mon vieux. Rendez-vous compte, personne n'avait jamais pu encore le prouver et c'est à moi que cela échoit, dans le 95. Une petite erreur dans le mécanisme, un pli du temps, un avatar simultanée plutôt que consécutif. Luc aurait dû naître après ma mort et voilà que... Sans compter ce hasard fabuleux de le rencontrer dans un autobus. Je crois que je vous l'ai déjà dit, ce fut une espèce de certitude totale, sans mots. C'était ainsi, un point c'est tout. Mais ensuite naquirent les doutes parce que dans ces cas-là on se traite d'imbécile ou on prend des tranquillisants. Et parallèlement aux doutes les bonnes raisons qui les supprimaient l'un après l'autre et qui prouvaient qu'on ne s'était pas trompé, qu'il n'y avait aucune raison de douter. Ce que je vais vous dire c'est ce qui fait le plus rire ces imbéciles quand il m'arrive parfois de le leur raconter. Luc était non seulement moi de nouveau mais il allait être comme moi, comme ce pauvre malheureux qui vous parle. Il n'y avait qu'à le voir jouer, qu'à le voir tomber, toujours mal, se tordre la cheville ou se démettre la clavicule, et ces sentiments à fleur de peau, cette rougeur qui lui montait au visage dès qu'on lui demandait quelque chose. La mère en revanche, comme elles aiment parler, comme elles racontent n'importe quoi devant l'enfant mort de honte, les choses intimes les plus incroyables, la première dent, les dessins de huit ans, les maladies... La bonne dame ne soupçonnait rien, bien sûr, et l'oncle jouait avec moi aux échecs, j'étais comme de la famille, je leur avançais même de l'argent pour finir le mois. Il me fut facile de connaître le passé de Luc, il me suffisait d'intercaler quelques questions aux thèmes qui

intéressaient les vieux : les rhumatismes de l'oncle, les méchancetés de la concierge, la politique. C'est ainsi que je connus l'enfance de Luc, entre deux échecs et mat et les réflexions sur le prix de la viande ; la démonstration de ce que je pensais s'accomplissait infailliblement. Mais comprenez-moi bien, et demandons, si vous voulez, un autre verre. Luc était moi, ce que j'avais été enfant, mais n'allez pas croire qu'il fût un calque. Plutôt une figure analogue, vous comprenez, c'est-à-dire qu'à sept ans, je m'étais démis un poignet et Luc la clavicule, à neuf ans nous avions eu respectivement la rougeole et la scarlatine, l'Histoire d'ailleurs intervenait, ma rougeole avait duré quinze jours tandis que Luc avait été guéri en quatre jours, les progrès de la médecine, mon vieux. Tout était analogue, et ainsi, pour vous donner un exemple significatif, il se pourrait bien que le boulanger du coin fût un avatar de Napoléon mais il ne le sait pas, lui, car l'ordre ne s'est pas altéré, il ne rencontrera jamais la vérité dans un autobus. Mais s'il pouvait d'une façon ou d'une autre percevoir cette vérité, il comprendrait qu'il est en train de répéter Napoléon, que passer de plongeur à propriétaire d'une bonne boulangerie à Montparnasse cela équivaut à sauter de Corse sur le trône de France et que si l'on cherchait soigneusement dans l'histoire de sa vie on y trouverait les moments qui correspondent à la campagne d'Égypte, au Consulat et à Austerlitz, et l'on pourrait prévoir même que sa boulangerie lui échappera d'ici quelques années et qu'il finira dans une Sainte-Hélène à sa mesure, une mansarde au sixième peut-être mais vaincu lui aussi, entouré lui aussi des eaux de la solitude, fier lui aussi de sa boulangerie qui fut comme un vol d'aigles. Vous me suivez, n'est-ce pas ?

Je le suivais mais je fis remarquer que nous avons tous dans l'enfance des maladies contagieuses à date fixe et que nous nous cassons tous quelque chose en jouant au football.

— Je sais, je ne vous ai parlé que des coïncidences visibles. Cela n'avait, par exemple, aucune importance que Luc me ressemblât, sauf pour la révélation que j'en eus dans l'autobus. Ce qui était véritablement important c'étaient les séquences, et ça, c'est difficile à expliquer parce qu'elles touchent aux caractères, à des souvenirs imprécis, aux fabulations de l'enfance. À cette époque-là, je veux dire à l'âge de Luc, j'avais traversé une période amère qui avait commencé par une maladie interminable, puis, à peine convalescent, je me cassai un bras en jouant avec des amis et dès que je fus remis, je tombai amoureux de la sœur d'un camarade et je

souffris comme on souffre quand on est incapable de regarder dans les yeux une petite fille qui se moque de vous. Luc tomba longuement malade lui aussi, on l'invita au cirque au début de sa convalescence et, en glissant sur les gradins, il se foula la cheville. Peu après, sa mère le surprit en larmes près de la fenêtre, un petit mouchoir bleu serré dans sa main, un mouchoir qui n'était pas de la maison.

Comme il faut bien que quelqu'un joue les contradicteurs dans cette vie, je lui dis que les amours enfantines sont le complément inévitable des chutes et des pleurésies. Mais je dus reconnaître que l'avion c'était autre chose. Un avion à hélice qu'il lui avait apporté pour son anniversaire.

— En le lui donnant, je n'ai pu m'empêcher de penser au Meccano que ma mère m'avait donné pour mes quatorze ans et à ce qui était arrivé. J'étais dans le jardin malgré l'approche d'un orage, on entendait déjà le tonnerre et je m'étais mis à monter une grue sur la table de la tonnelle près de la porte de la rue. Quelqu'un m'appela dans la maison et je dus rentrer cinq minutes. Quand je revins, la boîte de Meccano avait disparu et la porte était ouverte. Avec des cris de désespoir, je courus à la rue où il n'y avait plus personne et au même instant la foudre tomba sur la villa d'en face. Tout cela était arrivé coup sur coup et je me le rappelai en donnant l'avion à Luc qui le regarda avec ce même air de bonheur que j'avais eu devant mon Meccano. La mère vint m'apporter une tasse de café et nous échangeâmes les phrases d'usage quand nous entendîmes un cri. Luc avait couru à la fenêtre comme s'il voulait se jeter en bas. Il était blanc, il avait les yeux pleins de larmes et il parvint à bégayer que l'avion avait dévié et qu'il était passé juste dans l'entrebâillement de la fenêtre. « On ne le voit plus, on ne le voit plus », répétait-il en pleurant. Nous entendîmes crier en bas, l'oncle entra en courant pour nous annoncer qu'il y avait un incendie dans la maison d'en face. Vous comprenez, maintenant ? Oui, prenons un autre verre, ça vaudra mieux.

Ensuite, comme je me taisais, l'homme dit qu'il avait pensé seulement à Luc, au sort de Luc. Sa mère le destinait à une école des arts et métiers pour qu'il puisse faire modestement ce qu'elle appelait son chemin dans la vie, mais ce chemin était déjà fait et lui seul – qui ne pouvait parler car on l'aurait pris pour un fou et on l'aurait séparé pour toujours de Luc – aurait pu dire à la mère et à l'oncle que tout était inutile, que, quoi qu'ils fassent, le résultat serait le même, l'humiliation, la routine lamentable, les années monotones, les échecs qui éliminent peu à peu les vêtements et l'âme, le

refuge en une solitude aigrie, dans un bistrot de quartier. Mais le pis de tout n'était pas le destin de Luc, le pis c'était que Luc mourrait à son tour et qu'un autre homme répéterait la figure de Luc et la mienne, et quand cet homme mourrait, un autre, à son tour, entrerait dans la ronde. Luc ne lui importait presque plus ; la nuit, son insomnie se projetait au-delà, vers un autre Luc, vers d'autres qui s'appelleraient Robert, Claude ou Michel, une théorie infinie de pauvres diables répétant sans le savoir une même figure, convaincus de leur liberté et de leur libre arbitre. L'homme avait le vin triste, je n'y pouvais rien.

— Ils rient aussi quand je leur dis que Luc est mort quelques mois plus tard, ils sont trop bêtes pour comprendre que... Oui, ne me regardez pas vous aussi avec ces yeux-là. Il est mort quelques mois après, cela a débuté par une espèce de bronchite, tout comme j'avais eu au même âge une infection hépatique. Mais moi, on m'avait emmené à l'hôpital tandis que la mère de Luc s'entêta à le soigner chez elle. J'y allais presque tous les jours et j'emmenais parfois mon neveu avec moi pour qu'il joue avec Luc. Il y avait une telle misère dans cette maison que ma visite était une providence pour tous, une distraction pour Luc, des filets de harengs ou un biscuit de Savoie pour les autres. Ils s'habituèrent à me laisser acheter les médicaments, je leur avais parlé d'une pharmacie où l'on me faisait des prix spéciaux. Ils finirent même par m'admettre comme infirmier de Luc et vous pouvez bien vous imaginer que dans une maison comme celle-là, où le médecin entre et sort avec la plus parfaite indifférence, personne ne songe à s'inquiéter si les symptômes finaux ne correspondent pas exactement au premier diagnostic... Pourquoi me regardez-vous comme ça ? J'ai dit quelque chose de mal ?

Non, il n'avait rien dit de mal, vu surtout la quantité de vin. Bien au contraire même, et à moins d'imaginer quelque chose d'horrible, la mort du pauvre Luc venait démontrer qu'une personne douée d'imagination peut commencer par s'offrir une révélation dans un 95 et finir au chevet d'un lit où meurt silencieusement un enfant. C'est ce que je lui dis, pour le tranquilliser. L'homme resta un moment le regard perdu dans le vague avant de reprendre :

— Bon, comme vous voudrez. La vérité c'est que pendant les semaines qui ont suivi l'enterrement j'ai éprouvé pour la première fois de ma vie quelque chose qui pouvait ressembler au bonheur. J'allais encore voir la mère de Luc de temps en temps, je lui apportais un paquet de biscuits mais

je ne me souciais plus d'elle ni de la maison, j'étais comme submergé par la certitude merveilleuse d'être le premier mortel, de sentir que ma vie se détériorait jour après jour, vin après vin et qu'à la fin elle s'achèverait je ne sais où, je ne sais quand, répétant jusqu'au dernier moment le destin d'un inconnu mort allez donc savoir où et quand, mais moi, oui, je serais cette fois-ci mort pour de vrai, sans un Luc entré dans la ronde pour répéter stupidement une stupide vie. Comprenez cette plénitude, mon vieux, enviez-moi ce bonheur tout le temps qu'il dura.

Car, apparemment, il n'avait pas duré. Ce bistrot et ce vin bon marché le prouvaient et ces yeux où brillait une fièvre qui ne venait pas du corps. Et cependant, pendant quelques mois, il avait vécu en savourant chaque moment de sa médiocrité quotidienne, de son échec conjugal, de sa ruine à cinquante ans, sûr de sa mortalité inaliénable. Un après-midi, en traversant le Luxembourg, il vit une fleur.

— Elle était au bord d'une plate-bande, une banale fleur jaune. Je m'étais arrêté pour allumer une cigarette et elle a attiré mon attention. Ce fut un peu comme si elle aussi me regardait, il y a de ces contacts parfois... Vous savez bien, n'importe qui peut les éprouver, ce qu'on appelle la beauté. Précisément cela, la fleur était belle, c'était une ravissante fleur. Et moi j'étais condamné, moi j'allais mourir bientôt pour toujours. La fleur était belle, il y aurait toujours des fleurs pour les hommes futurs. Soudain je compris le néant, ce que j'avais cru être la paix, la fin de la chaîne. Moi j'allais mourir et Luc était déjà mort, il n'y aurait jamais plus une fleur pour quelqu'un comme nous, il n'y aurait rien, il n'y aurait absolument rien, et le néant c'était ça, qu'il n'y ait plus jamais une fleur. La flamme de l'allumette me brûla les doigts. Sur la place, je sautai dans un autobus qui allait je ne sais où et, absurdement, je me mis à regarder, à regarder tout ce qui se voyait dans la rue et tout ce qu'il y avait dans l'autobus. Quand j'arrivai au terminus, je descendis et je remontai dans un autre autobus qui allait en banlieue. Tout l'après-midi et une partie de la soirée, je pris des autobus en pensant à la fleur et à Luc, cherchant parmi les passagers quelqu'un qui ressemblât à Luc, quelqu'un qui ressemblât à moi ou à Luc, quelqu'un qui pût être moi à nouveau, quelqu'un à regarder en sachant qu'il était moi, et puis le laisser partir sans rien dire, le protégeant presque pour qu'il continue sa pauvre vie stupide, son imbécile vie ratée vers une autre imbécile vie ratée vers une autre imbécile vie ratée vers une autre...

Je payai.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Dîner d'amis

Le temps est un enfant qui joue en déplaçant les pions.

HÉRACLITE,
Fragment 59.

Lettre de M^e Federico Moraes au D^r Alberto Rojas.

Buenos Aires, *mardi 15 juillet 1958.*

Mon cher ami,

Comme toujours à cette époque de l'année je suis pris d'un grand désir de revoir les vieux amis que la vie tient éloignés de nous pour mille raisons qu'il nous faut bien accepter à la longue. Vous êtes, vous aussi je crois, sensible à l'aimable mélancolie d'un dîner d'amis qui nous donne pour un moment l'illusion d'avoir été moins touchés par le temps, comme si les souvenirs communs nous rendaient un instant la vigueur perdue.

Je compte naturellement et avant tout sur vous et je vous envoie ces lignes suffisamment longtemps à l'avance pour vous décider à quitter pour quelques heures votre propriété de Lobos où la roseraie et la bibliothèque ont pour vous plus de charme que Buenos Aires tout entier. Un peu de courage et faites pour moi ce double sacrifice de prendre le train et de supporter les bruits à la capitale. Nous dînerons chez moi comme les autres années et il y aura les amis de toujours, à l'exception de... Mais auparavant, je voudrais fixer la date de notre réunion pour que vous vous fassiez peu à peu à cette idée. Vous voyez que je vous connais et que je sais préparer stratégiquement le terrain. Disons alors le...

Lettre du D^r Alberto Rojas à M^e Federico Moraes.

Lobos, *14 juillet 1958.*

Cher ami,

Cela vous surprendra sans doute de recevoir ces lignes quelques heures à peine après l'agréable soirée que nous avons passée chez vous mais un

incident survenu après le dîner m'a affecté à tel point que je me vois obligé de vous le confier. Vous savez que je déteste le téléphone et que je n'aime pas beaucoup écrire mais à peine ai-je eu le loisir de réfléchir tranquillement à cette affaire qu'il me parut logique et même indispensable de vous envoyer cette lettre. Si Lobos n'était pas si loin de Buenos Aires (un vieil homme malade mesure les kilomètres à sa façon) je crois même que je serais revenu vous voir aujourd'hui, pour vous parler de tout cela. Mais trêve de préliminaires, passons aux faits. Auparavant toutefois, merci encore cher Federico pour le magnifique dîner que vous nous avez offert comme vous seul savez le faire. Luis Funes, Barrios et Robirosa s'accordent pour reconnaître avec moi que vous êtes l'homme le plus charmant qui soit (Barrios *dixit*) et de surcroît un hôte incomparable. C'est pour cela que malgré ce qui a pu arriver, je garde la joie, un peu nostalgique, de cette soirée qui m'a permis de retrouver une fois encore de vieux amis et d'évoquer nombre de souvenirs que la solitude estompe inexorablement. Mais ce que je vais vous dire, sera-ce une nouveauté pour vous ? Tout en vous écrivant je ne puis m'empêcher de penser que votre qualité de maître de maison vous a peut-être poussé hier soir à cacher la contrariété que devait vous avoir causée ce regrettable incident entre Robirosa et Luis Funes. Barrios, lui, distrait comme toujours, ne s'est rendu compte de rien ; il savourait son café avec un trop évident plaisir et pensait surtout à raconter blagues et anecdotes avec cet humour créole que nous apprécions tant chez lui. Bref, Federico, si cette lettre ne vous apprend rien, pardonnez-moi ; je crois cependant que je fais bien de vous écrire.

J'avais déjà remarqué, à mon arrivée, que Robirosa, toujours si cordial envers tous, répondait évasivement chaque fois que Funes lui adressait la parole. Et je remarquai également que Funes était sensible à cette froideur et qu'il s'adressait souvent à notre ami comme pour s'assurer que cette attitude n'était pas le fait d'une distraction. Lorsque des causeurs aussi brillants que Barrios, Funes et vous-même se trouvent réunis, le silence relatif des autres passe inaperçu et l'on aurait très bien pu ne pas remarquer que Robirosa ne répondait qu'à vous, à Barrios ou à moi-même, les rares fois où j'ai préféré parler plutôt que de me taire. Nous passâmes dans la bibliothèque et nous nous disposions à nous asseoir autour du feu (tandis que vous donniez vos ordres au vieil Ordoñez) lorsque Robirosa s'écarta de notre groupe, alla vers une des fenêtres et se mit à tambouriner sur la vitre. Je venais d'échanger quelques phrases avec Barrios – qui s'acharne à

défendre ces abominables expériences atomiques – et je me disposais à m’installer confortablement près de la cheminée ; sur ces entrefaites je tournai la tête par hasard et je vis Funes s’éloigner à son tour et aller vers la fenêtre où Robirosa était demeuré. Barrios, ayant épuisé tous ses arguments, feuilletait distraitemment un numéro de *Esquire*, étranger à ce qui se passait autour de lui. Une bizarrerie acoustique de votre bibliothèque me permit de saisir avec une surprenante clarté ce qui se disait à voix basse près de la fenêtre. Comme je crois encore l’entendre, je vais vous le répéter textuellement : « Dis donc, on peut savoir ce qui t’arrive ? » demanda Funes. À quoi Robirosa répliqua vivement : « Cherche à savoir plutôt le nom charitable qu’on te donne à l’Ambassade. Pour moi il n’y en a qu’un et je ne veux pas le prononcer dans la maison d’un ami. » L’insolite de ces propos et surtout leur ton me troublèrent si fort que j’eus l’impression d’avoir commis une indiscretion et que je détournai les yeux. Vous finissiez, à cet instant même, de donner vos instructions à Ordoñez ; Barrios s’amusait beaucoup d’un dessin de Varga. Sans me détourner à nouveau vers la fenêtre, j’entendis Funes dire : « Je te demande, au nom de ce que tu as de plus cher... » et Robirosa lui couper brutalement la parole : « Ce ne sont pas des choses qu’on arrange avec des mots. » Vous avez aimablement frappé dans vos mains pour nous inviter à venir tous nous asseoir près du feu après avoir enlevé la revue des mains de Barrios qui s’entêtait à admirer une page particulièrement séduisante. Parmi les rires et les plaisanteries, j’entendis encore Funes dire : « Je t’en prie, que Matilde au moins n’en sache rien. » Je vis vaguement Robirosa hausser les épaules et lui tourner le dos. Vous vous étiez approché d’eux et je ne serais pas surpris que vous ayez entendu la fin du dialogue. Là-dessus, Ordoñez apparut avec les cigarettes et le cognac, Funes vint s’asseoir à côté de moi et la conversation générale reprit pour ne cesser que fort tard dans la soirée.

Je mentirais, mon cher Federico, si je prétendais que cet incident ne me gêna pas la fin d’une si agréable réunion. En ces temps de menaces de guerre, de frontières fermées, de lutte pour des puits de pétrole, une semblable accusation se charge d’un sens qu’elle n’aurait pas eu en des temps plus heureux. Et le fait qu’elle émane d’un homme aussi bien placé dans les hautes sphères politiques que Robirosa lui confère une gravité qu’il serait bien puéril de nier, sans compter que le silence et la dernière phrase de l’accusé apparaissent comme une sorte d’aveu, vous le reconnaîtrez vous-même.

Il se peut, à la rigueur, que cette altercation entre nos deux amis ne nous concerne qu'indirectement. En ce cas, ces lignes remplaceront le dialogue que les circonstances m'ont empêché d'avoir avec vous sur le moment même. J'estime trop Luis Funes pour ne pas souhaiter m'être trompé et je pense que mon isolement et la misanthropie que vous me reprochez tous affectueusement m'ont fait échafauder une histoire invraisemblable, une mauvaise interprétation des faits que deux lignes de vous dissiperont sans doute. Puisse-t-il en être ainsi, puissiez-vous éclater de rire et me démontrer dans une lettre que j'attends déjà que les années m'enlèvent en intelligence ce qu'elles m'apportent en cheveux blancs.

Bien affectueusement, votre ami.

Alberto Rojas.

Buenos Aires, *mercredi 16 juillet 1958.*

Mon cher Rojas,

Si vous vous étiez proposé de m'étonner, réjouissez-vous, vous y avez pleinement réussi. Et bien que j'aie du mal à le croire, vu mon âge et mon scepticisme, je suis obligé de reconnaître vos pouvoirs de télépathie, à moins d'expliquer la chose par un hasard encore plus étonnant. Enfin, je suis beau joueur et il me semble juste de récompenser votre talent en avouant que vous m'avez absolument surpris et déconcerté. Figurez-vous, mon ami, que votre lettre est arrivée au moment précis où j'étais en train de griffonner quelques lignes comme je le fais chaque année pour vous inviter à dîner chez moi dans une quinzaine. Ordoñez m'apporta une lettre au moment où je commençais un paragraphe, je reconnus tout de suite le papier gris que vous employez depuis que nous nous connaissons et cette coïncidence me fit lâcher mon stylo comme si c'eût été un mille-pattes ! Avouez, mon vieux, que c'était faire mouche.

Mais coïncidence mise à part, je vous avouerai que votre plaisanterie m'a laissé perplexe. Je suis avant tout stupéfait que vous ayez deviné jusqu'aux moindres détails : d'abord, que j'allais vous envoyer une invitation à dîner, ensuite (et cela me stupéfie) que je n'inviterais pas Carlos Frers cette année. Comment avez-vous fait pour découvrir jusqu'à mes intentions ? J'en viens à penser qu'une personne du club vous a peut-être dit que Frers et moi nous battions froid depuis la question du pacte agricole, mais par ailleurs, vous vivez dans l'isolement, sans voir jamais personne... De toute façon, je m'incline devant votre génie analytique si tant est qu'il s'agisse d'analyse.

Cela ressemble plutôt à quelque sorcellerie, et le fait que votre lettre soit arrivée au moment précis où je me disposais à vous écrire ne fait que le confirmer d'une façon éclatante.

Quoi qu'il en soit, mon cher Alberto, votre très subtile invention a un aspect qui m'inquiète. Quel but poursuivez-vous en accusant ainsi plus ou moins directement Luis Funes ? Vous avez toujours été bons amis, que je sache, bien que la vie nous entraîne sur des chemins différents. Si vous avez vraiment quelque chose à lui reprocher, pourquoi n'est-ce pas à lui que vous écrivez ? Et, en dernier recours, pourquoi ne pas faire part de vos soupçons à Robirosa, vu les fonctions très spéciales – ses intimes amis ne l'ignorent point – qu'il remplit aux Affaires étrangères. Au lieu de cela, vous essayez un carambolage compliqué, à trois bandes, que je préfère ne pas approfondir pour le moment. Pour être franc, je vous avoue ma gêne devant une manœuvre qui ne peut être une simple plaisanterie, je me refuse à le croire, puisqu'elle touche à l'honneur d'un de nos plus chers amis. Par ailleurs, je vous ai toujours tenu pour un homme intègre et loyal, que ces mêmes qualités ont poussé, à une époque de corruption et de vénalité, à se réfugier dans une propriété solitaire, parmi les livres et les fleurs, plus purs que nous. C'est pour cela que, bien que ce jeu de hasard ou de divination m'émerveille et même m'amuse, je suis envahi, chaque fois que je relis votre lettre, par un profond malaise qui me paraît mettre en péril les bases mêmes de notre amitié. Pardonnez ma franchise ou, du moins, expliquez-moi ce malentendu afin que nous n'en parlions plus.

Il va sans dire que tout cela ne change rien à mon intention de vous réunir chez moi le 30 de ce mois ainsi que je vous l'annonçais dans une lettre qu'a interrompue l'arrivée de la vôtre. J'ai déjà écrit à Barrios et à Funes qui sont pour le moment en province et Robirosa m'a téléphoné qu'il acceptait mon invitation. Comme les chefs-d'œuvre ne doivent pas rester ignorés, ne vous étonnez pas que j'aie fait part à Robirosa de votre extraordinaire plaisanterie épistolaire. Je l'ai rarement entendu rire d'aussi bon cœur... Pour ma part, votre lettre me réjouit moins que notre ami et je crois même que quelques lignes de vous m'enlèveraient, comme on dit, un poids du cœur.

À bientôt donc, par lettre ou chez moi.

Très sincèrement à vous.

F. Moraes.

Lobos, 18 juillet 1985.

Cher ami,

Vous parlez d'étonnements, de hasards, de triomphes épistolaires. C'est me faire beaucoup d'honneur mais les compliments venus d'une mystification ne sont pas ceux que je préfère. Si le terme vous paraît un peu fort, exercez donc sur vous-même ce sens critique qui vous a rendu si célèbre en politique et vous reconnaîtrez que mon épithète n'est pas exagérée. Ou alors finissons-en avec cette plaisanterie, s'il s'agit d'une plaisanterie. Je veux comprendre que vous désirez – et peut-être aussi tous les autres amis qui assistèrent à ce repas – étouffer cette affaire que j'ai surprise par un hasard que je déplore profondément. Je veux aussi comprendre que votre vieille amitié pour Luis Funes vous pousse à vouloir considérer ma lettre comme une simple plaisanterie en espérant que je comprendrai à demi-mot et que je garderai le silence. Ce que je ne comprends pas, c'est la nécessité de tant de complications entre des personnes comme vous et moi. Il vous suffisait de me demander d'oublier ce que j'avais entendu dans votre bibliothèque, vous devriez pourtant savoir que mes capacités d'oubli sont très grandes dès que je suis sûr que cela peut être utile à quelqu'un.

En admettant même que ma misanthropie teinte mes propos de quelque aigreur, je n'en demeure pas moins, mon cher Federico, votre ami de toujours. Un peu déconcerté, cependant, car je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous voulez nous réunir à nouveau. Et pourquoi, enfin, ce besoin de pousser les choses à un extrême presque ridicule et prétendre que vous étiez en train de m'inviter lorsque ma lettre est arrivée ? Si je n'avais pas l'habitude de jeter presque tous les papiers que je reçois, je me ferais un plaisir de vous renvoyer votre carton du...

J'ai interrompu ma lettre pour aller dîner. Et je viens d'apprendre par la radio le suicide de Luis Funes. Vous comprendrez alors, sans que j'aie besoin d'en dire plus, pourquoi j'aurais voulu ne pas être témoin involontaire d'un incident qui explique clairement une mort qui étonnera bien d'autres personnes. Je ne crois pas que notre ami Robirosa soit parmi ces gens-là malgré l'accès de gaieté que lui a valu, selon vous, ma lettre. Vous voyez à présent que Robirosa ne manquait pas de raisons d'être fier de son travail et je présume même qu'il n'a pas été fâché d'avoir un témoin de l'avant-dernier acte de la tragédie. Nous avons tous notre vanité et il doit parfois lui paraître ingrat, rendant à la nation les grands services que l'on

sait, de travailler toujours dans le secret et l'indifférence, quant au reste, il sait très bien qu'en cette occasion il peut compter sur notre silence. Le suicide de Funes ne lui donne-t-il pas entièrement raison ? Mais ni vous ni moi n'avons les mêmes motifs que lui de nous réjouir. J'ignore les torts de Funes et je ne veux me rappeler que l'ami sûr, le compagnon de temps meilleurs et plus heureux. Vous saurez dire à la pauvre Matilde tout ce que, du fond de ma retraite que je n'aurais sans doute jamais dû quitter, j'éprouve à l'annonce de son malheur.

Votre

Rojas.

Buenos Aires, 21 juillet 1958.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 18 courant. Je tiens à vous informer qu'après la mort de mon ami Luis Funes, j'ai décidé, en signe de deuil, d'annuler la réunion que j'avais projetée pour le 30 de ce mois. Sincères salutations.

F. Moraes.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

La fanfare

À la mémoire de René Crevel qui est mort pour des choses de ce genre.

C'est en février 1947 que Lucio Medina me raconta une histoire assez amusante qui venait de lui arriver. Lorsque j'appris, en septembre de la même année, qu'il avait donné sa démission et quitté le pays, je ne pus m'empêcher de faire un rapprochement entre les deux choses. Je ne sais s'il y a pensé lui aussi. Pour le cas où cela pourrait lui être utile (après tant de temps), pour le cas où il serait encore vivant à Rome ou à Birmingham, je vais raconter sa banale histoire avec la plus grande fidélité possible.

Un coup d'œil à la page des spectacles apprit à Lucio qu'on donnait au cinéma Opéra un film d'Anatole Litvak qu'il avait manqué quand il était sorti en exclusivité. Cela le surprit un peu qu'un cinéma comme l'Opéra donnât à nouveau ce film mais en 47 les nouveautés commençaient déjà à se faire rares à Buenos Aires. À six heures, son travail terminé, Lucio se promena dans le centre avec le plaisir qu'y prend tout bon portègne, et il arriva au cinéma juste au début de la séance. Le programme annonçait les actualités, un dessin animé et le film de Litvak. Lucio prit un fauteuil d'orchestre et acheta *Crítica* pour n'avoir pas à regarder les décorations de la salle et des petits balcons latéraux qui lui provoquaient de légitimes nausées. Les actualités commencèrent sur ces entrefaites et plusieurs personnes entrèrent dans la salle tandis que les baigneuses de Miami rivalisaient de grâce avec les sirènes et qu'on inaugurait à Tunis un barrage géant. Un corps volumineux parfumé à Cuir de Russie (ce qui s'appelle parfumé) s'assit à la droite de Lucio. Il était accompagné de deux corps plus petits qui s'agitèrent fébrilement pendant un moment et ne se calmèrent qu'à l'apparition de Donald the Duck. Rien que de très normal jusque-là dans un cinéma de Buenos Aires et surtout à l'heure de l'apéritif. Lorsque les lampes s'allumèrent, effaçant un peu l'indescriptible plafond étoilé, mon ami se mit à lire *Crítica* avec, en prologue, un coup d'œil à la salle. Il y avait là quelque chose qui n'allait pas, quelque chose d'indéfinissable. Plusieurs dames remarquablement obèses se répandaient au parterre et, à

l'imitation de celle qui était assise à ses côtés, elles étaient accompagnées d'une progéniture plus ou moins nombreuse. Lucio était un peu étonné que ce genre de personnes fréquentât un cinéma comme l'Opéra, la plupart des matrones étaient fardées et habillées comme des cuisinières endimanchées, elles parlaient avec force gestes de style nettement italien et elles soumettaient leurs enfants à un régime de gifles et d'exhortations intensives. Des hommes, le chapeau sur les genoux, et tenu à deux mains, offraient la contrepartie masculine d'un public qui laissait Lucio perplexe. Il regarda de nouveau le programme sans rien y trouver d'autre que les films déjà sortis et ceux à venir. Extérieurement tout était en ordre. Se désintéressant du public, il se plongea dans son journal et parcourut les nouvelles de l'étranger. Au milieu d'un article, sa notion du temps lui suggéra que l'entracte était anormalement long et il revint à la salle. Il entra encore des couples ou des groupes de deux ou trois jeunes filles vêtues à la dernière mode de banlieue et cela provoquait des rencontres enthousiastes, des présentations, des commentaires explosifs en divers secteurs du parterre. Lucio commença à se demander s'il ne s'était pas trompé, bien qu'il n'eût pu préciser en quoi consistait son erreur. À cet instant, les lumières s'éteignirent mais de puissants projecteurs de scène s'allumèrent, le rideau se leva, et Lucio vit, sans pouvoir en croire ses yeux, un vaste orchestre féminin installé sur la scène et surmonté d'un calicot où l'on pouvait lire : « Fanfare Les Joyeuses Espadrilles. » Et tandis qu'il haletait de surprise et de stupeur (je revois sa tête quand il me le raconta) le chef leva sa baguette et un vacarme indescriptible monta de l'orchestre sous le fallacieux prétexte d'une marche militaire.

— Tu comprends, c'était si incroyable qu'il me fallut un certain temps pour sortir de l'hébétement où cela m'avait plongé. Mon intelligence, si tu me permets de l'appeler ainsi, regroupa immédiatement toutes les anomalies éparses et en déduisit la probable vérité : un spectacle pour les employés d'une fabrique d'espadrilles et leur famille que ces forbans de l'Opéra se gardaient bien d'inscrire sur leur programme pour pouvoir vendre les places qui restaient disponibles. Ils se doutaient que si les habitués avaient eu vent de cette fanfare, ils ne seraient jamais entrés, même par la force des baïonnettes. Tout cela, je le vis fort clairement mais ne crois pas que je cessai de m'étonner pour autant. D'abord je n'aurais jamais pensé qu'il y eût à Buenos Aires un aussi grand orchestre féminin (je veux parler de la quantité). Ensuite, la musique qu'il jouait était si terrifiante que

la souffrance auditive ne me permettait de coordonner ni idées ni réflexes. J'avais envie tout à la fois de hurler de rire, de dire merde à tout le monde et de m'en aller. Mais d'un autre côté, je ne voulais pas louper le film du vieil Anatole et je me suis incrusté.

La fanfare termina la première marche et ces dames rivalisèrent d'applaudissements musclés. Au cours du deuxième morceau (annoncé par une petite pancarte), Lucio fit de nouvelles découvertes. La fanfare, elle-même, était un énorme bluff, sur une centaine de participantes, un tiers à peine jouait vraiment. Le reste était pur chiqué, les plus jeunes brandissaient bien trompettes et clairons à l'imitation des véritables exécutantes mais la seule musique qu'elles faisaient était celle de leurs fort belles cuisses que Lucio trouva dignes d'éloges et d'intérêt, surtout après quelques tristes expériences dans les environs du Maipo. Cette énorme fanfare ne comptait, finalement, qu'une quarantaine de tambourineuses et de claironneuses, le reste était simplement là pour le coup d'œil, à grand renfort d'uniformes rutilants et de mignonnes bien attifées pour le bal. Le chef d'orchestre était un jeune homme tout à fait inexplicable si l'on songe qu'il était en habit et que, se découpant en ombre chinoise sur le fond rouge et or de la fanfare, il avait l'air d'un coléoptère tout à fait étranger au chromatisme environnant. Ce jeune homme agitait dans toutes les directions une interminable baguette et paraissait énergiquement décidé à mettre de l'ordre dans ce chaos, ce à quoi, d'après Lucio, il n'arrivait point. Quant à l'orchestre c'était un des pires que mon ami eût jamais entendus. L'audition se poursuivait, les marches succédaient aux marches, au milieu de la béatitude générale (je répète ses propres termes sarcastiques et alexandrins), et, à chaque fin de morceau, renaissait l'espoir que cette centaine d'aimables poulettes allait se calter et que le silence régnerait enfin sous la voûte étoilée de l'Opéra. Le rideau tomba et Lucio eut comme une attaque de soulagement jusqu'à ce qu'il remarque que les projecteurs ne s'étaient pas éteints, ce qui le fit se redresser avec méfiance sur son fauteuil. Et derechef le rideau qui se lève mais à présent pour : LE DÉFILÉ DE LA FANFARE, annoncé en grosses lettres. Les filles s'étaient mises de profil, il sortait des cuivres un hululement discordant qui avait une lointaine ressemblance avec la marche d'*Aïda* et l'orchestre entier, immobile sur la scène, remuait les jambes en cadence comme s'il défilait. Pour peu qu'on soit la mère d'une de ces mignonnes, l'illusion pouvait être complète. Surtout lorsque sur le devant de la scène évoluaient huit adorables berlingots agitant ces bâtons à glands

et pompons qu'on lance en l'air, qu'on fait virevolter et qu'on rattrape au vol. Le jeune coléoptère ouvrait la marche et faisait mine de marcher avec une grande application. Et Lucio dut écouter d'interminables *da capo* qui selon lui durèrent bien un kilomètre. Il y eut une modeste ovation à la fin et le rideau s'abaissa comme une vaste paupière, pour protéger les droits si malmenés de la pénombre et du silence.

— Mon étonnement était passé, me dit Lucio, mais même pendant le film qui était excellent, je ne pus me délivrer d'une impression d'étrangeté. Je sortis du cinéma et retrouvai la chaleur poisseuse et la foule de huit heures du soir, j'entrai à la *Galera* boire un gin-fizz. Soudain, j'oubliai le film de Litvak et l'orchestre m'occupa tout entier, comme si j'étais la scène de l'Opéra. J'avais envie de rire mais au fond j'étais quand même fâché, comprends-tu. D'abord j'aurais dû m'approcher de la caisse en sortant et leur dire ma façon de penser. Je ne l'ai pas fait parce que je suis portègne, oui, je sais. Mais quoi faire, tu veux me dire ? Pourtant ça n'était pas tant ça qui m'irritait, il y avait autre chose, plus obscur. À la moitié du deuxième verre, je commençai à comprendre.

Ici, le récit de Lucio devient assez malaisé à transcrire. En son essence (mais c'est justement l'essentiel qui est insaisissable) il pourrait se résumer ainsi : jusque-là, c'était une série d'anomalies isolées qui l'avait préoccupé : le programme mensonger, les spectateurs inattendus, l'orchestre illusoire dont la plus grande partie était truquée, le chef d'orchestre qui détonnait, le faux défilé, et lui-même, engagé dans une histoire qui ne le concernait pas. Et soudain il lui sembla comprendre tout cela en des termes qui dépassaient infiniment l'événement lui-même. Il sentit confusément qu'il lui avait été donné de voir enfin la réalité. Un moment de la réalité et elle lui avait paru fausse parce qu'elle était la véritable, celle qu'il ne voyait plus à présent. Ce qu'il venait de voir, c'était le vrai, c'est-à-dire le faux. Il cessa d'éprouver comme un scandale d'être entouré d'éléments qui n'étaient pas à leur place, car, ayant pris conscience d'un monde différent, il comprit que cette vision pouvait s'étendre à la rue, à la *Galera*, à son complet bleu marine, à son emploi de la soirée, à son bureau demain matin, à sa décision de faire des économies, à ses vacances d'été, à son amie, à sa vieillesse, à l'heure de sa mort. Et ce n'était que par hasard qu'il ne voyait déjà plus les choses ainsi, par hasard qu'il était de nouveau Lucio Medina. Seulement par hasard.

J'ai pensé parfois qu'il eût été assez intéressant que Lucio revînt au cinéma, y fît des recherches et découvriât que le concert n'avait jamais eu lieu. Mais c'est une chose que l'on peut facilement vérifier, après tout. Il ne faut tout de même pas exagérer. L'exil de Lucio, son changement de vie viennent peut-être tout simplement de son foie, ou d'une femme. Et puis il n'est pas juste de charger cette fanfare de tous les crimes, pauvres filles.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Les amis

Le coup devait se jouer rapidement. Quand le Numéro Un décida qu'il fallait liquider Romero et que le Numéro Trois serait chargé du travail, Beltrán en fut informé dans les minutes qui suivirent. Tranquillement, mais sans perdre un instant, il sortit du café à l'angle des rues Corrientes et Libertad et il sauta dans un taxi. Tandis qu'il prenait son bain dans son appartement, tout en écoutant les nouvelles, il se souvint que la dernière fois qu'il avait vu Romero c'était à San Isidro, un jour où il n'avait pas eu de chance aux courses. À cette époque Romero n'était qu'un certain Romero et lui qu'un certain Beltrán. Ils avaient été bons amis avant que la vie ne leur ait fait prendre des chemins différents. Il sourit, presque à contrecœur, en pensant à la tête que ferait Romero en le revoyant, mais cela n'avait aucune importance et par contre il fallait réfléchir soigneusement à la question du café et de l'auto. C'était curieux que le Numéro Un ait eu l'idée de faire tuer Romero au café qui fait l'angle des rues Cochabamba et Piedras, et à pareille heure ; peut-être, s'il fallait en croire certaines rumeurs, le Numéro Un se faisait-il vieux ? De toute façon l'ordre, dans sa maladresse, avait ceci de bon : il allait pouvoir sortir l'auto du garage, stationner en laissant le moteur en marche rue Cochabamba et rester à attendre que Romero arrive, comme d'habitude, rejoindre ses amis vers les sept heures du soir. Si les choses se déroulaient normalement, il pourrait éviter que Romero entre au café et par là même que ceux du café voient ou soupçonnent son intervention. C'était affaire de chance et de calcul, il suffirait d'un simple geste (que Romero ne manquerait pas de voir, car c'était un lynx), de savoir se perdre dans la circulation et de faire demi-tour à toute vitesse. Si tous les deux agissaient comme il se doit – et Beltrán était aussi sûr de Romero que de lui-même – tout serait liquidé en un moment. Il sourit de nouveau en pensant à la figure du Numéro Un quand, plus tard, pas mal de temps plus tard, il l'appellerait d'une cabine téléphonique pour l'informer de ce qui s'était passé.

Tout en s'habillant sans hâte, il termina son paquet de cigarettes et se regarda un moment dans la glace. Puis il prit un autre paquet de cigarettes dans le tiroir et, avant d'éteindre les lumières, il vérifia que tout était en

ordre. Grâce aux Galiciens du garage qui lui bichonnaient sa Ford, elle marchait au quart de poil. Il descendit par la rue Chacabuco, lentement, et à sept heures moins dix il stationna à quelques mètres de l'entrée du café, après avoir fait deux fois le tour du pâté de maisons en attendant qu'un camion de livraison lui laisse la place. Là où il était, ceux du café ne pouvaient pas le voir. De temps en temps, il appuyait sur l'accélérateur pour chauffer le moteur ; il ne voulait pas fumer mais il se sentait la bouche sèche et ça l'agaçait.

À sept heures moins cinq il vit arriver Romero sur le trottoir d'en face ; il le reconnut aussitôt à son feutre gris et à son manteau croisé. Jetant un coup d'œil à la vitrine du café, il calcula le temps qu'il mettrait à traverser la rue et à arriver jusque-là. Romero était hors d'atteinte si loin du café, il était préférable de le laisser traverser la rue et monter sur le trottoir. À ce moment précis, Beltrán mit la voiture en marche et sortit son bras par la portière. Comme il l'avait prévu, Romero le vit et s'arrêta, surpris. La première balle l'atteignit entre les yeux. Après, Beltrán tira sur le tas qui s'effondrait. La Ford démarra en diagonale, dépassa habilement un tramway et tourna pour prendre la rue Tacuari. En roulant à petite allure, le Numéro Trois se dit que Romero avait eu comme ultime vision celle d'un certain Beltrán, un ami d'autrefois, à l'hippodrome.

Traduction Françoise Rosset

Le mobile

Vous n'allez pas me croire, c'est comme au cinéma, les choses sont ce qu'elles sont et tu dois les accepter, et si elles ne te plaisent pas tu t'en vas et personne ne te rend tes sous. Mine de rien, l'affaire date de plus de vingt ans, il y a prescription depuis belle lurette, alors je peux tout raconter et celui qui croira que je raconte des bobards qu'il aille se faire cuire un œuf.

Le Montes, on l'a descendu dans le quartier du port, une nuit d'août. Peut-être que le Montes s'était mal conduit avec une femme et que son Jules s'était remboursé, intérêts compris. Tout ce que je sais, c'est que le Montes, on l'a descendu par-derrière, d'une balle dans la tête et ça, c'est impardonnable. Le Montes et moi, nous étions comme cul et chemise, toujours ensemble au jeu et au café de Padilla le Negro, mais vous ne devez pas vous souvenir du Negro. Lui aussi, on l'a descendu, je vous raconterai ça un jour, si vous voulez.

En fait, quand on est venu me prévenir, le Montes avait déjà clamsé et quand j'ai fini par arriver ça a été pour voir sa sœur se jeter sur lui et faire sa crise de nerfs. Moi, je suis resté un moment à regarder le Montes qui avait les yeux ouverts et je lui ai juré que l'autre n'allait pas s'en tirer gratis. Ce soir-là, j'ai parlé avec Barros et c'est maintenant que vous allez croire que je raconte des salades. Le fait est que Barros avait été le premier à arriver après le coup de feu et qu'il avait trouvé le Montes agonisant au pied d'un arbre de paradis. Barros, qui était une flèche, fit l'impossible pour qu'il lui dise qui avait fait le coup. Le Montes voulait parler mais avec une balle dans la cervelle ça ne devait pas être facile, aussi Barros n'avait pas pu lui soutirer grand-chose. Quoi qu'il en soit le Montes était parvenu à lui dire – voyez un peu ce que c'est que le délire d'un moribond ! – quelque chose comme « celui du bras bleu », puis il avait prononcé un mot qui devait être « tatouage », d'où nous avons conclu que le mec devait être un marin et bonsoir. C'était pourtant facile de dire López ou Fernandez mais avec une balle dans le coco, je t'en fiche ! Peut-être que le Montes ne savait pas comment s'appelait l'autre, les tatouages on les voit mais un nom, ça se demande et il peut être bidon.

Vous allez rire si je vous dis que huit jours après Barros et moi nous avons localisé le type, alors que la flicaille continuait en vain à enquêter dans le port et dans les environs. Nous nous démerdions et je ne vais pas vous fatiguer avec des détails. Mais ce n'est pas ça qui va vous faire rigoler, ce qui va vous faire rigoler c'est que le mouchard n'avait pas pu nous donner le signalement du gars. Il nous avait appris, par contre, qu'il allait se tailler sur un bateau français mais pas comme marin, comme passager – voyez un peu ce luxe ! Nous en avons conclu que le gars s'était retiré de la profession mais qu'il profitait de ses relations pour s'évanouir dans la nature. Nous savions simplement qu'il voyageait en troisième classe et qu'il était argentin. Ça n'était pas étonnant. Un Rital n'aurait pas eu le Montes mais le plus étrange c'était que le mouchard n'ait pas pu nous donner le nom du gars. Ou plutôt qu'il nous avait donné un nom qui ne figurait pas sur la liste des passagers. Pardi ! C'est que les gens parfois ont peur ! Et, probablement, le type qui pour trente pesos avait donné le renseignement à notre homme, il lui avait donné un faux nom pour ne pas se mouiller. Ou va-t'en voir si le mec ne s'était pas procuré au dernier moment une autre carte d'identité. Mais le cinéma continue car, moi et Barros, on a parlé toute une nuit et, au petit matin, je me suis pointé à la mairie pour avoir mes papiers. À cette époque, ça n'était pas très difficile d'obtenir un passeport. Bon. Je vous passe les détails. En fait, le comité s'était démerdé pour m'avoir un billet d'embarquement et un soir à dix heures j'étais bel et bien à bord, destination Marseille, un port français. Je vous vois venir, mais un peu de patience. Si vous voulez, je m'arrête. Bien. Alors versez-moi encore un petit coup et pensez que vous êtes en train de lire *Le Comte de Monte-Cristo*. Je vous ai prévenus dès le début qu'une histoire pareille, ça n'arrive pas à tout le monde et d'ailleurs, c'étaient alors d'autres temps.

Le bateau était presque vide et on m'a donné pour moi tout seul une cabine à quatre couchettes, vous parlez d'un luxe ! Je pouvais étaler toutes mes affaires et il restait encore de la place. Vous avez déjà fait cette traversée, les gars ? Je plaisante. Je vous explique : les cabines donnaient sur un couloir et au bout du couloir on arrivait à un petit bar qui était à l'arrière ; de l'autre côté, tu grimpais par un escalier et tu arrivais à l'avant du bateau. La première nuit je l'ai passée sur le pont, à regarder Buenos Aires qui disparaissait petit à petit. Mais le jour suivant, je me suis mis à zyeuter autour de moi. À Montevideo, personne n'était descendu, le bateau ne s'était même pas arrêté. Quand on a pris le large, j'avais les tripes à

l'envers et je retenais des nausées que je ne souhaite à personne ! La chose n'allait pas être difficile car au bar tout se savait aussitôt et, en fait, sur la vingtaine de passagers de troisième classe il y avait une quinzaine de gonzesses et le reste c'était des Galiciens et des Ritals. Il n'y avait que trois Argentins, en dehors de moi, et nous n'avons pas tardé à taper le carton et à siffler des bières.

Un des trois Argentins dont je vous parle était vieux mais il aurait pu flanquer une dérouillée au plus costaud. Les deux autres avaient bien trente piges, comme moi. On a été tout de suite amis comme cochons, Pereyra et moi, mais Lamas gardait ses distances et il avait l'air tout triste. Moi, je tendais l'oreille pour voir lequel des trois parlait l'argot des marins et je lançais de temps en temps une remarque sur le bateau pour voir lequel allait mordre à l'hameçon. Au bout d'un moment, je me rendis bien compte que je faisais fausse route et que l'intéressé était sur ses gardes comme s'il avait peur de pisser au lit. On disait de ces bourdes à propos du bateau que même moi je m'en rendais compte. Et par-dessus le marché, il faisait un froid de canard et personne n'ôtait sa veste ni son tricot.

Tout de suite les trois Argentins m'avaient dit qu'ils allaient à Marseille aussi à l'escale du Brésil j'ai ouvert l'œil, mais c'était vrai : aucun d'eux ne s'était largué. Quand il avait commencé à faire chaud, je m'étais mis en maillot de corps pour donner l'exemple mais ils restaient tous en bras de chemise. Ils relevaient simplement leurs manches jusqu'aux coudes. Le vieux Ferro riait de me voir draguer la serveuse et il me félicitait d'avoir tant de matelas dans ma cabine. Pereyra lui aussi y allait de ses galanteries et la Petrona, qui était une petite Galicienne futée, nous en faisait voir de toutes les couleurs. Et je ne vous dis rien de la façon dont remuait le bateau ni de la nourriture dégueulasse qu'on nous donnait.

Quand il m'a semblé que Pereyra allait carrément me souffler la Petrona, j'ai pris mes dispositions. Dès que j'ai croisé la fille dans le couloir, je lui ai dit que l'eau entraînait dans ma cabine. Elle m'a cru sur parole et aussitôt qu'elle est entrée, j'ai refermé la porte sur elle. À la première caresse elle m'a envoyé une baffe, mais en riant. Après, elle a été douce comme une brebis. Pensez un peu, avec tous ces matelas, comme disait Ferro. À vrai dire ce soir-là, on n'a pas fait grand-chose mais le lendemain j'y suis allé carrément avec la Galicienne et croyez-moi, ça valait la peine, cré nom de cré nom !

J'en ai parlé comme ça, en passant, à Lamas et à Pereyra qui, d'abord, n'ont pas voulu me croire et ont fait les étonnés. Lamas est resté muet comme d'habitude mais Pereyra a été furax et j'ai vu clair dans son jeu. J'ai fait mine de rien et il est parti comme il était venu. Cette nuit-là Petrona n'a pas radiné dans ma cabine. Je les avais aperçus tous les deux, bavardant ensemble du côté des toilettes. Vous allez trouver bizarre que la Galicienne m'ait plaqué aussi vite et il vaut mieux que je vous mette tout de suite au parfum. Avec un billet de cent pesos et la promesse que j'allais lui en filer un autre si elle m'obtenait l'information nécessaire, la Petrona avait accepté vite fait le marché. Vous pensez bien que je ne lui avais pas dit pourquoi je voulais savoir si Pereyra avait un tatouage sur le bras ; j'avais parlé d'un pari, d'une blague. Nous avons ri comme des dingues.

Le lendemain matin j'ai bavardé longuement avec Lamas. Nous étions assis tous les deux sur des tas de cordages à l'avant du bateau. Il me dit qu'il allait en France travailler dans une ambassade comme garçon de bureau ou quelque chose dans le genre. C'était un type silencieux, un peu cafardeux, mais avec moi il se dégelait. Je cherchais à lire dans ses yeux et soudain je revoyais le visage de Montes mort, les cris de sa sœur, la veillée funèbre après l'autopsie. J'avais envie de le coincer pour qu'il avoue – allons vieux ! – que c'était lui qui avait fait le coup. Mais à quoi bon ? En faisant ça, je gâchais tout. Mieux valait attendre que la Petrona revienne dans ma cabine.

Vers les cinq heures, elle a frappé à ma porte. Elle se tordait de rire et m'a annoncé aussitôt que Pereyra n'avait aucune marque sur les bras. « J'ai pris le temps de le regarder sous toutes les coutures », m'a-t-elle dit en riant comme une folle. Alors j'ai pensé à Lamas, celui que j'avais trouvé le plus sympathique. Si c'est pas malheureux tout de même de se laisser emporter ainsi ! Sympathique, mon cul ! Puisque Ferro et Pereyra étaient hors de cause, il n'y avait plus de doute à avoir. De rage, j'ai alors poussé sur une des couchettes la Petrona qui se débattait, en la bousculant pour activer le déshabillage. Je ne l'ai laissée partir qu'à l'heure du dîner, et ça, pour qu'elle n'ait pas d'ennuis avec les gens du bateau qui devaient déjà être en train de la chercher. Nous avons décidé qu'elle reviendrait le lendemain dans l'après-midi et je suis allé dîner. On nous avait placés, les quatre Argentins, à la même table, loin des Galiciens et des Ritals. Lamas était en face de moi. Vous n'avez pas idée du mal que j'avais à le regarder de façon naturelle alors que je pensais à Montes. Maintenant je ne m'étonnais plus

qu'il ait blousé le Montes, avec son air si concentré qui inspirait confiance, il pouvait tromper n'importe qui. Pereyra ne m'intéressait plus mais ce qui m'étonnait chez lui, c'est qu'il ne parlait plus de la Petrona, lui qui annonçait à tout bout de champ qu'il allait se taper la Galicienne. Je me suis dit aussi qu'elle de son côté, après m'avoir dit l'essentiel, ne m'avait pas beaucoup parlé du mec. Dans le doute, je me suis mis à monter la garde dans ma cabine, la porte entrouverte, et sur le coup de minuit j'ai vu la Petrona qui se glissait dans la cabine de Pereyra. Je me suis pieuté, songeur.

Le jour suivant, la Petrona n'est pas venue. Je la coince dans les toilettes et je lui demande ce qui se passe. Rien, me dit-elle. Elle était débordée de travail.

— La nuit dernière, tu as revu Pereyra ? lui ai-je demandé soudain.

— Moi ? Pourquoi ? Non, je ne l'ai pas revu, m'a-t-elle dit, la menteuse.

Qu'on vous pique une femme, il n'y a pas de quoi rire mais si par-dessus le marché c'est de votre faute, vous pensez bien que je ne trouvais pas ça drôle. Quand j'ai insisté pour qu'elle vienne me voir le soir même, elle s'est mise à pleurer et à me dire que le chef ou le contremaître du bord l'avait à l'œil, qu'il se doutait de ce qui s'était passé, qu'elle ne voulait pas perdre son boulot et autres conneries de ce genre. Je crois que c'est alors que je me suis rendu compte de la chose et je me suis mis à réfléchir. Peu m'importait la Galicienne, et pourtant l'amour-propre me rongait les sangs. Mais il y avait des choses plus importantes et j'ai eu toute la nuit pour y penser. Cette nuit même j'avais pu voir la Petrona se glisser de nouveau dans la cabine de Pereyra.

Le lendemain, je me suis arrangé pour bavarder avec le vieux Ferro. Il avait depuis longtemps gagné ma confiance mais il me fallait une certitude. Il me répéta en détail qu'il allait en France voir sa fille qui s'était mariée avec un Français et qui avait une ribambelle d'enfants. Le vieux voulait voir ses petits-enfants avant de passer l'arme à gauche et il se baladait avec un portefeuille bourré de photos de famille. Pereyra est apparu tardivement, l'air endormi. Ça n'était pas étonnant... Et Lamas était plongé dans une méthode pour apprendre le français. Vous parlez d'une compagnie !

Ça a été ainsi jusqu'à la veille de l'arrivée à Marseille. La Petrona que j'avais coincée deux ou trois fois dans les couloirs, n'avait pas consenti à revenir dans ma turne. Elle ne se rappelait même plus le fric promis, et pourtant je lui en parlais chaque fois. L'air dégoûté qu'elle prenait quand je lui parlais de l'oseille que je lui devais, m'avait confirmé dans mon idée et

j'ai vu la chose très clairement. Le soir avant l'arrivée, j'ai trouvé la Petrona prenant le frais sur le pont. Pereyra était à côté d'elle et il a fait l'innocent en me voyant passer. J'ai attendu une occasion et à l'heure d'aller dormir, j'ai barré la route à la petite Galicienne qui était très occupée dans son service.

— Tu ne vas pas venir ? lui ai-je demandé, en lui caressant les fesses.

Elle s'est reculée comme si elle voyait le diable mais après elle s'est reprise :

— Je ne peux pas, m'a-t-elle dit. Je t'ai déjà dit qu'on me surveille.

J'avais envie de lui envoyer une beigne pour qu'elle cesse de me mettre en boîte mais je me suis retenu. Ce n'était pas le moment de faire des bêtises.

— Dis-moi, lui ai-je demandé, tu es bien sûre de ce que tu m'as dit de Pereyra ? C'est important, tu sais, et peut-être n'as-tu pas bien regardé ?

J'ai vu dans ses yeux qu'elle avait envie de rire et aussi qu'elle avait peur.

— Mais oui, je t'ai dit qu'il n'avait rien. Qu'est-ce que tu veux ? Que je retourne avec lui pour en être plus sûre ?

Et elle souriait, la pute, persuadée que j'étais dans la lune. Je lui ai donné une petite tape et je suis rentré dans ma cabine. Maintenant ça ne m'intéressait plus de savoir si la Petrona entraît ou non chez Pereyra.

Le lendemain matin, ma valise était faite et j'avais ce qu'il fallait dans ma ceinture. Le Français qui servait au bar baragouinait quelques mots d'espagnol et il m'avait expliqué qu'à l'arrivée à Marseille la police montait à bord et contrôlait les passeports. Aussitôt après on avait la permission de débarquer. On s'était mis tous en file et on passait un à un pour montrer nos papiers. J'ai laissé passer Pereyra devant moi et quand nous sommes arrivés de l'autre côté, je lui ai pris le bras en l'invitant à venir boire dans ma cabine un dernier petit verre d'eau-de-vie. Comme il l'avait déjà goûtée et qu'il l'avait trouvée bonne, il a tout de suite accepté. J'ai fermé la porte derrière lui, en la verrouillant, et je me suis mis à le regarder.

— Alors, ce petit verre ? a-t-il demandé.

Mais quand il a vu ce que je tenais dans ma main il est devenu blanc comme un linge et il s'est rejeté en arrière.

— Allons ne fais pas l'idiot... Pour une femme comme elle..., est-il parvenu à me dire.

La cabine n'était pas large, j'ai dû enjamber le macchabée pour jeter mon couteau dans l'eau. Tout en sachant que c'était pour des prunes, je me suis baissé pour voir si la Petrona m'avait menti. J'ai empoigné ma valise, j'ai fermé à clef la porte de ma cabine et je suis sorti. Ferro était déjà sur le quai et il m'a salué à grands cris. Lamas attendait son tour, silencieux comme toujours. Je me suis approché de lui et je lui ai dit deux mots à l'oreille. J'ai cru qu'il allait tomber à la renverse, mais non. Il est resté pensif un instant puis il m'a dit qu'il était d'accord avec moi. Je le savais depuis longtemps qu'il allait être d'accord. Chacun des deux a respecté le secret de l'autre. Il m'a installé chez des amis français qu'il avait et je n'ai plus rien su de lui. Au bout de trois ans, j'ai pu revenir. J'avais une de ces envies de revoir Buenos Aires...

Traduction Françoise Rosset

OceanofPDF.com

Torito

À la mémoire de Monsieur le professeur Jacinto Cúcaro qui dans ses cours de pédagogie à l'École normale « Mariano Acosta », nous racontait, vers 1930, les combats de Suárez.

Qu'est-ce que tu veux, mon petit pote, quand tu es à terre, tous, ils te cognent dessus. Tous, jusqu'au plus cave. On t'envoie dans les cordes, tu as droit à une belle dégelée. Allez ! Allez ! Je te vois venir avec tes consolations. Je te connais trop bien. Chaque fois que j'y pense, laissons tomber. Tu crois que je suis désespéré mais ce qui se passe c'est que je n'en peux plus d'être sur ce plumard toute la journée. Putain qu'elles sont longues ces nuits d'hiver. Tu te souviens comme le garçon de l'épicerie chantait ça ? Putain qu'elles sont longues... Mais c'est ainsi, mon petit vieux. Elles sont plus longues qu'un jour sans pain. Rends-toi compte que la nuit, je la connais à peine, et venir la trouver ici... Toujours couché de bonne heure, à neuf ou dix heures. Le manager me disait : « Mon garçon, va te pieuter, demain il faudra cogner dur et ferme. » Si je pouvais lui échapper un soir, c'était vraiment un coup de pot. Le manager... Et maintenant tout le temps ainsi, à regarder le plafond. Tiens ! Voilà autre chose que je ne sais pas faire : regarder en l'air. Tous ont dit que c'est ce que j'aurais dû faire, que j'ai fait la grande connerie de me relever furax à la deuxième seconde. Ils avaient raison, si j'avais attendu jusqu'à la huitième, le Yankee ne m'aurait pas si bien matraqué.

Mais, c'est ainsi. Le pire, c'est la toux. Alors, on te vient avec le sirop et les piquouzes. Je lui en donne du mal à la petite sœur, la pauvre ! Je ne peux même pas pisser tout seul. Elle est gentille la petite sœur. Elle me donne du lait chaud et elle me fait la causette. Qui l'aurait dit, mon petit. Le patron m'appelait toujours « mon petit ». « Vas-y, mets le paquet, mon petit. » Quand je me suis battu contre le Noir à New York, il était préoccupé. Je l'avais bien senti à l'hôtel quand je l'avais vu avant de sortir. « Tu le descends en six rounds, mon petit », mais il n'arrêtait pas de fumer. Le Noir – comment s'appelait ce petit Noir ? – Flores, quelque chose de ce

genre. Il était coriace, le mec. Un joli style, il me tenait à distance. « Uppercut, mon petit, mets-lui un uppercut » Il avait raison, le patron. Au troisième, il est tombé par terre comme une chiffre. Il était jaune, le Noir. Flores, je crois bien, quelque chose comme ça. C'est drôle comme on se goure, au début je pensais que le Yankee allait être plus facile. Ce que c'est que d'avoir confiance, mon pote, il m'a balancé un drive maison. Il m'a pris à froid, le cave. Pauvre patron, il ne voulait pas le croire. La rage m'a fait bondir. Je ne sentais plus mes quilles, je l'aurais bouffé sur place. Pas de chance, mon petit. À la fin, tout le monde en prend pour sa gueule. Le soir du Rital, tu te souviens du pauvre Rital, quelle rossée ! On voyait qu'il n'était pas né de la dernière pluie, le Rital. Courageux, le mec, il me frappait sur les côtelettes, sans répit, du haut en bas. Pauvre Rital, je ne sentais rien. Pourtant, quand j'ai été le saluer dans son coin, j'avais la figure qui me faisait plutôt mal, tout compte fait j'avais pris une belle trempe. Pauvre Rital, tu sais qu'il m'a regardé, je lui ai mis mon gant sur la tête et je riaais de bonheur, je riaais mais pas de lui, tu penses bien, pauvre gosse. Il m'a à peine regardé, mais ça m'a fait tout drôle. Ils venaient tous m'embrasser, sacré mec, un vrai dur, bravo petit, et le Rital restait là sans bouger au milieu des siens. Ils étaient plus à plat que des limandes. Pauvre Rital. Pourquoi est-ce que je pense à lui, tu peux me dire ? Peut-être que j'ai regardé le Yankee de la même façon. Est-ce que je sais ? J'étais groggy. Quelle raclée, mon petit vieux ! Tu ne vas pas, maintenant, me dire le contraire. Il m'a mis K-O., un point c'est tout. L'ennui c'est que je ne voulais pas le croire. J'étais couché à l'hôtel, le patron fumait cigarette sur cigarette, on était presque dans le noir. Il faisait chaud, je me souviens. Après, on m'a mis de la glace sur la tête, tu me vois avec de la glace sur la tête ? Le patron ne disait rien, c'était ça l'ennui. Je te jure que j'avais envie de pleurer, comme le jour où elle... Mais à quoi bon se faire du mauvais sang ? Si j'avais été seul, je te jure que j'aurais chialé. « Pas de chance, patron », je lui ai dit. Qu'est-ce que je pouvais lui dire d'autre ? Et lui, cigarette sur cigarette. Par chance, je me suis endormi. C'est comme maintenant, chaque fois que je peux faire un somme, c'est comme si je gagnais le gros lot. Dans la journée, j'ai la radio que m'a apportée la petite sœur, la radio qui... C'est pas croyable, mon vieux. Tu entends de ces tangos ! Et des pièces de théâtre en retransmission. Tu aimes Canaro ? Moi, c'est Fresedo qui me plaît, et Pedro Maffia. Je les ai vus si souvent près du ring, ils venaient voir tous mes combats. Quand je pense à ça, les heures

passent plus vite. Mais la nuit, c'est le chiendent ! Pas de radio, pas de petite sœur, et d'un moment à l'autre la toux qui te reprend et ça n'arrête pas. Alors il y a toujours quelqu'un, dans un autre lit, qui s'énerve et qui se met à rouspéter. Quand je pense qu'avant... Tu sais, je me mets en rogne bien plus qu'avant. Dans les journaux on disait qu'étant petit je me battais avec les gars du Dépotoir. Des salades. Je ne me suis jamais bagarré dans la rue. Ça m'est arrivé une ou deux fois, et pas par ma faute, je te le jure. Tu peux me croire. C'est des choses qui arrivent, tu es avec ta bande, il en vient une autre et tout à coup c'est la bagarre. Je n'aimais pas ça mais la première fois que je me suis mis à cogner j'ai trouvé ça chouette, évidemment, c'était toujours l'autre qui écopait. Quand j'étais gosse, je cognais du gauche, tu ne peux pas savoir comme ça me plaisait de cogner du gauche. Ma vieille s'est affolée la première fois qu'elle m'a vu me battre avec un type qui avait dans les trente ans. Elle croyait, la pauvre vieille, qu'il allait me tuer. Quand il est tombé au sol, elle n'en a pas cru ses yeux. Moi non plus, je t'avoue. Les premières fois, j'ai cru que c'était de la chance. Jusqu'au jour où l'ami du manager est venu me voir au club et m'a dit que je devais continuer. Tu te rappelles cette époque, mon petit ? Quelle dégelée ! Il y avait de ces balèzes, je ne te dis que ça ! « Vas-y carrément, petit ! » disait l'ami du patron. Après il me parlait de professionnels, du Parc Romain, de River. Qu'est-ce je pouvais en savoir ? Je n'avais jamais deux sous pour aller voir quoi que ce soit. Alors, le soir où il m'a donné vingt pesos, tu parles d'une aubaine ! Ce soir-là c'était le Tala, ou le petit maigre gaucher, je ne me souviens même plus. Je l'ai descendu en deux rounds, il ne m'a pas touché. Tu sais que j'ai toujours esquivé les coups sur la tronche. Si j'avais pu soupçonner le coup du Yankee... Tu crois que tu as une bobine de fer et le choc te la fait résonner. Tu parles d'une ferraille. Vingt pesos, mon pote, tu t'imagines ? J'en ai donné cinq à la vieille, comme ça, pour faire le mariole. La pauvre, elle voulait me mettre de l'eau de fleurs d'oranger sur le poignet qui me faisait mal. Des trucs de la vieille, la pauvre. Après tout, elle était la seule à avoir de ces attentions, car l'autre... Tiens ! Dès que je pense à l'autre, je me retrouve à New York. Du quartier de Lands j'ai presque tout oublié, tout s'efface. Mais je vois une petite robe en vichy, oui, parfaitement, et le porche, M. Furcio, et aussi les séances de maté. Il fallait voir comme on me traitait dans cette maison, les gosses se collaient aux grilles pour me voir et elle, elle passait son temps à coller des coupures de *Crítica* ou de *Última Hora* dans l'album qu'elle avait

commencé à faire, ou bien elle me montrait les photos du *Gráfico*. Tu ne t'es jamais vu en photo ? Tu es surpris la première fois, tu te dis : « Mais c'est moi qui suis là, avec cette tronche ? » Après tu te rends compte que c'est une belle photo, presque toujours c'est toi qui es en train d'assener le coup, ou bien c'est la fin et tu as le bras levé. Je me radinais avec mon feutre mou, tu t'imagines ? Je me mettais sur mon trente et un pour aller la voir et tout le quartier était sens dessus dessous. C'était chouette de prendre le maté dans le patio. Tout le monde venait me poser un tas de questions. Des fois, je ne pouvais pas croire que c'était vrai. Le soir, avant de m'endormir je me disais que je rêvais. Quand j'ai acheté le terrain à ma vieille, faut voir le tam-tam qu'on a fait. Le patron était le seul à garder son calme « Tu fais bien, mon petit », disait-il et il prenait une autre cigarette. Il me semble que je le revois, la première fois, au club de la rue de Lima. Mais non, c'était rue Chacabuco, attends un peu, je ne sais plus, mais oui, bien sûr, c'était rue de Lima, pauvre imbécile, tu ne te souviens pas du vestiaire entièrement peint en vert et d'une crasse... Ce soir-là l'entraîneur m'avait présenté au patron – il se trouvait qu'ils étaient copains –, quand il m'a dit son nom j'ai failli me cramponner aux cordes, dès que j'avais vu qu'il me regardait je m'étais dit : « Il vient pour voir le combat », et quand l'entraîneur me l'a présenté, j'ai cru mourir. L'autre ne m'avait rien dit, le salaud, mais dans le fond il avait raison car ainsi j'ai progressé lentement sans me monter la tête. Pas comme le petit gaucher qu'on envoya à River au bout d'un an, le malheureux, et qui dégringola en deux mois, que ça faisait peine à voir. À cette époque, c'était pas de la rigolade, mon petit. Il t'arrivait de ces Ritals d'Italie, de ces Galiciens que tu en avais les chocottes, sans parler des Yankees. Bien sûr, il y avait de bons moments, comme le soir où le prince est venu. Fallait voir ça, je te jure, le prince au premier rang et le patron qui me disait dans le vestiaire : « Pas de feintes, il pourrait deviner ton jeu, les Ricains pour ça sont des flèches. » Tu te souviens qu'on disait de lui qu'il était le champion d'Angleterre, ou de je ne sais quoi d'autre. Pauvre Ricain, un mec courageux. Ça m'a fait quelque chose quand nous nous sommes salués, le type a bredouillé des mots, va-t'en savoir ce qu'ils voulaient dire, et c'était comme s'il allait se battre en chapeau melon. Le patron, ne va pas croire qu'il était très tranquille, tu sais, il ne se rendait jamais compte à quel point je le voyais venir. Pauvre patron, il croyait que je ne me rendais compte de rien. Tu parles ! Avec le prince qui était en bas, tu vois le tableau, à la première feinte du Yankee, je lui ai

fait un crochet du droit bien, ce qui s'appelle bien placé. Je te jure que quand je l'ai vu pattes en l'air, j'en suis resté baba. Quelle façon de dormir, pauvre type ! Cette fois-là j'ai gagné sans plaisir, j'aurais mieux aimé un beau match, quatre ou cinq rounds comme avec le Tani ou avec ce Ricain, Hermann qu'il s'appelait, un qui s'amenait dans une auto rouge et qui avait une de ces allures ! Je l'ai descendu, mais après un beau combat. Quelles dégelées, *mamma mia* ! Il encaissait tout et il avait de ces feintes... Mais pour les feintes, parlons plutôt du Brujo. D'où me l'avaient-ils sorti, celui-là ? C'était un Uruguayen, tu sais, il était en fin de carrière mais il était pire que les autres, il se collait à toi comme une sangsue et pour t'en débarrasser, macache ! Il résistait, il te mettait son gant devant les yeux, ah merde, j'enrageais. À la fin je lui ai donné une vilaine rossée, il avait baissé sa garde et j'ai foncé avec un entrain... Pantin au sol, mon petit. *Pantin au sol, patatras* !... Tu sais qu'on m'avait même fait un tango. Je m'en rappelle encore un bout, *de Mataderos au Centre, et du Centre à New York*... On me le chantait partout, dans les bistrots, à la radio... C'était drôlement chouette de s'entendre à la radio. La vieille écoutait tous mes combats. Et tu sais qu'elle aussi elle m'écoutait, elle m'avait dit un jour qu'elle m'avait connu par la radio, parce que son frère suivait mon combat avec un des Ritals... Tu te souviens des Ritals ? Je ne sais pas d'où le patron les sortait, il me les apportait tout frais d'Italie et on se flanquait de ces raclées au River... Il alla jusqu'à me faire boxer contre deux frères. Avec le premier, ce fut colossal. Au quatrième round il s'est mis à pleuvoir, mon pote, mais nous, nous avions envie de continuer car le petit Rital était un crack et c'était un plaisir de cogner, mais voilà que nous commençons à glisser et me voilà au sol et le voilà au sol... Une vraie pantomime, mon gars... Il y eut interruption, quel dommage ! À la reprise, le Rital paya pour les deux combats et le patron me mit avec le frère, et v'lan une autre raclée... Quelle époque, mon petit ! Alors c'était chouette de boxer, avec tous les copains qui venaient te voir. Tu te rappelles les affiches, et les klaxons des voitures et ce bordel dans le populo... J'ai lu un jour que le boxeur n'entend rien quand il combat. Quelle connerie, mon petit ! Bien sûr qu'il entend. Tu crois que je n'entendais pas ce qu'on disait chez les Ritals ? Heureusement que j'avais le patron dans le coin, « uppercut, petit, envoie-lui un uppercut ». Et à l'hôtel, dans les cafés, c'était curieux, tu te sentais complètement dépaycé. Sorti du stade, avec tous ces gens qui te parlaient et tu ne pigeais pas un mot. Il fallait parler par gestes, mon petit, comme les

sourds-muets. Heureusement qu'elle était là, avec le patron, pour jaspiner et que nous pouvions aller prendre du maté à l'hôtel, et de temps en temps un Argentin s'amenait pour te demander un autographe et vas-y pour l'autographe et voyons si tu me descends ce Rital en vitesse pour leur montrer un peu comment nous sommes, nous autres Argentins. Ils ne parlaient plus que du championnat, que veux-tu, ils me faisaient confiance et ils me donnaient une de ces envies de foncer sans m'arrêter jusqu'au titre de champion. Mais ça ne m'empêchait pas de penser tout le temps à Buenos Aires. Le patron me passait les disques de Carlos Gardel et ceux de Pedro Maffia, et le tango qu'on m'avait fait, je ne sais pas si tu sais qu'on m'avait fait un tango. Comme à Leguisamo, tout pareil. Je me souviens qu'un jour nous étions allés avec elle et le patron sur une plage, toute la journée dans l'eau, c'était bath. Ne va pas croire que je pouvais m'amuser beaucoup, avec toujours l'entraînement et les repas contrôlés, et rien à faire, le patron qui ne me quittait pas des yeux. « Après tu pourras faire ce que tu voudras, mon petit », me disait-il. Je me souviens du combat avec Mocoróa, un fameux combat. Tu sais bien que deux mois avant, le patron était là à me dire ce gauche va mal, attention à ta parade, il me changeait les exercices d'entraînement, et c'étaient les sauts à la corde et les biftecks saignants... Heureusement qu'il me permettait le maté, mais j'avais toujours envie d'en boire plus. Et il fallait recommencer tous les jours, « attention à ton droit, il est trop ouvert, n'oublie pas que le mec, c'est quelqu'un ». Comme si je ne le savais pas, j'avais été le voir plus d'une fois et le petit me plaisait bien, il encaissait bien, il avait du style. Le style, tu sais ce que c'est : tu es là et quand il y a une chose à faire tu la fais aussitôt, pas comme ceux qui commencent à cogner n'importe comment, sans arrêt du haut en bas pendant les trois minutes. Une fois, dans le *Gráfico*, un mec a écrit que je n'avais pas de style. J'ai piqué une de ces rognés, je te jure ! Je n'irais pas jusqu'à dire que j'étais comme Rayito, celui-là il fallait aller le voir, et Mocoróa pareil. Comment te dire ? Quand je commençais, je voyais rouge et j'y allais carrément, mais ne va pas croire que je ne me rendais pas compte, simplement ça me venait, et si ça me venait bien, pourquoi se plaindre ? Tu as vu comment ça s'était passé avec Rayito, je n'ai pas eu le dessus, d'accord, mais j'aurais pu l'avoir. Et Mocoróa pareil, qu'est-ce que tu veux que je te dise. Une belle raclée, vieux, il se baissait jusqu'au sol et d'en bas il m'envoyait des gnons, je ne te dis que ça. Et moi, je cherchais sa figure, je te jure qu'au milieu du match nous étions enragés et qu'on

n'arrêtait pas de cogner. Cette fois, je ne sentais rien, le patron me prenait la tête et me disait : « Petit ne t'ouvre pas tant, tape plus bas, petit, garde-toi à droite. » J'entendais bien ce qu'il me disait mais quand nous avons repris tous les deux ça a été de nouveau la dégelée, jusqu'à la fin, quand nous n'en pouvions plus. Ce fut un beau match. Tu sais que ce soir-là, après le combat, nous nous sommes retrouvés dans une taverne, avec toute la bande, et c'était chouette de voir le gars qui riait en me disant tu es un sacré phénomène quand tu cognes. Moi je lui disais que j'avais gagné mais qu'à mon avis nous étions à égalité, nous avons tous bu en portant des toasts et ça a été un de ces bordels, indescriptible... Dommage cette toux, elle te prend par surprise et elle te fout par terre. Alors maintenant il faut se soigner, beaucoup de lait et rester tranquille, que veux-tu que j'y fasse. Ce qui m'ennuie, c'est qu'on ne te laisse pas te lever, à cinq heures je suis réveillé et il faut que je reste dans mon lit à regarder le plafond. Tu te mets à penser, à penser et toujours à de mauvaises choses, bien sûr. Les rêves c'est pareil, la nuit dernière, je me battais de nouveau contre Peralta. Pourquoi faut-il que je sois tombé sur ce combat, tu t'en souviens, mon petit, mieux vaut l'oublier. Tu sais ce que c'est que d'avoir tous les copains là, de nouveau comme avant, pas comme à New York, avec les Ritals... Tous les copains du ringside, tous les supporters, et cette envie de gagner pour qu'ils voient... Gagner, penses-tu, rien ne me venait et tu sais comment cognait Victor. Je sais, je sais, je le gagnais d'une seule main mais en revenant des États-Unis, ça n'était plus pareil. Je n'avais plus de courage, le patron encore moins, comment veux-tu t'entraîner comme il faut quand tu n'as pas le moral. Et puis, moi, ici, j'étais le champion et Peralta m'a lancé un défi, c'était son droit. Je n'allais pas me défiler, tu es d'accord ? Le patron pensait que je pouvais l'avoir aux points, « ne t'ouvre pas trop, ne te fatigue pas dès le début, pense qu'il va te boxer pendant tout le temps ». Et, bien sûr, il m'attaquait de tous les côtés, je n'étais pas en forme, malgré les copains qui étaient tous là, je te jure que j'avais une de ces fatigues dans tout le corps... Comme une somnolence, je ne sais pas comment t'expliquer. Au milieu du combat j'ai commencé à me sentir mal et puis je ne sais plus très bien ce qui s'est passé. Il vaut mieux l'oublier, tu ne crois pas, après tout, à quoi ça sert. Je voudrais tout oublier. Mieux vaut dormir, total, même si tu rêves à des matches, il peut t'en sortir un bon et tu es de nouveau aux anges. Comme le soir du prince, quelle rigolade ! Mais c'est encore mieux quand tu ne rêves pas, mon petit, et que tu dors à poings

fermés, sans tousser, sans rien qui te réveille et que tu dors toute la nuit,
toute la nuit.

Traduction Françoise Rosset

OceanofPDF.com

III

OceanofPDF.com

Récit sur un fond d'eau

Ne fais pas attention, pardonne-moi ce geste d'impatience. Il était tout à fait normal que tu parles de Lucio, que tu te souviennes de lui à l'heure des nostalgies, lorsque nous nous laissons corrompre par ces absences que nous appelons souvenirs et qu'il nous faut combler, à force de mots et d'images, un abîme insatiable. Et puis, je ne sais pas, tu as remarqué peut-être combien ce bungalow invitait au passé, il suffit de s'installer sous la véranda et de regarder un moment le fleuve et les bois d'orangers pour se sentir soudain incroyablement loin de Buenos Aires, perdu dans un monde élémentaire. Je me rappelle que Lainez nous disait que le Delta aurait dû s'appeler l'Alpha. Et la fois où, pendant le cours de math, tu... Mais pourquoi as-tu parlé de Lucio, était-il nécessaire que tu dises : Lucio ?

Le cognac est là, sers-toi. Je me demande parfois pourquoi tu prends encore la peine de venir me voir. Tu salis tes chaussures dans les chemins boueux, tu supportes les moustiques et l'odeur de la lampe à pétrole... Je sais, ne fais pas cette tête de l'ami offensé. Comprends, Mauricio, tu es le seul qui reste du groupe d'autrefois. Je ne vois plus aucun des autres. Toi, tous les cinq ou six mois, tu envoies une lettre de ce monde lointain à moins de cinquante kilomètres d'ici, puis le canot t'amène avec un paquet de livres et de bouteilles et l'espoir secret de m'arracher à ce cabanon à moitié pourri. Ne t'offense pas de ce que je vais dire mais ton amicale fidélité me met presque en colère. Comprends-moi, elle est parfois comme un reproche, quand tu t'en vas, je me sens jugé, mes goûts les plus profonds m'apparaissent comme les simples manifestations d'une hypocondrie qu'un voyage en ville aurait vite fait d'envoyer au diable. Tu appartiens à cette espèce de témoins pleins de tendresse qui, jusque dans les pires cauchemars, nous poursuivent en souriant. Et puisque nous parlons de rêve et tu as prononcé le nom de Lucio, pourquoi ne pas te raconter le rêve que je lui avais raconté. Cela se passait ici même, mais à l'époque de notre jeunesse – il y a combien de temps déjà, mon vieux ? – vous veniez tous faire de longs séjours dans ce bungalow que me laissaient mes parents, nous trouvions indispensable de canoter, de lire des poèmes jusqu'à la nausée, de nous éprendre follement de tout ce qui était précaire et périssable, le tout

baignant dans une pédanterie infinie et inoffensive, dans une tendresse de chiots maladroits. Nous étions si jeunes, Mauricio, cela nous était si facile de nous croire las de tout, de caresser l'image de la mort entre deux disques de jazz et un maté sans sucre alors que nous possédions une solide immortalité de cinquante ou soixante ans à vivre. Tu étais le plus réservé, tu faisais déjà preuve de cette fidélité discrète qu'on ne peut pas refuser comme on en refuse d'autres plus impertinentes. Tu nous regardais un peu du dehors, et j'appris alors à admirer en toi les qualités du chat. On te parle et c'est comme si, cependant, on était seul, c'est peut-être pour cela que je te parle comme je le fais ce soir. Mais, autrefois, il y avait les autres, et nous jouions à nous prendre au sérieux. Tu sais bien, Mauricio, comme il est terrible ce moment de la jeunesse où, au cours d'une heure sombre et sans nom, tout cesse brusquement d'être grave et cède au besoin de prendre ce masque répugnant du sérieux ; à présent, je suis à présent le docteur Untel et toi l'ingénieur Machin, nous sommes restés en arrière, nous commençons à nous voir d'une autre façon, même si, pour un temps encore, nous sommes fidèles aux anciens rites, aux jeux en commun, aux repas entre camarades où l'on lance les dernières bouées pour essayer de repêcher ceux qui se dispersent, et tout cela est si horriblement naturel, Mauricio, il est vrai que certains le ressentent plus douloureusement que d'autres, il y en a, comme toi, qui passent sans heurt d'un âge à l'autre, qui trouvent normal de se voir, sur une même page de l'album à photos, en pantalon court et béret marin puis en uniforme de soldat. Enfin... nous parlions d'un rêve que je fis à cette époque, c'était un rêve qui débutait ici, dans cette véranda, j'étais là, en train de regarder la pleine lune sur les champs de roseaux, d'écouter les grenouilles qui aboyaient comme les chiens eux-mêmes n'aboient pas, puis je suivais un vague sentier qui menait au fleuve, je marchais lentement avec la sensation d'être pieds nus et d'enfoncer dans la boue. Dans le rêve, j'étais seul dans l'île, ce qui était rare alors ; si je refaisais le même rêve à présent, la solitude ne me donnerait plus cette impression de cauchemar comme alors. Une solitude avec la lune qui commençait à grimper dans le ciel de l'autre rive, le clapotement du fleuve et le bruit mat des pêches qui tombaient de temps en temps dans les sillons. À présent, les grenouilles s'étaient tues, l'air était devenu poissonneux comme celui de ce soir, et comme presque toujours ici, j'éprouvais comme une nécessité de continuer mon chemin, de dépasser le quai, de m'engager dans la grande courbe de la côte, de traverser les orangeries, toujours avec cette lune en face. Je n'invente

rien, Mauricio, la mémoire sait ce qu'elle doit garder intact. Je te raconte ce que j'ai raconté à Lucio, je vais bientôt arriver à cet endroit où les joncs s'éclaircissent et où une langue de terre s'avance dans le fleuve, dangereuse à cause de la boue et de la proximité du canal, car je savais dans mon rêve que c'était un canal profond et plein de remous et je m'avançais vers la pointe de terre, pas à pas, enfonçant dans la boue jaune et tiède de lune. J'arrivai enfin au bord de l'eau et je contemplai, sur l'autre rive, les champs de grands roseaux noirs où l'eau se perdait secrètement tandis qu'ici, tout près, le fleuve tâtonnait surnoisement, cherchant où s'agripper, retombant puis revenant à la charge. Le canal n'était plus que lune, un immense étal de lames qui me tailladaient les yeux, et au-dessus de moi un ciel qui s'écrasait, contre ma nuque et mes épaules, m'obligeant à regarder le fleuve, interminablement. Et lorsque je vis, un peu en amont, le corps du noyé, se balançant lentement comme pour se dégager des joncs de l'autre bord, la raison de cette nuit, de ma présence en elle m'apparut clairement dans cette tache noire à la dérive qui tournait insensiblement, retenue tantôt par une cheville, tantôt par une main, oscillant mollement pour se libérer, puis sortant des joncs et rejoignant le courant du canal, s'approchant en cadence de la berge nue où la lune allait tomber droit sur son visage.

Tu es pâle, Mauricio, demandons un peu d'aide au cognac, si tu veux. Lucio aussi était pâle quand je lui racontais ce rêve. Il me dit même : « Comment peux-tu te souvenir des détails ? » Et lui qui n'avait pas ta courtoisie, il me devançait souvent dans le déroulement de l'histoire, comme s'il avait peur que j'oublie la suite. Mais ce n'est pas fini, je te disais que le courant faisait tourner le corps, qu'il jouait avec lui avant de l'amener ici, et moi, tout au bord de cette mince bande de terre, j'attendais le moment où il passerait presque à mes pieds et où je verrais son visage. Encore un tour sur lui-même, un bras mollement allongé comme si cela nageait encore, la lune s'enfonce dans sa poitrine, le mord au ventre et aux jambes, dévêt à nouveau le noyé face au ciel. Si près de moi que j'aurais pu en me penchant le saisir aux cheveux, si près que je le reconnus, Mauricio, je vis son visage et je poussai un cri, c'est quelque chose comme un cri qui m'a arraché à moi-même, m'a fait remonter vers le réveil, vers le pot à eau que je bus haletant, vers la constatation étonnée, éperdue, que je ne me rappelais déjà plus ce visage que je venais de reconnaître. Et le noyé devait suivre le fil du courant, cela ne servirait à rien de refermer les yeux et d'essayer de revenir au bord de l'eau, au bord du rêve, cela ne servirait à

rien de lutter pour se rappeler, de vouloir précisément ce que quelque chose en moi ne voulait pas. Enfin, tu sais bien, on finit par en prendre son parti, la machine diurne est là, avec ses bielles bien huilées, ses pancartes rassurantes. Vous étiez venus me rejoindre à la fin de la semaine, toi, Lucio, et tous les autres, et tout cet été-là ne fut qu'une suite de fêtes ; je me rappelle qu'à la fin tu partis vers le nord et qu'il se mit à pleuvoir beaucoup sur le Delta, à pleuvoir tellement que Lucio en eut bientôt assez de la pluie, de l'île et de beaucoup d'autres choses qui l'énervaient, nous nous regardions soudain comme je n'aurais jamais cru que nous puissions nous regarder. Alors nous nous sommes réfugiés dans la lecture et dans les échecs, dans la lassitude de tant de concessions inutiles, et quand Lucio repartit à Buenos Aires je me jurai de ne plus attendre son retour, ni celui des autres, ni celui du vert royaume qui jour après jour fermait ses portes et se mourait d'une commune et lasse condamnation. Il y en eut qui le comprirent vite et qui disparurent pour toujours après un impeccable « À bientôt », mais Lucio, lui, revenait, bien que sans enthousiasme, et moi j'allais l'attendre sur la jetée, nous nous regardions comme de très loin, arrêtés au bord de cet autre monde qui s'éloignait chaque jour davantage, ce pauvre paradis perdu que Lucio s'entêtait à venir retrouver et que je m'obstinais à protéger pour lui mais sans conviction. Tu n'as jamais rien soupçonné de tout cela, n'est-ce pas, Mauricio, estivant imperturbable de quelque montagne du Nord ? Et cependant, à la fin de cet été-là... Tu la vois, là-bas ? Elle se lève, parmi les joncs, et dans un moment, tu l'auras en plein visage. C'est étrange comme, à cette heure, le bruit du fleuve s'enfle, je ne sais si c'est parce que les oiseaux se sont tus ou parce que l'obscurité transmet mieux certains bruits. Tu vois, ce serait dommage de ne pas finir mon histoire, à ce moment de la nuit où tout coïncide si bien avec la nuit où je l'ai racontée à Lucio. La situation elle-même est symétrique, tu occupes juste le creux que Lucio avait laissé dans cette chaise longue, il venait souvent à la fin de cet été-là et il restait de longues heures sans parler, comme toi, lui qui était si bavard autrefois, et il laissait s'écouler les heures en buvant, plein de rancœur à vide, ou justement à cause du vide, de ce vide épais qui nous acculait sans que nous puissions nous défendre. Je ne crois pas qu'il y ait eu de la haine entre nous, c'était à la fois moins et pire que la haine, une lassitude sans fond au cœur même d'une chose qui avait été parfois une tempête et parfois un tournesol, ou, si tu préfères, une épée, mais jamais en tout cas cet ennui, cet automne brun et sale qui montait en

nous comme des toiles devant nos yeux. Nous partions pour de longues promenades dans l'île, aimables et polis, attentifs à ne pas nous blesser ; nous marchions sur les feuilles mortes, de lourds matelas de feuilles mortes au bord du fleuve. Je me laissais abuser parfois par le silence, par un mot dit avec l'accent d'autrefois et peut-être Lucio tombait-il comme moi dans les pièges si habiles et si inutiles de l'habitude jusqu'à ce qu'un regard ou le désir lancinant de se retrouver seul nous dressât de nouveau face à face, toujours aimables, polis, et étrangers. C'est alors qu'il me dit : « Il fait une belle nuit, allons marcher. » Et tout comme nous pourrions le faire ce soir toi et moi, nous quittâmes la véranda et nous nous dirigeâmes vers cet endroit, là-bas, où se lève cette lune qui te fait mal aux yeux. Je ne me rappelle plus très bien le chemin que nous prîmes, Lucio marchait devant, je posais mes pieds dans la trace des siens et j'enfonçais encore plus profond dans les feuilles mortes. C'est à ce moment-là que j'ai dû commencer à reconnaître le sentier à travers les orangers, ou peut-être un peu plus loin, passé les derniers cabanons, et les jonchaies. Je sais qu'à ce moment-là la silhouette de Lucio fut la seule chose qui me parut insolite dans cette rencontre précisée pas à pas, nuit à nuit, si fidèlement renouvelée que je ne fus pas surpris quand les joncs s'écartèrent pour découvrir sous la pleine lune la bande de terre qui s'avancait au milieu du canal, les mains du fleuve glissant sur la boue jaune. Une pêche pourrie tomba quelque part derrière nous avec un bruit de gifles, un bruit d'une indicible obscénité.

Au bord de l'eau, Lucio se retourna et me regarda un long moment. Puis il dit : « C'était ici, n'est-ce pas ? » Nous n'avions jamais plus reparlé du rêve mais je répondis : « Oui, c'était ici. » Après un silence il reprit : « Tu m'as même volé cela, mon désir le plus secret, car j'ai souhaité trouver un endroit pareil, j'avais besoin d'un endroit comme celui-là. Tu as rêvé un rêve qui ne t'appartenait pas. » Et à l'instant où il disait cela, Mauricio, d'une voix monocorde et en faisant un pas vers moi, quelque chose a dû éclater dans ma mémoire, j'ai fermé les yeux et j'ai su que j'allais me rappeler, sans même avoir à regarder le fleuve, j'ai su que j'allais revoir la fin du rêve et je l'ai vu, Mauricio, j'ai vu le noyé avec la lune agenouillée sur sa poitrine et le visage du noyé c'était le mien, Mauricio, le visage du noyé c'était le mien.

Pourquoi te lèves-tu ? Il y a un revolver dans le tiroir du secrétaire si tu as peur, et tu peux, si tu veux, alerter les gens du cabanon voisin. Mais reste encore, Mauricio, reste encore un peu pour écouter le clapotement du

fleuve, peut-être finiras-tu par entendre, parmi le bruit des innombrables mains du fleuve et des joncs qui glissent sur la boue, celui d'autres mains qui en ce moment s'accrochent aux racines et qui ne lâchent pas prise, elles, quelque chose grimpe le mur de la jetée et se dresse sur le quai, couvert d'algues et de morsures de poissons, quelque chose s'approche et vient me chercher. Je peux encore changer les rôles, je peux le tuer de nouveau, mais il s'obstine et il revient, et une nuit il m'emportera. Il m'emportera, te dis-je, et le rêve retrouvera sa face véritable. Je serai obligé de le suivre, la presque-île et les roseaux me verront passer, couché sur le dos, resplendissant de lune, et le rêve sera enfin complet, Mauricio, le rêve sera enfin complet.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Après le déjeuner

Après le déjeuner j'aurais bien voulu aller lire dans ma chambre mais Papa et Maman sont venus me dire qu'il fallait l'emmener promener cet après-midi.

J'ai d'abord répondu non, que quelqu'un d'autre y aille, qu'on me laisse étudier en paix, par pitié. J'allais continuer, leur expliquer pourquoi je n'aimais pas sortir avec lui, mais Papa s'est avancé et m'a regardé d'une façon que je ne peux pas supporter : il me fixe et je sens ses yeux qui s'enfoncent de plus en plus profond dans mon visage, je finis par avoir envie de crier et je détourne la tête en disant oui, bien sûr, tout de suite. Maman, dans ces cas-là, ne dit rien et ne me regarde pas, mais elle reste un peu en arrière, les mains jointes, et je vois ses cheveux gris qui lui tombent sur le front et je suis bien obligé de détourner la tête, de répondre oui, bien sûr, tout de suite. Après quoi, ils sont repartis sans un mot et j'ai commencé à m'habiller ; ma seule consolation c'était d'étrenner des souliers jaunes qui brillaient comme des soleils.

Il était deux heures quand je suis sorti de ma chambre et Tante Encarnación m'a dit que je pouvais aller le chercher dans la pièce du fond, là où il se tient d'habitude l'après-midi. Tante Encarnación a dû voir que j'étais désespéré car elle a passé sa main sur ma tête puis s'est penchée et m'a embrassé sur le front. J'ai senti qu'elle glissait quelque chose dans ma poche.

— C'est pour t'acheter ce que tu voudras, me dit-elle à l'oreille. Mais n'oublie pas de lui en donner aussi, il vaut mieux.

Un peu rasséréiné, je l'embrassai sur la joue et je passai rapidement devant le salon où Papa et Maman faisaient leur partie de dames. Je crois que je leur ai dit à tout à l'heure, et un peu plus loin j'ai sorti le billet de cinq pesos de ma poche pour le défroisser et le mettre dans mon portefeuille où il y avait déjà un billet d'un peso et de la monnaie.

Il était tapi dans un coin de la pièce, je l'empoignai tant bien que mal et nous avons traversé le patio pour gagner le jardin de devant. Une ou deux fois j'ai failli le lâcher et retourner dire à Papa et Maman qu'il ne voulait pas me suivre, mais ils se seraient débrouillés pour nous pousser quand

même dans la rue. Ils ne m'avaient encore jamais demandé de l'emmener dans le centre, c'était injuste de me demander une chose pareille, ils savaient bien ce qui s'était passé la dernière fois, quand ils nous avaient envoyés sur la promenade, l'histoire horrible avec le chat des Alvarez. Il me semblait encore voir la tête de l'agent qui parlementait avec Papa sur le pas de la porte, et ensuite Papa qui versait deux verres de cognac tandis que Maman pleurait dans sa chambre. C'était injuste de me demander ça à moi.

Il avait plu le matin et comme les trottoirs de Buenos Aires sont à moitié défoncés, j'avais du mal à éviter les flaques. Je faisais bien attention de ne marcher qu'aux endroits secs pour ne pas mouiller mes souliers neufs, mais lui, naturellement, voulait aller patauger et il m'a fallu tirer de toutes mes forces pour l'obliger à marcher à mes côtés. Il a réussi tout de même à sauter dans une flaque plus profonde que les autres et quand je m'en suis aperçu, il était déjà trempé de la tête aux pieds et il était plein de feuilles mortes collées un peu partout. Il a fallu que je m'arrête, que je le nettoie et pendant ce temps les gens, dans leur jardin, nous regardaient, sans rien dire mais sans nous quitter des yeux. À vrai dire, ça m'était bien égal qu'ils nous regardent (qu'ils le regardent, lui, et moi qui l'emménais se promener) ; le pire c'était d'être planté là, un mouchoir à la main, qui maintenant était trempé, plein de boue et de feuilles mortes, et d'être obligé en même temps de le retenir pour qu'il ne retourne pas dans la flaque. Et dire que j'ai l'habitude de me promener les mains dans les poches en sifflant ou en mâchant un chewing-gum ou en lisant un illustré (je distingue très bien, du bas de l'œil, les pavés du trottoir, je les connais par cœur de chez moi jusqu'au tramway), je sais même quand je passe devant la maison de Tita ou quand j'arrive au coin de la rue Carabobo. Mais maintenant, plus question de tout ça, et ce mouchoir qui commençait à mouiller ma poche, j'en sentais le poids humide sur ma jambe, j'avais vraiment toutes les déveines.

À cette heure-là, il n'y a pas beaucoup de monde dans le tramway et je priais le ciel pour qu'on puisse s'asseoir sur la même banquette, comme ça je le mets près de la fenêtre et il dérange moins les autres. Ce n'est pas qu'il bouge beaucoup mais les gens se sentent quand même gênés et je les comprends. Mais en montant, quelle déception, le tramway était presque plein et pas une banquette libre. Le trajet était trop long pour que nous restions sur la plate-forme, le receveur aurait exigé que j'aille m'asseoir et que je le case quelque part ; c'est pour ça que je l'ai fait tout de suite entrer

et que je l'ai conduit à une place du milieu près d'une dame qui occupait le côté de la fenêtre. Si seulement j'avais pu m'asseoir derrière lui pour le surveiller mais le tramway était plein et il me fallut aller assez loin.

Les gens ne faisaient pas attention à nous, c'était l'heure de la digestion et le balancement du tramway les endormait. Mais le malheur a voulu que le receveur vienne se planter à côté du siège où je l'avais installé, en frappant quelques coups secs avec une pièce sur sa machine à billets et j'ai été obligé de me retourner et de lui faire signe de venir en lui montrant l'argent pour qu'il comprenne que c'était à moi qu'il devait donner deux billets. Mais le receveur était un de ces abrutis qui ne veulent pas se rendre à l'évidence, et il s'est remis à taper sur sa machine avec la pièce. Il a fallu que je me lève (naturellement, deux ou trois voyageurs se sont mis à m'observer) et que j'aille jusqu'à lui. « Deux tickets », lui ai-je dit. Il en a détaché un, m'a regardé fixement puis me l'a tendu avec un regard en coin vers la banquette. « Deux, s'il vous plaît », ai-je répété, certain à présent que tout le monde nous avait repérés. L'abruti m'a donné un autre billet et a ouvert la bouche pour dire quelque chose mais je lui ai tendu l'appoint et j'ai regagné ma place en deux bonds sans me retourner. L'ennui c'est qu'il me fallait tout de même me retourner à tout moment pour voir s'il restait tranquille à sa place et ça attirait l'attention de certains voyageurs. J'ai décidé d'abord de ne regarder qu'à chaque coin de rue mais les intervalles me paraissaient démesurément longs et j'avais toujours peur d'entendre une exclamation ou un cri, comme la fois du chat des Alvarez. Alors je me suis mis à compter jusqu'à dix comme dans les combats de boxe. Quand j'arrivais à dix, je me retournais négligemment, en faisant semblant, par exemple, d'arranger le col de ma chemise ou de chercher dans ma poche ou n'importe quel truc qui puisse passer pour un tic nerveux.

Au bout d'une dizaine de fois, il me sembla, je ne sais pourquoi, que la dame qui était à côté de lui allait descendre. Il ne manquait plus que ça, elle allait lui demander de la laisser passer et lui, ou bien ne comprendrait pas ou bien ne voudrait pas comprendre, alors la dame se fâcherait et passerait de force. Comme je savais ce qui arrivait dans ces cas-là, j'avais les nerfs à fleur de peau et je me retournais avant les dix secondes, d'autant qu'à un moment donné, il m'a semblé que la dame faisait mine de se lever et qu'elle lui disait quelque chose car elle était tournée vers lui et je voyais bouger ses lèvres. Juste à ce moment-là une grosse bonne femme s'est levée non loin de moi et s'est engagée dans le couloir, moi j'étais juste derrière elle avec

l'envie de la pousser, de lui donner des coups de pied dans les mollets pour qu'elle se presse et me laisse arriver à la place où la dame avait empoigné son cabas ou je ne sais quel truc qu'elle avait par terre et se levait pour descendre. Je crois que j'ai fini par bousculer la grosse, je l'ai entendue protester, je ne sais plus comment j'ai pu arriver juste à temps pour le pousser et laisser passer la dame qui venait d'empoigner son cabas et de se lever. Après quoi, je l'installai près de la vitre et m'assis à côté de lui, bien content, malgré quatre ou cinq imbéciles qui, aux places de devant ou sur la plate-forme n'arrêtaient pas de nous regarder ; ce crétin de receveur avait sûrement dû leur dire quelque chose.

On traversait déjà la place Once, dehors il faisait un beau soleil et les rues étaient sèches. Si j'avais été seul, je serais descendu du tramway pour continuer à pied jusqu'au centre, ce n'est rien pour moi d'aller à pied de la place Once à la place de Mayo, une fois j'ai chronométré et j'ai mis juste trente-deux minutes, d'accord, en courant parfois, surtout à la fin. Mais à présent il fallait plutôt penser à surveiller la fenêtre, quelqu'un m'avait dit un jour qu'il était capable de se jeter par la portière, rien que pour le plaisir ; il lui venait tant d'envies inexplicables. Une ou deux fois, je crus qu'il se soulevait et je passai mon bras derrière lui pour mieux pouvoir le retenir. Mais c'était peut-être des idées que je me faisais, il n'avait sans doute aucune envie de se jeter par la fenêtre. Ainsi, je l'ai complètement oublié quand le contrôleur est passé, et pourtant il n'est rien arrivé. Le contrôleur était un homme grand et maigre qui a fait son apparition sur la plate-forme avant et s'est mis à poinçonner les billets avec cet air aimable qu'ont certains contrôleurs. Quand il est arrivé devant moi, je lui ai tendu mes deux billets, il en a poinçonné un puis a coulé un regard en biais vers la banquette et a considéré un moment l'autre billet avant de le passer dans la fente de sa pince, et moi, pendant ce temps, je priais le ciel pour qu'il se dépêche, il me semblait que les gens nous regardaient de plus en plus. Il a fini par poinçonner les billets en haussant les épaules et me les a rendus, j'ai entendu quelqu'un éclater de rire sur la plate-forme arrière, mais je me suis bien gardé de me retourner et j'ai remis mon bras derrière *lui* en m'agrippant à la fenêtre. Beaucoup de gens sont descendus à Libertad et quand nous sommes arrivés à Florida, il n'y avait presque plus personne. J'ai attendu San Martín pour descendre par la plateforme avant, je ne voulais pas passer devant l'autre idiot qui aurait peut-être fait quelque réflexion.

J'aime beaucoup la place de Mayo. Quand on me parle du centre, c'est elle que je vois d'abord. Je l'aime pour ses pigeons, pour son Hôtel de Ville et parce qu'elle est pleine de souvenirs historiques, les bombes qu'on y lança pendant la révolution et la Pyramide où les dictateurs avaient dit qu'ils attacheraient leur cheval. Il y a des marchands de cacahuètes et des tas de types qui vendent des choses, on peut facilement trouver un banc libre, ou l'on peut, si l'on veut, continuer jusqu'au port où l'on voit les bateaux et les grues. C'est pour cela que j'ai pensé qu'il valait mieux l'emmener place de Mayo, loin des voitures et des autobus, et m'asseoir là un moment jusqu'à ce qu'il soit l'heure du retour. Mais quand nous sommes descendus du tramway et que nous avons commencé à marcher rue San Martín, j'ai eu comme un étourdissement, je me sentais soudain terriblement fatigué, presque une heure de tramway à me retourner toutes les cinq minutes, à faire comme si je ne voyais pas tous les regards fixés sur nous, et puis ce receveur avec ses tickets, et la dame qu'il avait fallu laisser descendre, sans compter le contrôleur. J'aurais tellement aimé entrer dans un milk-bar et commander une glace ou un verre de lait mais c'était impossible, je me serais vite repenti de l'avoir emmené dans un endroit où les gens sont assis et ont tout leur temps pour vous regarder. Dans la rue, les gens passent, chacun suit son chemin, surtout dans la rue San Martín, pleine de bureaux et de banques où tout le monde est pressé et porte une serviette sous le bras. En passant devant les vitrines de Peuser pleines d'encriers et d'autres très jolies choses, il s'est mis à tirer de toutes ses forces, il ne voulait plus me suivre et j'avais beau essayer de l'entraîner (sans trop attirer l'attention), rien à faire, j'ai dû m'arrêter devant la dernière vitrine et faire semblant de regarder les garnitures du bureau en cuir repoussé. Peut-être était-il vraiment fatigué, peut-être n'était-ce pas un caprice. Après tout, on ne faisait rien de mal à être arrêtés là, mais je n'aimais pas ça quand même, les gens pouvaient maintenant nous regarder tout à leur aise et deux ou trois fois j'ai entendu des réflexions et j'en ai vu quelques-uns se pousser du coude. À la fin, je n'y tins plus, je l'ai empoigné de nouveau et je me suis remis en marche de l'air le plus naturel possible mais chaque pas me coûtait un effort surhumain, comme dans ces cauchemars où on a des chaussures qui pèsent des tonnes et où on n'arrive pas à se dépoisser du sommeil. Il a fini par renoncer à sa manie de s'arrêter tous les trois mètres et nous sommes enfin arrivés au coin de la place de Mayo. Mais il restait à traverser la rue et il déteste ça. Il est capable de se jeter par la fenêtre d'un tramway

mais il n'aime pas traverser les rues. Et le pire c'est qu'il y a beaucoup de trafic dans toutes ces rues avoisinant la place de Mayo, j'avais envie de battre en retraite, il pesait terriblement lourd au bout de mon bras, nous avions déjà laissé passer deux feux rouges et les gens à côté de nous sur le trottoir avaient traversé mais je sentais que nous ne serions pas arrivés à l'autre bord, qu'il se serait immobilisé au milieu de la chaussée, alors il valait mieux attendre qu'il se décide. Naturellement, le marchand de journaux s'est mis à nous dévisager et il a dit quelque chose à un garçon de mon âge qui faisait des grimaces, et les voitures qui passaient, qui s'arrêtaient, qui repartaient, et nous, plantés là comme deux piquets. L'agent allait sûrement rappliquer, ça ne faisait aucun doute et il ne pouvait rien nous arriver de pire ; les agents sont bien gentils et c'est pour ça qu'ils font si souvent des gaffes : ils vous posent des questions, ils veulent savoir si l'on est perdu, et pendant ce temps, s'il prend à l'*autre* une de ses lubies, Dieu seul sait où cela peut nous mener. Plus j'y pensais, plus j'en avais des sueurs froides ; à la fin, même, j'ai eu tellement peur, presque comme une envie de vomir, je vous le jure, que, profitant d'un feu rouge, je l'ai saisi en serrant de toutes mes forces et, les yeux fermés, penché en avant, j'ai foncé. Une fois sur la place, je l'ai lâché et j'ai fait quelques pas seul puis je suis revenu et j'aurais voulu qu'il meure, qu'il soit déjà mort, ou que Papa et Maman soient morts, et moi aussi finalement, tout le monde mort et enterré, sauf Tante Encarnación.

Mais ces trucs-là ne durèrent pas, j'ai vu qu'il y avait un joli banc complètement libre et je l'y ai conduit sans trop le bousculer, on s'est assis et on s'est mis à regarder les pigeons qui heureusement ne se laissent pas attraper comme les chats. J'ai acheté des cacahuètes et des bonbons et je lui en ai donné ; nous étions presque bien, là, avec ce soleil d'après-midi sur la place de Mayo et tous ces gens qui passaient. Je ne sais plus à quel moment me vint l'idée de l'abandonner ; la seule chose que je me rappelle, c'est que j'étais en train d'éplucher une cacahuète et je me suis dit que si je faisais semblant d'aller jeter quelque chose aux pigeons plus loin, cela me serait très facile de passer derrière la pyramide et de le perdre de vue. Je suppose qu'à ce moment-là je n'ai pensé ni au retour à la maison ni à la tête de Papa et de Maman, sans cela je n'aurais jamais fait une pareille bêtise. Ce doit être bien difficile de tout prévoir à l'avance comme font les savants et les historiens, moi, j'ai seulement pensé que si je l'abandonnais, je pourrais aller me promener dans le centre, les mains dans les poches, et m'acheter un

magazine ou aller manger une glace quelque part avant de rentrer à la maison. Je lançai encore quelques cacahuètes aux pigeons mais ma décision était prise ; j'ai fait celui qui se levait pour s'étirer les jambes et j'ai vu que ça lui était égal que je reste à côté de lui ou que j'aie donné des cacahuètes aux pigeons. Les pigeons m'ont suivi en troupe jusqu'à ce que j'aie épuisé mes provisions puis ils se sont lassés. On distinguait à peine le banc au bout de la place ; en un clin d'œil j'ai traversé devant la Maison Rose où il y a toujours deux grenadiers qui montent la garde et, en la longeant, j'ai atteint le Paseo Colón, cette rue où Maman dit que les enfants ne doivent pas se promener seuls. L'habitude me faisait tourner la tête toutes les cinq minutes mais il était impossible qu'il ait pu me suivre, tout ce qu'il pouvait faire c'était se rouler par terre près du banc jusqu'à l'arrivée d'un agent ou d'une dame de l'Armée du Salut.

Je ne me rappelle plus très bien ce qui s'est passé tandis que je remontais le Paseo Colón (une avenue comme les autres, soit dit en passant). Je me suis retrouvé assis sur le rebord d'une vitrine, j'avais mal au ventre, pas comme lorsqu'on a envie de courir aux cabinets, c'était plus haut, exactement la place de l'estomac, comme si on me le tordait lentement ; j'essayais de respirer bien à fond et je n'y arrivais pas, il valait mieux ne pas bouger et attendre que la crampe passe, je voyais devant mes yeux une tache verte et des petits points qui dansaient, et aussi le visage de Papa, à la fin il n'y avait plus que le visage de Papa parce que j'avais fermé les yeux il me semble et au milieu de la tache verte il y avait le visage de Papa. Au bout d'un moment, j'ai pu respirer un peu mieux, des garçons qui passaient se sont arrêtés et l'un dit à l'autre que j'allais me trouver mal, mais j'ai secoué la tête et j'ai répondu que ce n'était rien, que j'avais l'habitude, que ça ne durait pas. L'un m'a demandé si je voulais un verre d'eau et l'autre m'a conseillé d'essuyer mon front parce que je transpirais. Je leur ai souri et j'ai dit que je me sentais bien et je me suis mis à marcher pour qu'ils s'en aillent et me laissent seul. C'était vrai que je transpirais, des gouttes de sueur tombaient sur mes sourcils, une est entrée dans mon œil, alors j'ai sorti mon mouchoir et en me le passant sur la figure j'ai senti quelque chose m'égratigner la lèvre, j'ai regardé et j'ai vu que c'était une petite feuille morte qui était restée collée là.

Je ne sais combien de temps j'ai mis pour revenir à la place de Mayo. Une fois, même, je suis tombé, mais j'ai réussi à me relever avant que personne s'en aperçût et j'ai traversé en courant devant toutes les voitures

qui passaient devant la Maison Rose. J'ai vu de loin qu'il n'avait pas bougé mais j'ai continué quand même à courir comme un fou jusqu'au banc où je me suis jeté, à demi mort, tandis que les pigeons s'envolaient, effrayés, et que les gens se retournaient avec cet air scandalisé qu'ils ont quand ils voient courir les enfants, comme si c'était un crime. Au bout d'un moment, je l'ai un peu épousseté et lui ai dit qu'il fallait rentrer. Je l'ai dit surtout pour m'entendre parler et pour mieux éprouver ma joie, parce que, lui, les mots, il ne les entend pas ou fait semblant de ne pas les entendre, la seule chose qu'il comprend c'est quand on l'empoigne et qu'on l'entraîne. Au retour, heureusement, il a traversé les rues sans faire de manières, le tramway était presque vide en début de parcours, je l'ai installé sur la banquette à côté de moi et je ne me suis pas retourné une seule fois de tout le parcours, pas même en descendant. La deuxième partie du trajet, nous l'avons faite très lentement, à pied, lui voulant barboter dans les flaques, moi l'en empêchant. Mais cela m'était égal, absolument égal, complètement égal. Je ne cessais de penser : je l'ai abandonné. Je le regardais et je pensais : « Je l'ai abandonné », et bien que je n'aie pas oublié le moment du Paseo Colón, cela me remplissait d'aise et presque d'orgueil. Peut-être qu'une autre fois... Ce n'était pas facile mais on ne sait jamais... Qui sait de quel œil me regarderaient Papa et Maman quand ils me verraient revenir avec lui. Ils seraient contents, bien sûr, je l'avais emmené se promener dans le centre, ces choses-là font toujours plaisir aux parents. Mais, je ne sais pourquoi, je me dis que Papa et Maman devaient parfois, eux aussi, avoir besoin de s'essuyer le visage et qu'ils devaient alors, comme moi, trouver dans leur mouchoir une feuille morte qui leur égratignait le visage.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

Axolotl

Il fut une époque où je pensais beaucoup aux axolotls. J'allais les voir à l'aquarium du Jardin des Plantes et je passais des heures à les regarder, à observer leur immobilité, leurs mouvements obscurs. Et maintenant je suis un axolotl.

Le hasard me conduisit vers eux un matin de printemps où Paris déployait sa queue de paon après le lent hiver. Je descendis le boulevard de Port-Royal, le boulevard Saint-Marcel, celui de l'Hôpital, je vis les premiers verts parmi tout le gris et je me souvins des lions. J'étais très ami des lions et des panthères, mais je n'étais jamais entré dans l'enceinte humide et sombre des aquariums. Je laissai ma bicyclette contre les grilles et j'allai voir les tulipes. Les lions étaient laids et tristes et ma panthère dormait. Je me décidai pour les aquariums et, après avoir regardé avec indifférence des poissons ordinaires, je tombai par hasard sur les axolotls. Je passai une heure à les regarder, puis je partis, incapable de penser à autre chose.

À la Bibliothèque Sainte-Geneviève je consultai un dictionnaire et j'appris que les axolotls étaient les formes larvaires, pourvues de branchies, de batraciens du genre *ambystome*. Qu'ils étaient originaires du Mexique, je le savais déjà, rien qu'à voir leur petit visage aztèque et l'inscription au-dessus de l'aquarium. Je lus qu'on en avait trouvé des spécimens en Afrique capables de vivre hors de l'eau pendant les périodes de sécheresse et qui reprenaient leur vie normale à la saison des pluies. On donnait leur nom espagnol, *ajolote*, on signalait qu'ils étaient comestibles et qu'on utilisait leur huile (il semble qu'on ne l'utilise plus) comme l'huile de foie de morue.

Je ne voulus pas consulter d'ouvrages spécialisés mais je revins le jour suivant au Jardin des Plantes. Je pris l'habitude d'y aller tous les matins, et parfois même matin et soir. Le gardien des aquariums souriait d'un air perplexe en prenant mon ticket. Je m'appuyais contre la barre de fer qui borde les aquariums et je regardais les axolotls. Il n'y avait rien d'étrange à cela car dès le premier instant j'avais senti que quelque chose me liait à eux, quelque chose d'infiniment lointain et oublié qui cependant nous unissait

encore. Il m'avait suffi de m'arrêter un matin devant cet aquarium où des bulles couraient dans l'eau. Les axolotls s'entassaient sur l'étroit et misérable (personne mieux que moi ne sait à quel point il est étroit et misérable) fond de pierre et de mousse. Il y en avait neuf, la plupart d'entre eux appuyaient leur tête contre la vitre et regardaient de leurs yeux d'or ceux qui s'approchaient. Troublé, presque honteux, je trouvais qu'il y avait de l'impudeur à se pencher sur ces formes silencieuses et immobiles entassées au fond de l'aquarium. Mentalement j'en isolai un, un peu à l'écart sur la droite, pour mieux l'étudier. Je vis un petit corps rose, translucide (je pensai aux statuettes chinoises en verre laiteux), semblable à un petit lézard de quinze centimètres, terminé par une queue de poisson d'une extraordinaire délicatesse – c'est la partie la plus sensible de notre corps. Sur son dos, une nageoire transparente se rattachait à la queue ; mais ce furent les pattes qui me fascinèrent, des pattes d'une incroyable finesse, terminées par de tout petits doigts avec des ongles – absolument humains, sans pourtant avoir la forme de la main humaine – mais comment aurais-je pu ignorer qu'ils étaient humains ? C'est alors que je découvris leurs yeux, leur visage. Un visage inexpressif sans autre trait que les yeux, deux orifices comme des têtes d'épingle entièrement d'or transparent, sans aucune vie, mais qui regardaient et se laissaient pénétrer par mon regard qui semblait passer à travers le point doré et se perdait dans un mystère diaphane. Un très mince halo noir entourait l'œil et l'inscrivait dans la chair rose, dans la pierre rose de la tête vaguement triangulaire, aux contours courbes et irréguliers, qui la faisaient ressembler à une statue rongée par le temps. La bouche était dissimulée par le plan triangulaire de la tête et ce n'est que de profil que l'on s'apercevait qu'elle était très grande. Vue de face c'était une fine rainure, comme une fissure dans de l'albâtre. De chaque côté de la tête, à la place des oreilles, se dressaient de très petites branches rouges comme du corail, une excroissance végétale, les branchies, je suppose. C'était la seule chose qui eût l'air vivante dans ce corps. Chaque vingt secondes elles se dressaient, toutes raides, puis s'abaissaient de nouveau. Parfois une patte bougeait, à peine, et je voyais les doigts minuscules se poser doucement sur la mousse. C'est que nous n'aimons pas beaucoup bouger, l'aquarium est si étroit ; si peu que nous remuons nous heurtons la tête ou la queue d'un autre ; il s'ensuit des difficultés, des disputes, de la fatigue. Le temps se sent moins si l'on reste immobile.

Ce fut leur immobilité qui me fit me pencher vers eux, fasciné, la première fois que je les vis. Il me sembla comprendre obscurément leur volonté secrète : abolir l'espace et le temps par une immobilité pleine d'indifférence. Par la suite, j'appris à mieux les comprendre, les branchies qui se contractent, les petites pattes fines qui tâtonnent sur les pierres, leurs fuites brusques (ils nagent par une simple ondulation du corps) me prouvèrent qu'ils étaient capables de s'évader de cette torpeur minérale où ils passaient des heures entières. Leurs yeux surtout m'obsédaient. À côté d'eux, dans les autres aquariums, des poissons me montraient la stupide simplicité de leurs beaux yeux semblables aux nôtres. Les yeux des axolotls me parlaient de la présence d'une vie différente, d'une autre façon de regarder. Je collais mon visage à la vitre (le gardien, inquiet, toussait de temps en temps) pour mieux voir les tout petits points dorés, cette ouverture sur le monde infiniment lent et éloigné des bêtes roses. Inutile de frapper du doigt contre la vitre, sous leur nez, jamais la moindre réaction. Les yeux d'or continuaient à brûler de leur douce et terrible lumière, continuaient à me regarder du fond d'un abîme insondable qui me donnait le vertige.

Et cependant les axolotls étaient proches de nous. Je le savais même avant ça, même avant de devenir un axolotl. Je le sus dès le jour où je m'approchai d'eux pour la première fois. Les traits anthropomorphiques d'un singe accusent la différence qu'il y a entre lui et nous, contrairement à ce que pensent la plupart des gens. L'absence totale de ressemblance entre un axolotl et un être humain me prouva que ma reconnaissance était valable, que je ne m'appuyais pas sur des analogies faciles. Il y avait bien les petites mains... Mais un lézard a les mêmes mains et ne ressemble en rien à l'homme. Je crois que tout venait de la tête des axolotls, de sa forme triangulaire rose et de ses petits yeux d'or. Cela regardait et savait. Cela réclamait. Les axolotls n'étaient pas des animaux.

De là à tomber dans la mythologie, il n'y avait qu'un pas, facile à franchir, presque inévitable. Je finis par voir dans les axolotls une métamorphose qui n'arrivait pas à renoncer tout à fait à une mystérieuse humanité. Je les imaginais conscients, esclaves de leur corps, condamnés indéfiniment à un silence abyssal, à une méditation désespérée. Leur regard aveugle, le petit disque d'or inexpressif – et cependant terriblement lucide – me pénétrait comme un message : « Sauve-nous, sauve-nous. » Je me surprénais en train de murmurer des paroles de consolation, de transmettre des espoirs puérils. Ils continuaient à me regarder, immobiles. Soudain les

petites branches roses se dressaient sur leur tête, et je sentais à ce moment-là comme une douleur sourde. Ils me voyaient peut-être, ils captaient mes efforts pour pénétrer dans l'impénétrable de leur vie. Ce n'était pas des êtres humains mais jamais je ne m'étais senti un rapport aussi étroit entre des animaux et moi. Les axolotls étaient comme les témoins de quelque chose et parfois ils devenaient de terribles juges. Je me trouvais ignoble devant eux, il y avait dans ces yeux transparents une si effrayante pureté. C'était des larves, mais larve veut dire masque et aussi fantôme. Derrière ces visages aztèques, inexpressifs, et cependant d'une cruauté implacable, quelle image attendait son heure ?

Ils me faisaient peur. Je crois que sans la présence des autres visiteurs et du gardien je n'aurais jamais osé rester devant eux. « Vous les mangez des yeux », me disait le gardien en riant, et il devait penser que je n'étais pas tout à fait normal. Il ne se rendait pas compte que c'était eux qui me dévoraient lentement des yeux, en un cannibalisme d'or. Loin d'eux, je ne pouvais penser à autre chose, comme s'ils m'influençaient à distance. Je finis par y aller tous les jours et la nuit je les imaginais immobiles dans l'obscurité, avançant lentement une petite patte qui rencontrait soudain celle d'un autre. Leurs yeux voyaient peut-être la nuit et le jour pour eux n'avait pas de fin. Les yeux des axolotls n'ont pas de paupières.

Maintenant je sais qu'il n'y a rien eu d'étrange dans tout cela, que cela devait arriver. Ils me reconnaissaient un peu plus chaque matin quand je me penchais vers l'aquarium. Ils souffraient. Chaque fibre de mon corps enregistrait cette souffrance bâillonnée, cette torture rigide au fond de l'eau. Ils épiaient quelque chose, un lointain royaume aboli, un temps de liberté où le monde avait appartenu aux axolotls. Une expression aussi terrible qui arrivait à vaincre l'impassibilité forcée de ces visages de pierre contenait sûrement un message de douleur, la preuve de cette condamnation éternelle, de cet enfer liquide qu'ils enduraient. En vain essayai-je de me persuader que c'était ma propre sensibilité qui projetait sur les axolotls une conscience qu'ils n'avaient pas. Eux et moi nous savions. C'est pour cela que ce qui arriva n'est pas étrange. Je collai mon visage à la vitre de l'aquarium, mes yeux essayèrent une fois de plus de percer le mystère de ces yeux d'or sans iris et sans pupille. Je voyais de très près la tête d'un axolotl immobile contre la vitre. Sans transition, sans surprise, je vis mon visage contre la vitre, à la place de l'axolotl, je vis mon visage contre la vitre, je le vis hors de l'aquarium, je le vis de l'autre côté de la vitre. Puis mon visage s'éloigna

et je compris. Une seule chose était étrange : continuer à penser comme avant, savoir. Quand j'en pris conscience, je ressentis l'horreur de celui qui s'éveille enterré vivant. Au-dehors, mon visage s'approchait à nouveau de la vitre, je voyais ma bouche aux lèvres serrées par l'effort que je faisais pour comprendre les axolotls. J'étais un axolotl et je venais de savoir en un éclair qu'aucune communication n'était possible. Il était hors de l'aquarium, sa pensée était une pensée hors de l'aquarium. Tout en le connaissant, tout en étant lui-même, j'étais un axolotl et j'étais dans mon monde. L'horreur venait de ce que – je le sus instantanément – je me croyais prisonnier dans le corps d'un axolotl, transféré en lui avec ma pensée d'homme, enterré vivant dans un axolotl, condamné à me mouvoir en toute lucidité parmi des créatures insensibles. Mais cette impression ne dura pas, une patte vint effleurer mon visage et en me tournant un peu je vis un axolotl à côté de moi qui me regardait et je compris que lui aussi savait, sans communication possible mais si clairement. Ou bien j'étais encore en l'homme, ou bien nous pensions comme des êtres humains, incapables de nous exprimer, limités à l'éclat doré de nos yeux qui regardaient ce visage d'homme collé à la vitre.

Il revint encore plusieurs fois mais il vient moins souvent à présent. Des semaines se passent sans qu'on le voie. Il est venu hier, il m'a regardé longuement et puis il est parti brusquement. Il me semble que ce n'est plus à nous qu'il s'intéresse, qu'il obéit plutôt à une habitude. Comme penser est la seule chose que je puisse faire, je pense beaucoup à lui. Pendant un certain temps nous avons continué d'être en communication lui et moi, et il se sentait plus que jamais lié au mystère qui l'obsédait. Mais les ponts sont coupés à présent, car ce qui était son obsession est devenu un axolotl, étranger à sa vie d'homme. Je crois qu'au début je pouvais encore revenir en lui, dans une certaine mesure – ah ! seulement dans une certaine mesure – et maintenir éveillé son désir de mieux nous connaître. Maintenant je suis définitivement un axolotl et si je pense comme un être humain c'est tout simplement parce que les axolotls pensent comme les humains sous leur apparence de pierre rose. Il me semble que j'étais arrivé à lui communiquer cette vérité, les premiers jours, lorsque j'étais encore lui. Et dans cette solitude finale vers laquelle il ne revient déjà plus, cela me console de penser qu'il va peut-être écrire quelque chose sur nous ; il croira qu'il invente un conte et il écrira tout cela sur les axolotls.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com

La nuit face au ciel

Et, à certaines époques, ils allaient chasser l'ennemi : on appelait cela la guerre fleurie.

Au milieu du long couloir de l'hôtel il pensa qu'il devait être tard et il pressa le pas pour aller prendre sa moto dans l'encoignure où le concierge d'à côté lui permettait de la ranger. À la bijouterie du coin il vit qu'il était neuf heures moins dix, il arriverait largement en avance là où il allait. Le soleil s'infiltrait entre les hauts immeubles du centre et lui – car pour lui-même, pour penser, il n'avait pas de nom – il enfourcha sa machine en savourant d'avance la promenade. La moto ronronnait entre ses jambes et un vent frais fouettait son pantalon.

Il vit passer les ministères (le rose, le blanc) et la file des magasins aux brillantes vitrines de la rue centrale. Il abordait à présent la partie la plus agréable du parcours, la véritable promenade : une longue rue, peu passante, bordée d'arbres et de vastes villas qui laissaient descendre jusqu'aux trottoirs leurs jardins à peine bordés de petites haies basses. Un peu distrait peut-être, mais tenant sagement sa droite, il se laissait porter par l'éclat lustré, par la tension légère de ce jour à peine commencé. C'est peut-être cette détente involontaire qui l'empêcha d'éviter l'accident. Quand il vit la femme arrêtée au bord du trottoir s'élancer sur la chaussée malgré le feu vert, il n'était déjà plus maître de ce qui allait arriver. Il freina des deux roues et vira à gauche, il entendit la femme crier, puis, au moment du choc, tout devint noir. Ce fut comme s'il s'était soudainement endormi.

Il revint brusquement à lui. Quatre ou cinq jeunes gens étaient en train de le retirer de sous la moto. Il avait à la bouche un goût de sel et de sang, un genou lui faisait mal et, quand on le releva, il cria parce qu'il ne pouvait supporter le moindre contact sur son bras droit. Des voix qui ne semblaient pas appartenir aux visages flottant au-dessus de lui l'encourageaient en plaisantant et en le rassurant. Sa seule consolation fut de s'entendre dire qu'il était dans son droit en traversant le carrefour. Il demanda des nouvelles de la femme en essayant de vaincre la nausée qui lui montait à la gorge. Tandis qu'on le portait face contre ciel à la pharmacie voisine, on lui

apprit que sa victime n'avait que des égratignures aux jambes. « Vous l'avez à peine touchée, mais le choc a projeté la moto de côté... » Avis de chacun, témoignages, doucement, faites-le entrer à reculons, là, c'est bien, et un homme en blouse blanche lui faisant boire quelque chose qui le calma dans la pénombre d'une petite pharmacie de quartier.

L'ambulance de la police arriva cinq minutes après et on l'installa sur un brancard moelleux où il put s'allonger à son aise. Parfaitement lucide tout en sachant qu'il était sous l'effet d'un choc terrible, il donna son adresse à l'agent qui était auprès de lui. Son bras ne lui faisait presque plus mal, d'une coupure qu'il avait au sourcil, du sang s'écoulait sur tout son visage, une ou deux fois il passa la langue sur ses lèvres pour le boire. Il se sentait bien, c'était un accident, une malchance, quelques semaines de repos et il n'y paraîtrait plus. L'agent lui dit que la motocyclette n'avait pas l'air très abîmée. « C'est pas étonnant, répondit-il, elle m'est tombée dessus. » Ils rirent tous les deux et l'agent lui tendit la main en arrivant à l'hôpital et lui souhaita bonne chance. La nausée revenait peu à peu tandis qu'on l'emmenait sur un chariot vers un pavillon du fond et qu'il passait sous des arbres pleins d'oiseaux ; il ferma les yeux et souhaita être endormi ou chloroformé. Mais on le garda longtemps dans une pièce qui sentait l'hôpital pour remplir une fiche, le déshabiller et lui mettre une chemise grisâtre et rude. On remuait son bras avec précaution, sans lui faire mal. Les infirmières ne cessaient de plaisanter, et, sans les crampes d'estomac, il se serait senti très bien, presque content.

On le passa à la radio et, vingt minutes après, la plaque encore humide posée sur la poitrine comme une dalle noire, on le conduisit dans la salle d'opération. Un homme tout en blanc, grand et mince, s'approcha de lui et se mit à examiner la radiographie. Des mains de femme arrangeaient sa tête commodément, il sentit qu'on l'installait sur une autre civière. L'homme en blanc s'approcha de lui à nouveau, en souriant il tenait à la main quelque chose qui brillait. Il lui tapota la joue et fit signe à quelqu'un qui était derrière lui.

C'était un rêve curieux, car il était rempli d'odeurs et lui ne rêvait jamais d'odeurs. D'abord une exhalaison de marais puisqu'à gauche de la chaussée s'étendaient les marécages, les bourniers d'où personne ne revenait. Mais l'odeur disparut et fit place à un parfum complexe, sombre comme la nuit où il se mouvait, poursuivi par les Aztèques. Et cela lui semblait tout naturel ; il fallait fuir les Aztèques qui faisaient la chasse à l'homme et sa

seule chance était de pouvoir se cacher au plus épais de la forêt en ayant soin de ne pas s'écarter de l'étroite chaussée qu'eux, les Motèques, étaient les seuls à connaître.

Mais sa plus grande torture c'était cette odeur, comme si, malgré sa totale acceptation du rêve, quelque chose en lui se révoltait contre cette intrusion inhabituelle qui, jusque-là, n'avait pas fait partie du jeu. « Ça sent la guerre », pensa-t-il, et il toucha instinctivement le poignard de pierre passé dans sa ceinture de laine tressée. Un bruit inattendu le fit se baisser et il attendit immobile, tremblant. Avoir peur n'était pas une chose insolite, la peur revenait souvent dans ses rêves. Il attendit, caché par les branches d'un arbuste et la nuit sans étoiles. Très loin, sans doute de l'autre côté du grand lac, des feux de bivouac devaient brûler ; une lueur rougeâtre teignait le ciel, là-bas. Le bruit ne se renouvela pas. Une branche cassée peut-être, un animal qui fuyait comme lui l'odeur de la guerre. Il se redressa lentement, flairant le vent. On n'entendait plus rien, mais la peur demeurait, comme l'odeur, encens douceâtre de la guerre fleurie. Il fallait poursuivre sa route, gagner le cœur de la forêt, en évitant les marécages. Il fit quelques pas à tâtons, en se baissant à chaque instant pour toucher le sol dur de la chaussée. Il aurait voulu courir à toutes jambes, mais les sables mouvants palpaient près de lui. Il reprit lentement sa marche en suivant le sentier dans les ténèbres. Soudain il reçut en pleine figure une bouffée de cette odeur horrible qu'il redoutait plus que tout, et il fit un bond désespéré en avant.

— Vous allez tomber du lit, dit le malade d'à côté, ne vous démenez pas tant, l'ami.

Il ouvrit les yeux, il était tard, le soleil était déjà bas à travers les baies vitrées de la longue salle. Il essaya de sourire à son voisin tandis qu'il se détachait, presque physiquement, des dernières images du rêve. Son bras, plâtré, était suspendu à un appareil muni de poulies et de poids. Il avait soif, comme s'il avait couru pendant des kilomètres, mais on ne voulait pas lui donner beaucoup d'eau, à peine de quoi mouiller ses lèvres et avaler une gorgée. La fièvre l'envahissait lentement et il aurait pu se rendormir, mais il savourait le plaisir de demeurer éveillé, les yeux mi-clos, écoutant les conversations des autres malades, répondant de temps en temps à une question. Il vit arriver une table roulante blanche qu'on poussa à côté de son lit. Une infirmière blonde frotta avec de l'alcool le haut de sa cuisse et y enfonça une grosse aiguille reliée par un tuyau à un flacon, rempli d'un

liquide opalin. Un jeune médecin vint ajuster un appareil de métal et de cuir à son bras valide pour vérifier quelque chose. La nuit tombait et la fièvre l'entraînait mollement vers un état où les choses avaient un relief semblable à celui que donnent les jumelles de théâtre, elles étaient réelles et douces, et, aussi légèrement répugnantes ; un peu comme un film ennuyeux mais on sait que dans la rue c'est encore pire alors on reste.

On lui apporta une tasse d'un merveilleux bouillon d'or qui sentait le poireau, le céleri, et le persil. On y émietta petit à petit un morceau de pain plus précieux que tout un banquet. Le bras ne lui faisait plus mal ; parfois seulement, un coup de lancette chaud et rapide zébrait le sourcil où on avait fait quelques points de suture. Quand les baies vitrées face à son lit devinrent des taches bleu sombre, il pensa qu'il allait s'endormir facilement. Pas très à son aise sur le dos. Mais en passant sa langue sur ses lèvres sèches et brûlantes, il sentit le goût du bouillon et il s'abandonna au sommeil en soupirant de bonheur.

Ce fut d'abord un état confus, un rappel à soi de toutes les sensations pour l'instant émoussées ou fondues ensemble.

Il comprenait qu'il courait dans une obscurité profonde, bien qu'au-dessus du ciel traversé de cimes d'arbres il fût un peu moins noir. « La chaussée, pensa-t-il, je ne suis plus sur la chaussée. » Ses pieds s'enfonçaient dans un matelas de feuilles et de boue et, dès qu'il faisait un pas, des branches d'arbustes lui fouettaient le torse et les jambes. Haletant, se sentant perdu malgré les ténèbres et le silence, il se baissa pour écouter. La chaussée était peut-être tout près, il allait la revoir aux premières lueurs du jour, mais rien à présent ne pouvait l'aider à la retrouver. La main qui serrait sans qu'il s'en rendît compte le manche du poignard grimpa comme le scorpion des marécages jusqu'à son cou où était suspendue l'amulette protectrice. Remuant à peine les lèvres il murmura la prière du maïs qui amène les lunes heureuses, et la supplication à la Très Haute, dispensatrice des biens motèques. Mais il sentait en même temps que ses chevilles s'enfonçaient dans la boue, lentement, et l'attente dans les ténèbres de ce fourré inconnu devenait insupportable. La guerre fleurie avait commencé avec la nouvelle lune et elle durait déjà depuis trois jours et trois nuits. S'il parvenait à gagner le cœur de la forêt, au-delà de la région des marécages, peut-être les guerriers aztèques perdraient-ils sa trace. Il pensa aux nombreux prisonniers qu'ils avaient déjà dû faire. Mais la quantité importait peu, seul comptait le temps sacré. La chasse continuerait jusqu'à ce que les

prêtres donnent le signal du retour. Tout acte portait en soi un chiffre et une fin prévus d'avance et il était, lui, à l'intérieur de ce temps sacré, face aux chasseurs.

Il entendit des cris et se dressa d'un bond, le poignard à la main. Le ciel parut s'incendier à l'horizon, il vit les torches bouger entre les branches, tout près. L'odeur de la guerre était insupportable et, lorsque le premier ennemi lui sauta dessus, il éprouva presque du plaisir à lui plonger sa dague de pierre dans la poitrine. Les lumières l'entouraient déjà, les cris joyeux. Il fendit l'air une ou deux fois encore, puis une corde l'attrapa par-derrière.

— C'est la fièvre, dit son voisin de lit. J'ai eu des cauchemars comme vous quand on m'a opéré du duodénum. Buvez un peu d'eau et vous dormirez mieux, vous verrez.

Après la nuit d'où il revenait, la pénombre tiède de la salle lui parut délicieuse. Une lampe violette veillait en haut du mur du fond comme un œil protecteur. On entendait tousser, respirer fortement, parfois un dialogue à voix basse. Tout était agréable, rassurant, sans cette poursuite, sans... Mais il ne fallait plus penser au cauchemar ; il pouvait se distraire avec tant d'autres choses. Il se mit à examiner le plâtre de son bras, les poulies qui si commodément le soutenaient en l'air. On avait mis une bouteille d'eau minérale sur la table de nuit. Il but au goulot, avidement. Il distinguait maintenant les formes dans la salle, les trente lits, les armoires vitrées. La fièvre devait avoir baissé, il se sentait le visage plus frais, le sourcil ne lui faisait presque plus mal, à peine un souvenir. Il se revit, au moment où il sortait de l'hôtel, où il prenait la moto. Qui aurait pu penser que cela finirait ainsi ? Il essaya de se rappeler le moment de l'accident et il dut s'avouer avec rage qu'il y avait là comme un trou, un vide qu'il n'arriverait pas à combler. Entre le choc et le moment où on l'avait relevé, un évanouissement, ou quoi que ce soit d'autre, qui l'empêchait de faire le point. Et il avait en même temps la sensation que ce trou, ce rien, avait duré une éternité. Non, ce n'était même pas du temps, plutôt comme si, dans ce trou, il était passé à travers quelque chose, ou avait parcouru des distances fabuleuses. Le choc, le coup brutal contre le pavé. Il avait éprouvé ensuite une espèce de soulagement en sortant du puits noir, pendant que les hommes le relevaient. Malgré la douleur du bras cassé, malgré le sang du sourcil, la contusion du genou, malgré tout cela, un soulagement de revenir au jour et de se sentir aidé, secouru. C'était étrange. Il interrogerait à l'occasion le médecin du bureau. Maintenant, le sommeil le gagnait de

nouveau, l'attirait lentement vers le fond. L'oreiller était si moelleux et, dans sa gorge enfiévrée, la fraîcheur de l'eau minérale. Il pourrait peut-être se reposer vraiment, sans ces maudits cauchemars. En haut, la lumière violette de la lampe s'éteignait peu à peu.

Comme il s'était endormi sur le dos, la position dans laquelle il se retrouva ne le surprit pas ; ce fut une odeur d'humidité, de pierre qui suintait qui le saisit à la gorge et l'obligea à reprendre tout à fait conscience. Inutile d'ouvrir les yeux et de regarder autour de lui, il était plongé dans la plus complète obscurité. Il voulut se lever et il sentit des cordes à ses poignets et à ses chevilles. Il était maintenu au sol sur de grandes dalles glacées et humides. Le froid gagnait son dos nu, ses jambes. Tant bien que mal il chercha du menton son amulette à son cou, et il comprit qu'on la lui avait arrachée. Il était perdu cette fois, aucune prière ne pouvait le sauver de ce qui l'attendait. Il entendit au loin le bruit des tambours de la fête qui semblait s'infiltrer entre les pierres du cachot. On l'avait enfermé dans le Teocalli, il était dans les prisons du temple et il attendait son tour.

Il entendit crier, un cri rauque qui ricocha sur les murs. Un autre cri, s'achevant en une plainte. C'était lui qui criait dans les ténèbres. Il criait parce qu'il était vivant ; tout son corps se défendait par ce cri contre ce qui allait venir, contre la fin inévitable. Il pensa à ses compagnons entassés dans d'autres cachots, et à ceux qui gravissaient déjà les marches du sacrifice. Il poussa un autre cri, étouffé celui-là ; il ne pouvait presque plus ouvrir la bouche, ses mâchoires étaient collées comme si elles avaient été de caoutchouc et n'avaient pu s'ouvrir que lentement, en un effort interminable. Le grincement des verrous le secoua comme un coup de fouet. Il se débattit follement, essayant de se dégager des cordes qui s'enfonçaient dans sa chair. C'était surtout son bras droit, le plus fort, qui luttait, mais quand la douleur devint insupportable il fut bien obligé de céder. Il vit s'ouvrir la porte à double battant et l'odeur des torches lui parvint avant leur clarté. Ceints du pagne rituel, les acolytes des prêtres s'approchèrent de lui en le regardant avec mépris. Les lumières se reflétaient sur les torses couverts de sueur, sur les cheveux noirs piqués de plumes. Les cordes cédèrent et il se sentit saisir par des mains chaudes, dures comme du bronze ; on le souleva, toujours face contre le ciel, et on l'emporta le long du couloir. Les porteurs de torches marchaient les premiers, éclairant vaguement le passage aux murs humides et à la voûte si basse que les servants du prêtre devaient baisser la tête. On l'emmenait maintenant, on

l'emmenait, c'était la fin. Face contre ciel, à un mètre du plafond taillé à même le roc, et qui s'illuminait par instants d'un reflet de torche. Quand, à la place du plafond, surgiraient les étoiles et se dresserait devant lui le grand escalier incendié de cris et de danses, ce serait la fin. Le couloir était interminable, il prendrait fin cependant et l'odeur du plein air criblé d'étoiles le frapperait soudain au visage ; mais pas encore, on le portait toujours, en le secouant, en le brutalisant, le long de cette interminable pénombre rouge. Tout son être se révoltait mais comment empêcher l'inévitable puisqu'on lui avait arraché son amulette, son cœur véritable, le centre même de sa vie.

Il se retrouva d'un bond dans la nuit de l'hôpital, sous le doux plafond élevé, dans l'ombre paisible qui l'entourait. Il se dit qu'il avait dû crier mais ses voisins dormaient dans un profond silence. Sur la table de nuit, la bouteille ressemblait à une bulle, à une image transparente contre l'ombre bleutée des fenêtres. Il respira profondément pour délivrer ses poumons, pour chasser ces images qui étaient toujours collées à ses paupières. Chaque fois qu'il fermait les yeux il les voyait se reformer instantanément et il se redressait, épouvanté, tout en savourant le plaisir de savoir qu'il était éveillé à présent, que la veille le protégeait, qu'il allait bientôt faire jour et qu'il se rendormirait du bon sommeil profond du matin, sans images ni rien... Il avait du mal à garder les yeux ouverts, l'assoupissement le gagnait malgré lui. Il fit un dernier effort, de sa main valide il ébaucha un geste vers la bouteille d'eau ; il ne put l'atteindre, ses doigts se refermèrent sur un vide noir à nouveau et le couloir continuait, interminable, roc après roc, avec de soudaines lueurs rougeâtres, et lui, face contre ciel, il gémit sourdement, parce que la voûte allait prendre fin, elle montait, elle s'ouvrait comme une bouche d'ombre, les acolytes se redressaient et une lune en croissant tomba du haut du ciel sur son visage, sur ses yeux qui ne voulaient pas la voir, qui se fermaient et se rouvraient désespérément pour essayer de passer de l'autre côté, pour essayer de revoir encore le plafond protecteur de la salle d'hôpital. Mais toutes les fois qu'il ouvrait les yeux c'était de nouveau la nuit et la lune, on le portait le long d'un escalier, la tête renversée en arrière, et là-haut il y avait les bûchers, les rouges colonnes de fumée aromatique, et tout à coup il vit la pierre rouge, brillante de sang frais qui ruisselait, et le va-et-vient des pieds du sacrifié que l'on traînait par terre jusqu'à l'escalier nord où on le ferait rouler. Dans un ultime espoir, il serra très fort ses paupières et s'efforça en gémissant de se réveiller. Il crut, le temps d'une

seconde, qu'il y parviendrait, car il était à nouveau immobile, sur son lit, l'affreux balancement, tête en arrière, avait cessé. Mais il sentait l'odeur de la mort et quand il ouvrit les yeux il vit le sacrificateur couvert de sang qui venait vers lui, le couteau de pierre à la main. Il réussit à fermer encore une fois les yeux, mais il savait maintenant qu'il n'allait plus se réveiller, qu'il était éveillé, que le rêve merveilleux c'était l'autre, absurde comme tous les rêves ; un rêve dans lequel il avait parcouru, à califourchon sur un énorme insecte de métal qui bourdonnait entre ses jambes les étranges avenues d'une ville étonnante où des lumières vertes et rouges brûlaient sans flammes ni fumée. Et dans le mensonge infini de ce rêve, quelqu'un aussi s'était approché de lui un couteau à la main, de lui qui gisait face au ciel, les yeux fermés, face au ciel parmi les bûchers.

*Traduction Laure Guille-Bataillon,
en collaboration avec Roger Caillois*

OceanofPDF.com

Fin d'un jeu

Les jours de chaleur, Léticia, Holanda et moi on allait jouer près de la voie ferrée mais on attendait que maman et tante Ruth soient montées faire leur sieste pour s'échapper par la porte blanche. Maman et tante Ruth étaient toujours fatiguées après avoir fait la vaisselle, surtout quand c'était Holanda et moi qui essayions les assiettes, car alors c'étaient des discussions, des petites cuillères par terre, des phrases que nous étions les seules à comprendre, une atmosphère où l'odeur de la graisse, les miaulements de José, l'obscurité de la cuisine finissaient d'habitude en une violente dispute et dans la débandade qui s'ensuivait. Holanda avait le chic pour provoquer ce genre de scène ; par exemple, elle laissait tomber un verre déjà lavé dans la bassine d'eau sale, ou bien, sans avoir l'air d'y toucher, elle rappelait que chez les Loza il y avait deux bonnes. Moi, j'employais une autre tactique, je préférais faire remarquer à tante Ruth que ses mains allaient se gercer si elle continuait à frotter les casseroles et qu'elle ferait mieux de s'occuper des verres et des assiettes ; comme c'était précisément ce que maman aimait laver, ça les dressait l'une contre l'autre, en une lutte sourde pour savoir qui allait s'occuper du plus facile. Le recours suprême, quand on en avait par-dessus la tête des conseils et des recommandations familiales, c'était de renverser de l'eau bouillante sur le dos du chat. Une belle blague cette histoire du « chat échaudé », à moins qu'il ne faille prendre au pied de la lettre l'allusion à l'eau froide ; pour ce qui est de la chaude, José avait appris à ne pas la craindre, il semblait même s'offrir, pauvre petite bête, il tendait son dos à la demi-tasse d'eau à cent degrés ou presque – pas tout à fait cent degrés sans doute, car il ne perdait jamais ses poils. Enfin Troie était en flammes et nous profitions, Holanda et moi, de la confusion générale couronnée par le splendide si bémol de tante Ruth et le galop de maman qui allait chercher le martinet pour nous perdre dans la galerie couverte, vers les pièces vides du fond où Léticia nous attendait en lisant Ponson du Terrail, lecture inexplicable.

En général, maman nous poursuivait pendant un moment, mais ses envies de nous battre comme plâtre passaient rapidement, elle finissait par se lasser – on avait verrouillé la porte et on lui demandait pardon en

d'émouvantes tirades – et elle s'en allait en répétant toujours la même phrase : « Vous finirez à la rue, mauvaise graine. »

Pour le moment c'était sur les voies du chemin de fer qu'on finissait, une fois que le silence était revenu dans la maison et qu'on avait vu le chat aller s'étendre sous le citronnier pour faire lui aussi sa sieste parfumée et bourdonnante de guêpes. On ouvrait doucement la porte blanche et quand on la refermait c'était soudain comme un vent, une liberté qui nous prenait par la main, par la taille et nous poussait en avant. Nous nous mettions à courir, nous prenions notre élan pour escalader d'un trait le petit remblai de la voie ferrée et, perchées sur le sommet du monde, nous contemplions en silence notre royaume.

Notre royaume était comme ça : une grande courbe de la voie ferrée qui finissait juste au bout du jardin. Il n'y avait rien d'autre que le ballast, les traverses, la double ligne des rails ; une herbe stupide et rare poussait entre les pierres – composées de mica, de quartz et de feldspath – qui brillaient comme de vrais diamants sous le soleil de deux heures. Quand nous nous penchions pour toucher les rails (vivement, car il aurait été dangereux de rester là longtemps, non pas tant à cause des trains que des parents s'ils nous avaient vues), le feu des pierres nous montait au visage, et quand on se relevait, face au vent du fleuve, c'était une chaleur mouillée qui se collait à nos joues et à nos oreilles. Nous aimions fléchir les genoux et nous baisser, nous relever, nous baisser, passant ainsi d'une zone de chaleur à l'autre en surveillant sur nos visages le degré de transpiration ; en moins de deux nous étions trempées comme des soupes. Tout cela toujours sans un mot, en regardant tantôt le bout de la voie, tantôt le fleuve de l'autre côté, le petit pan de fleuve couleur de café au lait.

Après cette première inspection de notre royaume nous redescendions du remblai et revenions à l'ombre chétive des saules, collées au mur de notre jardin où s'ouvrait la porte blanche. C'était là la capitale du royaume, la ville sylvestre, le siège de nos jeux. Léticia ouvrait la séance. C'était la plus heureuse de nous trois, la privilégiée ; elle n'était pas obligée d'essuyer la vaisselle ni de faire les lits, elle pouvait passer toute la journée à lire ou à coller des images, et le soir on lui permettait de veiller plus tard que nous si elle le voulait, sans compter une chambre pour elle toute seule, les bouillons de viande et autres avantages. Peu à peu elle avait pris l'habitude d'être favorisée en tout et depuis l'été dernier c'était elle qui dirigeait le jeu, je crois bien même qu'en réalité elle dirigeait tout le royaume ; c'était elle en

tout cas qui parlait toujours la première ; Holanda et moi nous acceptions tout sans rien dire, avec plaisir presque. Les longues recommandations de maman sur la façon dont nous devions nous conduire envers Léticia devaient avoir porté leurs fruits ou peut-être, tout simplement, l'aimions-nous assez pour accepter qu'elle soit notre chef. Dommage, elle n'avait pas le physique de l'emploi, c'était la plus petite de nous trois et elle était si maigre... Holanda aussi était maigre et je n'ai jamais pesé moi-même plus de cinquante kilos, mais Léticia était la plus maigre et, pour comble de malheur, c'était une de ces maigreurs qui se voient, même habillé, au cou et aux oreilles. C'était peut-être l'ankylose du dos qui la faisait paraître si maigre ; elle pouvait à peine tourner la tête, on aurait dit une planche à repasser, comme celle qu'il y avait chez les Loza, recouverte d'un linge blanc. Une planche à repasser debout, la partie la plus large en haut, appuyée contre le mur. Et c'est elle qui nous commandait.

Mon plus grand plaisir était d'imaginer que maman et tante Ruth découvriraient un jour le jeu. Si elles venaient à l'apprendre, quel fourbi ça ferait ! Le si bémol et les évanouissements, les grandioses protestations, « tant de dévouements et tant de sacrifices si mal récompensés », les évocations interminables de châtiments célèbres, et, pour finir, la prédiction que nous finirions toutes trois à la rue. Ce dernier trait nous avait toujours laissées perplexes, cela nous paraissait assez normal de finir à la rue.

D'abord Léticia nous tirait au sort : on cachait des cailloux dans la main, on comptait jusqu'à vingt ou n'importe quel autre truc. Si on choisissait de compter jusqu'à vingt on inventait deux ou trois filles de plus et on les mettait dans le cercle pour éviter les tricheries possibles. Si le vingt tombait sur l'une d'elles on la faisait sortir du groupe et on recommençait jusqu'à ce qu'il tombe sur l'une de nous trois. Ensuite Holanda et moi on soulevait la pierre et on sortait la boîte aux ornements. Si c'était Holanda qui avait gagné, Léticia et moi, nous choissions les ornements. Le jeu offrait deux possibilités : les statues et les attitudes. Pour les attitudes on n'avait pas besoin d'ornements mais ça demandait des mimiques très expressives. Pour l'Envie, montrer les dents, crisper les mains et se débrouiller d'avoir l'air jaune. Pour la Charité, l'idéal c'était un visage angélique aux yeux chavirés tandis que les mains offraient quelque chose – un chiffon, une balle, une branche de saule – à un pauvre petit orphelin invisible. La Honte et la Peur, c'était facile à faire. La Rancune et la Jalousie, ça demandait plus de réflexion. Les ornements étaient presque tous réservés aux statues pour

lesquelles régnait la plus complète liberté. Pour qu'une statue soit réussie il fallait penser soigneusement à chaque détail du costume. La règle du jeu stipulait que celle qui « sortait » ne pouvait pas prendre part au choix des statues et des attitudes. Les deux qui restaient débattaient l'affaire entre elles et imposaient ensuite à l'autre les ornements. La gagnante devait inventer sa statue à partir des ornements donnés, le jeu était ainsi beaucoup plus compliqué et beaucoup plus excitant, car parfois il y avait des assemblages absurdes et la victime se voyait affublée d'ornements dont elle ne pouvait tirer aucun parti ; il dépendait alors de son ingéniosité qu'elle réussisse ou non sa statue. Quand le jeu disait : attitudes, l'élue s'en tirait généralement bien mais les statues étaient parfois des échecs horribles.

Ce que je raconte avait commencé Dieu sait quand mais les choses changèrent le jour où le premier petit papier tomba du train. Il va sans dire que les statues et les attitudes avaient d'autres spectateurs, nous nous en serions vite lassées sans cela. Le jeu voulait que celle qui « sortait » se place au bas du remblai, hors de l'ombre des saules et attende le passage du train de deux heures huit qui vient de Tigre. À cet endroit de Palermo les trains passent assez vite et nous n'avions pas honte de faire la statue ou l'attitude. On distinguait à peine les voyageurs, mais, le temps et l'habitude aidant, nous savions que certains s'attendaient à nous voir. Un monsieur à cheveux blancs et à lunettes d'écaille passait la tête à la portière et saluait la statue ou l'attitude en agitant son mouchoir. Les garçons qui revenaient du collège assis sur les marchepieds nous criaient des choses au passage mais il y en avait qui nous regardaient avec des yeux graves. La statue, elle, ne voyait rien, elle avait bien assez de mal à rester immobile mais les deux autres sous les saules analysaient dans le détail l'effet produit, plus ou moins grand selon les cas. C'est un mardi que tomba le papier tout près de Holanda qui ce jour-là faisait la Médisance et il rebondit jusqu'à moi. C'était un bout de papier plié très petit et attaché à un boulon. Il disait – une écriture masculine assez maladroite : « Très jolies les statues, je suis à la troisième portière du deuxième wagon. Ariel B. » Cela nous a paru un peu sec, vu le travail que ça représentait d'attacher le papier au boulon et de le lancer, mais nous étions ravies. Nous avons tiré au sort pour savoir qui le garderait et j'ai gagné. Le lendemain personne ne voulait jouer, on voulait toutes voir comment était Ariel B., mais de peur qu'il n'interprète mal cette défection, nous avons fini par tirer au sort et c'est Leticia qui a gagné, ça nous a fait bien plaisir pour elle, la pauvre, car elle était très bonne dans les

statues. Quand elle ne bougeait pas on ne remarquait pas son infirmité et elle savait prendre des poses d'une incroyable noblesse. Pour les attitudes elle choisissait toujours la Générosité, la Piété, le Sacrifice, le Renoncement. Pour les statues c'était plutôt le style de la Vénus du salon que tante Ruth appelle la Vénus de Nino. Nous avons eu soin de lui choisir les meilleurs ornements pour faire bonne impression à Ariel. On lui a mis un grand morceau de velours vert en guise de tunique et une couronne de saule dans les cheveux. Comme nous avions des robes sans manches, ça faisait tout à fait grec. Léticia a répété un moment son numéro à l'ombre et nous avons décidé, Holanda et moi, que nous nous montrerions aussi et que nous saluerions Ariel discrètement mais aimablement.

Léticia a été formidable, elle n'a pas bougé d'un pouce quand le train est arrivé. Comme elle ne pouvait pas tourner la tête elle la rejetait en arrière et gardait les bras si bien plaqués au corps qu'on aurait juré qu'elle n'en avait pas ; à part la tunique verte, c'était la Vénus de Nino tout craché. À la troisième portière nous avons aperçu un jeune garçon à boucles blondes, aux yeux clairs, qui nous a fait un grand sourire en voyant que Holanda et moi l'avions salué. Une seconde après, le train l'avait emporté mais à quatre heures nous discussions encore pour savoir si son costume était foncé, s'il portait une cravate rouge et s'il était odieux ou sympathique. Le jeudi, j'ai fait l'attitude du Découragement et nous avons reçu un autre petit papier qui disait : « Toutes les trois me plaisent beaucoup. Ariel. » À présent il passait la tête et un bras à la portière et nous saluait en riant. Nous lui avons donné dix-huit ans (persuadées qu'il n'en avait pas plus de seize) et nous avons décidé qu'il devait revenir chaque jour de quelque collège anglais. Le plus sûr, dans tout ça, c'était le collège anglais, nous n'aurions pu tolérer qu'Ariel soit un lycéen quelconque. On voyait tout de suite que c'était quelqu'un de bien.

Holanda a eu la chance incroyable de gagner trois jours de suite. Elle s'est surpassée. Elle a fait les attitudes de la Désillusion et du Larcin, et une statue extrêmement difficile de danseuse qui se tient en équilibre sur un pied à partir du moment où le train s'engage dans la courbe. Le lendemain c'est moi qui ai gagné, puis le jour suivant. J'étais en train de faire l'attitude de l'Horreur quand j'ai reçu presque sur le nez un billet d'Ariel que tout d'abord nous n'avons pas compris : « La plus jolie c'est la plus flemmarde. » Léticia a été la dernière à comprendre ; elle s'est éloignée en rougissant et Holanda et moi nous nous sommes regardées un peu furieuses.

Notre première réaction a été de décréter qu'Ariel était idiot, mais nous ne pouvions pas dire ça à Léticia, pauvre ange, avec sa sensibilité et la croix qu'elle portait. Elle n'a rien dit mais elle a dû penser que le billet était pour elle et elle l'a gardé. Ce jour-là nous sommes rentrées en silence et nous n'avons pas joué ensemble le soir. À table, Léticia a été très gaie, ses yeux brillaient et maman a regardé tante Ruth une ou deux fois comme pour la prendre à témoin de cette joie. Léticia venait de suivre un nouveau traitement fortifiant et apparemment il faisait merveille.

Avant de nous endormir, Holanda et moi nous avons parlé de l'affaire. Le billet d'Ariel, ça nous était égal, pour ce qu'on peut voir d'un train en marche... mais il nous semblait que Léticia profitait un peu trop de la situation. Elle savait qu'on ne lui dirait rien, que dans une famille où quelqu'un a un défaut de conformation et beaucoup d'orgueil, tout le monde, à commencer par le malade, fait semblant de l'ignorer, ou plutôt, on fait ceux qui ne savent pas que l'autre sait. Mais il ne fallait quand même pas exagérer et l'attitude de Léticia à table ou cette façon de garder le billet pour elle, ça passait les bornes. Cette nuit-là j'ai refait mon cauchemar des trains, je marchais au petit matin dans d'immenses gares de triage couvertes de rails et d'aiguillages, je voyais au loin les lumières rouges des locomotives qui avançaient et je me demandais avec angoisse si le train passerait à ma gauche ou à ma droite. En même temps, j'étais menacée par l'arrivée possible d'un rapide derrière moi, ou, ce qui était pire, par un des trains qui, à la dernière minute, pouvait être dévié et me viendrait droit dessus. Mais le matin j'ai oublié tout ça car Léticia s'était réveillée avec d'affreuses courbatures et il avait fallu l'aider à s'habiller. Il nous a semblé qu'elle regrettait ce qui s'était passé la veille et nous avons été très bonnes avec elle, nous lui avons dit que ses douleurs venaient de ce qu'elle marchait trop, qu'elle ferait peut-être bien de rester dans sa chambre à lire. Elle n'a rien dit mais elle est venue à table pour le déjeuner et aux questions de maman elle a répondu qu'elle se sentait très bien, que son dos ne lui faisait presque plus mal. Et en disant cela elle nous regardait.

C'est moi qui ai gagné cet après-midi-là, mais je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai dit à Léticia que je lui cédaï mon tour, sans lui dire pourquoi naturellement. Puisque l'autre la préférait, qu'il la regarde tout son soûl. Le jeu disait statue, nous lui avons choisi des choses simples pour qu'elle n'ait pas à se casser la tête et elle a inventé une espèce de princesse chinoise à l'air confus, aux yeux baissés, aux mains jointes comme font les princesses

chinoises. Quand le train est passé, Holanda, sous les saules, lui a tourné le dos mais moi j'ai regardé et j'ai vu qu'Ariel n'avait d'yeux que pour Léticia. Il l'a suivie du regard jusqu'à ce que le train aborde la courbe et Léticia immobile ne savait pas qu'il l'avait regardée ainsi. Mais quand elle est revenue s'asseoir sous les saules nous avons vu que si, elle savait, et qu'elle aurait aimé garder les ornements sur elle tout l'après-midi, toute la nuit.

Le mercredi nous avons tiré au sort entre Holanda et moi, car Léticia nous avait dit qu'il était juste que ce soit notre tour. C'est Holanda qui a gagné avec la veine qu'elle a, mais la lettre d'Ariel est tombée à côté de moi. En la ramassant, mon premier geste a été de la donner à Léticia qui se taisait, mais j'ai pensé qu'il ne fallait quand même pas faire ses quatre volontés et lentement je l'ai ouverte. Ariel annonçait qu'il descendrait le lendemain à la gare la plus proche et qu'il viendrait par le remblai bavarder un moment avec nous. C'était terriblement mal écrit mais la dernière phrase était belle : « Mes sentiments très distingués aux trois statues. » La signature n'était qu'un gribouillis mais elle dénotait de la personnalité.

Pendant que nous enlevions les ornements à Holanda, Léticia m'a regardée une ou deux fois. Je leur avais lu le message mais personne n'avait fait de commentaires, ce qui était ennuyeux, car enfin Ariel allait venir et il fallait penser à cet événement et décider quelque chose. Si on apprenait ça à la maison ou si par malheur il prenait fantaisie à l'une des filles Loza de nous épier, envieuses comme elles l'étaient, ces naines, sûr et certain que ça ferait du foin. Et puis c'était bien étrange ce silence entre nous, surtout à propos d'une chose pareille. Nous avons rangé les ornements, puis nous sommes rentrées par la porte blanche sans nous regarder une seule fois.

Tante Ruth nous a demandé à Holanda et à moi de baigner José et elle a emmené Léticia pour lui faire ses piqûres, comme ça nous avons pu nous dire en toute tranquillité ce que nous avions sur le cœur. Nous trouvions merveilleux qu'Ariel vienne, nous n'avions jamais eu d'ami comme lui, notre cousin Tito ça ne comptait pas, une poule mouillée qui collectionnait les images pieuses et qui croyait à la première communion. Nous étions très énervées en pensant à ce qui allait arriver et c'est José qui a trinqué, le pauvre. Holanda a été la plus courageuse et elle a abordé le problème Léticia. Moi je ne savais que penser, d'un côté je trouvais horrible qu'Ariel sache à quoi s'en tenir, mais d'autre part il était juste de tirer les choses au clair, il n'y a pas de raison de toujours se sacrifier pour les autres. J'aurais

voulu pourtant que Léticia n'en souffre pas, elle avait déjà assez de sa croix à porter, sans compter maintenant le nouveau traitement et tout le reste.

Dans la soirée maman s'est étonnée de nous voir aussi silencieuses ; elle a dit que c'était surprenant ; est-ce qu'on avait perdu nos langues ? Puis elle a regardé tante Ruth et toutes les deux ont dû penser que nous avions fait quelque grosse bêtise et que nous n'avions pas la conscience tranquille. Léticia a très peu mangé, elle a dit qu'elle avait mal et qu'elle voulait aller dans sa chambre lire *Rocambole*. Holanda lui a donné le bras quoique Léticia n'aime pas beaucoup ça, et moi je me suis mise à tricoter, comme toutes les fois que je suis énervée. À deux reprises, j'ai été sur le point d'aller jusqu'à la chambre de Léticia, je me demandais ce qu'elles pouvaient bien faire toutes deux seules là-haut, mais Holanda est revenue avec un air très important et elle s'est assise à côté de moi sans rien dire jusqu'à ce que maman et tante Ruth aient enlevé le couvert. « Elle ne viendra pas demain. Elle a écrit une lettre et elle m'a dit de la lui donner s'il posait trop de questions. » Elle a un peu écarté la poche de son tablier et m'a fait voir une enveloppe mauve. Après on nous a appelées pour essuyer la vaisselle et ce soir-là nous nous sommes très vite endormies, après toutes ces émotions et la fatigue d'avoir baigné José.

Le lendemain c'était mon tour d'aller au marché et de toute la matinée je n'ai pas vu Léticia qui était restée dans sa chambre. Avant qu'on n'appelle à table je suis allée la voir et je l'ai trouvée devant la fenêtre avec beaucoup d'oreillers et le neuvième tome de *Rocambole*. On voyait qu'elle n'était pas bien mais elle s'est mise à rire et m'a parlé d'une abeille qui n'arrivait pas à sortir de la chambre et d'un rêve drôle qu'elle avait fait. Je lui ai dit que c'était dommage qu'elle ne puisse pas venir sous les saules mais c'était très difficile de lui dire ça bien. « Si tu veux, nous pouvons expliquer à Ariel que tu étais souffrante », lui ai-je proposé mais elle a fait non de la tête et n'a rien répondu. J'ai un peu insisté pour qu'elle vienne et à la fin j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai dit qu'il ne fallait pas avoir peur, que l'amour véritable ne connaît pas de barrières et autres jolies choses que nous avons apprises dans *Le Trésor de la Jeunesse*, mais cela devenait de plus en plus difficile de lui parler, elle regardait par la fenêtre et on aurait dit qu'elle allait pleurer. J'ai fini par m'en aller en disant que maman avait besoin de moi, le déjeuner a duré des siècles et Holanda a récolté une giflette de tante Ruth pour avoir renversé de la sauce tomate sur la nappe. Je ne me rappelle même pas comment nous avons essuyé la vaisselle, et déjà nous

étions sous les saules, et nous nous embrassions, folles de joie et pas du tout jalouses l'une de l'autre. Holanda m'a expliqué tout ce qu'il fallait dire sur nos études pour faire bonne impression à Ariel – les garçons du secondaire méprisent les filles qui ne sont allées qu'à l'école primaire et qui après se contentent de suivre des cours de coupe ou de reliure. Quand le train de deux heures est passé, Ariel, à la portière, a agité les bras avec enthousiasme et nous lui avons fait des signaux de bienvenue avec nos mouchoirs imprimés. Quelques minutes plus tard nous l'avons vu arriver le long du remblai. Il était plus grand que nous ne pensions et tout habillé de gris.

Je ne me rappelle plus très bien de quoi nous avons parlé au début ; il était très timide malgré la visite et les petits billets, et il ne disait que des choses très sensées. Presque tout de suite il nous a fait de grands compliments sur les statues et il nous a demandé comment nous nous appelions et pourquoi la troisième n'était pas là. Holanda a expliqué que Leticia n'avait pas pu venir et il a dit que c'était dommage et que Leticia était un très beau nom. Ensuite il nous a raconté des choses sur les « Arts et Métiers » – ça n'était malheureusement pas un collège anglais – et il a voulu savoir si nous lui montrerions les ornements. Holanda a soulevé la pierre et on lui a fait voir les « habits ». Il a eu l'air très intéressé ; de temps en temps il prenait un ornement et disait : « Celui-là, Leticia l'a mis une fois » ou : « Celui-là, c'était celui de la statue orientale » – il voulait dire la princesse chinoise. Nous nous sommes assis à l'ombre d'un saule, il était content mais distrait, visiblement il restait là par politesse. Quand la conversation tombait, Holanda me regardait et ça nous faisait mal à toutes deux, il nous prenait des envies de fuir, on aurait préféré qu'Ariel ne soit jamais venu. Il a demandé à nouveau si Leticia était malade. Holanda m'a regardée et j'ai cru qu'elle allait tout dire, mais elle a répondu simplement que Leticia n'avait pas pu venir. Ariel dessinait par terre des figures géométriques avec un bout de branche et de temps en temps il regardait la porte blanche et nous devinions à quoi il pensait ; aussi Holanda a-t-elle bien fait de sortir l'enveloppe mauve et de la lui tendre. Il est resté tout surpris, l'enveloppe dans la main, puis il a rougi très fort quand nous lui avons expliqué que c'était de la part de Leticia et il a mis l'enveloppe dans la poche intérieure de sa veste, il ne voulait pas la lire devant nous. Presque aussitôt après il a dit qu'il s'était beaucoup plu, qu'il était enchanté d'être venu mais sa poignée de main était molle et antipathique et il valait mieux

que la visite finisse au plus vite ; pourtant, après, nous n'avons plus pensé qu'à ses yeux gris et à cette façon triste qu'il avait de sourire. Nous nous rappelions aussi la manière dont il avait pris congé : « À toujours », une formule que nous n'avions jamais entendue à la maison et qui nous a paru divinement poétique. Nous avons tout raconté à Léticia qui nous attendait sous le citronnier de la cour, et moi j'aurais aimé lui demander ce qu'elle disait dans sa lettre mais quelque chose m'arrêtait parce qu'elle avait fermé l'enveloppe avant de la donner à Holanda ; nous lui avons simplement raconté comment était Ariel et combien il l'avait réclamée. Ce n'était pas facile à dire, ça, parce que c'était une chose à la fois bonne et cruelle. Nous nous rendions compte que Léticia était très heureuse mais qu'elle était aussi au bord des larmes. À la fin nous sommes parties en disant que tante Ruth avait besoin de nous et nous l'avons laissée occupée à contempler les guêpes du citronnier.

En allant nous coucher, Holanda m'a dit : « Tu verras que demain, fini le jeu. » Elle se trompait, mais de peu ; le lendemain au dessert Léticia nous a fait le signal convenu. Nous sommes allées faire la vaisselle, assez étonnées et un peu furieuses, car nous trouvions que c'était du toupet de la part de Léticia, que ça n'était pas bien du tout. Elle nous attendait à la porte et nous avons failli mourir de frayeur quand, une fois arrivées sous les saules, nous l'avons vue sortir de sa poche le collier de perles de maman et toutes les bagues, même la si belle de tante Ruth avec un rubis. Si les petites Loza, ces sales naines, venaient à nous épier et nous voyaient avec les bijoux, sûr et certain que maman le saurait tout de suite et qu'elle nous tuerait. Mais Léticia, elle, n'avait pas peur, elle a dit que s'il arrivait quelque chose elle serait la seule responsable. « J'aimerais bien que vous me laissiez votre tour aujourd'hui », a-t-elle ajouté sans nous regarder. Nous avons vite sorti les ornements, nous avons tout à coup le désir d'être bonnes avec Léticia, de lui faire plaisir, même si, au fond, on lui en voulait encore un peu. Comme le jeu disait : statue, nous lui avons choisi de jolies choses qui allaient bien avec les bijoux : beaucoup de plumes de paon pour mettre dans les cheveux, une fourrure qui ressemblait de loin à un renard argenté et un voile rose dont elle s'est fait une espèce de turban. On voyait qu'elle réfléchissait tout en essayant diverses poses. Quand le train est apparu dans la courbe elle est allée se placer au pied du remblai et tous les bijoux ont brillé au soleil. Elle a levé les bras comme si au lieu de faire une statue elle allait faire une attitude, de ses mains elle montrait le ciel et elle penchait la tête en arrière

(c'était tout ce qu'elle pouvait faire, la pauvre) en s'inclinant à faire peur. Elle nous a paru merveilleuse, la statue la plus noble qu'elle ait jamais faite, et nous avons vu Ariel qui la regardait ; penché à la portière il ne regardait qu'elle, il la suivait des yeux sans nous voir jusqu'à ce que le train, d'un coup l'ait emporté. Je ne sais pas pourquoi nous nous sommes précipitées toutes les deux en même temps pour soutenir Léticia qui fermait les yeux, de grosses larmes roulaient sur son visage. Elle nous a repoussées doucement mais nous l'avons aidée quand même à cacher les bijoux dans sa poche et elle est partie seule vers la maison tandis que nous rangions pour la dernière fois les ornements dans leur boîte. Nous savions bien ce qui allait arriver mais malgré tout, le lendemain, nous sommes allées toutes les deux sous les saules après que tante Ruth nous eut recommandé le plus grand silence pour ne pas déranger Léticia qui avait mal et qui voulait dormir. Quand le train est arrivé nous avons vu sans surprise que la troisième portière était vide et nous nous sommes regardées en souriant, mi-soulagées, mi-furieuses, imaginant Ariel assis de l'autre côté du compartiment, immobile à sa place, ses yeux gris tournés vers le fleuve.

Traduction Laure Guille-Bataillon

OceanofPDF.com